









Acc. 9767



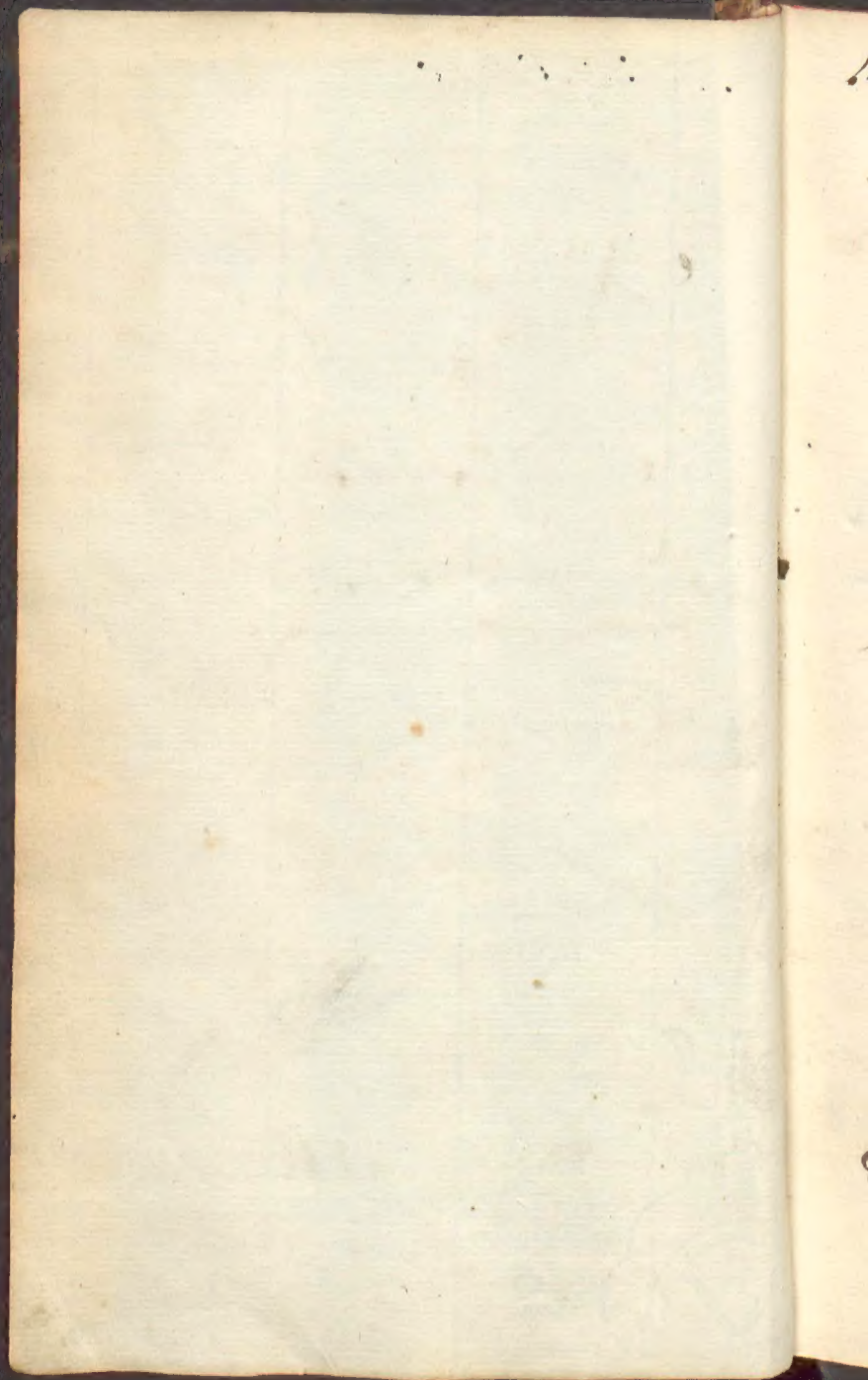
1861

Received

of

the

1861





Ms. Gall. Oct. 20.

Recueil

de

Poesies

Diverses.

---

M.D.CC.LII.



Ex  
Biblioth. Regia  
Berolinensi.



Lettre  
sur  
l'Antiquité  
de  
l'Eglise Chrétienne.

---

MDCLXXX.



Ex  
Biblioth. Regia  
Berolinensi.



(1)

Lettre  
du Père la Chaise  
à Mr. Spon.

Monsieur

Je croi que Vous ne doutez pas  
que je n'aie grande inclination  
de servir vos Libraires de Liège.  
Mais l'affaire n'étant pas de mon  
ressort, je ne puis qu'en m'en mê-  
ler. J'en dirai néanmoins un mot  
à M<sup>r</sup> le Chancelier.

Je Vous remercie de tout mon  
Cœur de votre Histoire de Genève,  
où il y a beaucoup de choses fort  
curieuses. J'attendrai avec impa-  
tience la première section de  
vos Miscellanea que vous me  
faites espérer, tout ce qui me  
vient de vous m'étant toujours  
fort agréable et fort cher, à  
cause du mérite de l'Auteur.

(2)  
et à cause de l'amitié que j'ai  
sai qu'il a pour moi. Je sou-  
haite plus ardemment que je ne  
puis vous l'exprimer, qu'étant  
aussi éclairé que vous l'êtes,  
vous profitiez de vos propres  
Lumières, et que vous serrant des  
connoissances de l'Antiquité  
pour l'avantage le plus solide  
que vous en puissiez tirer, vous  
repariés le Malheur que vous  
avez été de naître parmi de  
Nouveautés, et mettiez votre  
Conscience en repos, et votre Ma-  
luit en assurance. Il faut  
du moins que vous me pardonniez  
les vœux ardens que je fais con-  
sentir pour cela, et la sincérité  
avec laquelle vous en parlez.  
Je suis à cœur et en secret celui  
qui est le plus cordialement  
Monsieur

À Paris ce 2. de  
Janvier 1680. Votre O.<sup>nd</sup>



4

## Réponse. (3)

Entre les recherches que j'ai  
faites, Vous ne devez pas douter,  
Monsieur, que je n'en aye fait  
sur l'Antiquité de la Religion. Le  
Dieu m'a fait naître. Je me suis  
pour cela étroitement tenu  
des préjugés que la naissance  
et l'Éducation m'avoient pu ins-  
pirer, pour voir si j'y découvrois  
cette nouveauté que Vous avés trou-  
vée. Bon de nous reprocher. Après  
cela j'ai souvent consulté aux lieux  
du matin et du soir que je des-  
tine principalement aux devoirs de  
la piété. Celui que St. Augustin  
appelle la beauté ancienne, et la  
nouvelle, pour apprendre de lui si  
notre Religion est ancienne ou  
nouvelle nous le croyons, ou nouvelle  
comme vous le prétendez. Mais

(4)

plus j'ai médité sur cela que  
point, et plus j'ai consulté les  
Oracles divins, plus aussi j'ai  
été convaincu qu'elle étoit très  
ancienne, et que si elle paroissoit  
nouvelle, ce n'étoit qu'à ceux qui  
en entendoient parler sans la  
connoître, comme étoit cette  
nouvelle partie qu'on appelle  
le nouveau Monde à ceux qui  
en firent la découverte. J'ai  
crû même que l'on pourroit  
dire que notre Religion est  
aussi ancienne que le monde, &  
que celle qui n'a pas cette  
Antiquité ne peut prétendre à  
juste titre d'être la véritable.  
Car que Dieu qui est immua-  
ble désapprouvât le fond d'une  
Religion qu'il avoit lui-même  
enseignée dès le commencement  
et qu'il en établit une autre  
toute différente. J'ai Observé  
" c'est ce qui n'est pas vraisemblable.

(5)  
 n'est point venue pour abolir la  
 loi mais pour l'accomplir. Le  
 Christianisme n'est donc pas à  
 proprement parler une Religion  
 différente du Judaïsme. Les Chré-  
 tiens sont la véritable Postérité  
 d'Abraham; Un homme fait est  
 le même homme qui fut autrefois  
 enfant, quoiqu'étant enfant  
 il bégayât, il eût un Pédagogue,  
 et fût vêtu selon son âge. Le  
 Judaïsme étoit l'enfance de la  
 Religion et bégayoit, et ne va-  
 yoit qu'à travers d'un voile.  
 Il avoit pour Pédagogue la loi  
 qui le menoit au Messie & il  
 étoit revêtu de quantité de céré-  
 monies qui devoient cesser, lors-  
 que le Messie qui elles figuraient,  
 seroit venu. Enfin la Mani-  
 festation de cette loi, le Voile de  
 Moïse et les cérémonies ayant  
 cessé par la venue du Messie.



(6)  
Le fonde de la Religion est  
pourtant demeuré, puisque le  
Juis étoient venus par le Messie  
qu'ils attendoient, et que les Chris-  
tiens le sont par le même Messie  
qui est venu.

Sur ce fondement qu'on peut  
être contesté, il n'y a qu'à exami-  
ner si nous avons dans notre  
foi, et dans notre Culte des  
sentimens et des pratiques qui  
diffèrent de ce que l'on croyoit,  
et de ce qui se pratiquoit dans  
l'ancienne Eglise Juïdaique;  
les choses cérémonielles et typiques  
étant mises à part.

Il est facile de savoir les  
sentimens de cette Eglise, par  
l'ancien Testament, par les Ra-  
bins, et presque tous les Juifs  
d'à présent qui en ont beaucoup  
retenu dans leur Doctrine et  
dans leur Culte.

Nous croyons comme eux

que Dieu veut être adoré en sa  
prie et en vérité, d'une manière  
digne de lui, sans images & sans  
représentations qu'il a expresse-  
ment détestées. Et sans vouloir  
gloier sur ces Commandement,  
nous nous y soumettons volon-  
tairement dans notre culte.

Comme eux, nous invoquons  
Dieu seul et non pas les Anges  
ni les saints; l'invocation étant  
un des principaux Actes de l'A-  
doration. Nous croyons comme  
les Juifs qu'il faut les imiter,  
et avoir leur Mémoire en Révé-  
rence, mais qu'il ne faut pas  
les servir d'un culte Religieux.

Nous faisons comme eux  
notre Service en une Langue  
entendue de tout le Peuple.  
persuadés que nous sommes  
que Dieu ne voudroit pas  
nous entendre si nous ne nous  
entendions pas nous mêmes.

(8)  
C'est là une pratique aussi  
ancienne que le Monde, puis-  
qu'au commencement il n'y avoit  
qu'une seule Langue pour tous  
les hommes.

Nous croyons qu'on est obligé  
de se confesser sérieusement à  
Dieu de ses péchés comme faisoit  
David, et qu'en des cas où l'on a  
besoin d'une instruction ou d'une  
consolation extraordinaire, on  
s'en doit adresser à son Pasteur, com-  
me fit le même David au Bro-  
phète Nathan, et comme ce là  
se pratiquoit dans l'ancienne  
Eglise Judaïque.

Nous croyons aussi bien  
que Salomon et tout l'ancien  
Peuple de Dieu la cou que le  
Mariage est honorable entre  
tous, et que les Prêtres et les  
Pasteurs de l'Eglise doivent  
se marier aussi bien que les  
Laïques, puisqu'il est cette cou,



(9.)

l'une aussi ancienne que le  
Monde n'a point été changée  
dans la nouvelle Alliance.

Nous croyons qu'il y a deux  
sacrements dans l'Eglise Chré-  
tienne substitués aux deux sa-  
crements de l'Eglise Judaïque  
dont les signes ont été changés  
et non pas les choses significées.

Que le Baptême est le sacre-  
ment de notre entrée dans l'Egli-  
se comme l'étoit la circoncision  
et que l'Eucharistie est celui  
de notre nourriture spirituelle  
comme l'étoit l'Agneau Pascal,  
puisque il est dit que les An-  
ciens ont mangé la même  
Viande spirituelle, et ont etc  
abbreués du même breuvage  
qui étoit Christ. Mais  
croyons nous que l'on ne peut  
sans crime se priver de ces sa-  
crements, quoique Dieu n'a  
taché point d'une telle note

(10.)

la grace aux signes qu'il impose,  
se bien nous la donner sans eux,  
si nous ne les avons pas négligés.  
Ainsi il ne faut pas de sauver  
les enfans des fidèles morts sans  
le. Balaam extérieur, comme les  
Juifs ne doutoient pas qu'il ne  
sauvât ceux qui mourroient.  
D'entre eux sans circoncision,  
autrement ils n'auroient pas  
attendu au huitième jour à  
la leur administrer.

Au reste nous avons aussi  
pour nous l'antiquité d'une  
l'explication des paroles sacra-  
mentales par un sens figuré.  
car, on sait que les Juifs, en  
mangeant l'agneau Pâcal  
disoient, ceci est le passage à  
l'étage destructeur. En man-  
geant les herbes qui l'accom-  
pagnent, ce sont ici les her-  
bes amères que nos Pères ont  
mangées au désert; et en man-

geant le pain. Ceci est le pain  
 d'affliction que nos Pères ont  
 mangé au désert. Ils ne croient  
 pourtant que l'agneau fait chan-  
 ge au passage, où les herbes et  
 le pain aux mêmes herbes et au  
 même pain que leurs Pères a-  
 vaient mangé. Ils croient sou-  
 lement en faire une commémora-  
 tion, mais ne croient nous au-  
 cun transubstantiation ni chan-  
 gement de substance dans notre  
 Eglise Chrétienne, n'y ayant  
 pas plus de raison de le croire  
 dans l'une que dans l'autre  
 puisque la chose significée est  
 la même, Jesus Christ qui  
 devoit mourir. Où est donc la  
 Nouveauté dans cette Explication  
 si ancienne et si naturelle que  
 l'on employoit particulièrement  
 dans tous les sacrements et dans  
 toutes les cérémonies Mystiques  
 de l'Ancienne Eglise.



(18) La circoncision qui étoit le  
seal de l'Alliance de Dieu est  
appelée l'Alliance; & Quelque  
étoit le passage, la pierre étoit fruite.  
Les sept Vaches étoient les Sept  
annees; & ces expressions étant si  
communes, il ne faut pas s'étonner  
qu'elles n'aient point surpris les  
Apostres dans l'Institution de  
l'Eucharistie; Aussi n'ont elles  
pas surpris les fidèles de l'Eglise  
primitive. Le pain, dit Tertullien  
que le Seigneur prit, et qu'il dis-  
tribua à ses Disciples il le fit son  
Corps, en disant, Ceci est mon Corps,  
c'est à dire, la figure de mon Corps.  
Et saint Augustin, le Seigneur  
ne fit point de difficulté de dire  
Ceci est mon Corps, quand il don-  
na la figure de son Corps.

Nous sommes persuadés com-  
me l'étoient les Anciens qu'il ya  
un Ciel pour les bons, et un  
Enfer pour les méchants; Mais  
nous ne croyons pas non plus

(13)

qu'eux aucun lieu entre ces  
deux lieux que les Tymber & le  
Sargatoire.

Nous croyons que le sang de  
Jesus Christ nous nettoye de tout  
péché comme le sang des victimes  
qu'offroient les Juifs, les nettoioient  
typiquement de tous les leurs.  
Ainsi nous ne prions point pour  
les morts, et nous n'avons point  
d'exemple dans les vîtres feni-  
ques que les Juifs la pratiquent.

Nous disons que la seule foi  
nous justifie, comme elle justifia  
Abraham, à qui elle fut  
imputée à justice; Mais nous  
croyons qu'elle doit toujours  
être accompagnée de bonnes œu-  
res, et que si l'on entend par  
justifier, déclarer juste, nous  
sommes justifiés par les œuvres  
comme dit saint Jacques et non  
par la seule foi.

Nous nous reposons sur la plénitude

(14.)

me jouer, et nous nous appli-  
quons aux devoirs que la Vie  
exige, selon que Dieu l'a voulu  
ordonné, et que les Juifs l'ont  
observé et nous n'obli-  
geons pas les Chrétiens à d'autres fêtes qui  
ne sont pas d'Institution divine,  
car les Juifs en faisoient à la  
vérité, mais elles étoient ins-  
tituées de Dieu seul, et elles ap-  
partenoient à la Loi sévérienne  
qui a été abolie.

Mais croyons que tous les  
Chrétiens ont voué à Dieu  
par tous Ralèmes l'espace de  
pureté et des renoncement au  
monde, de chasteté et d'obéis-  
sance à la Loi. Mais nous  
sommes persuadés qu'on ne  
peut faire le vœu de célibat,  
puisque la Continence est un  
don de Dieu, qu'il n'accorde  
qu'à celui qu'il veut.

Que l'on pourroit aussi ve-



passer de faire le vœu d'un pœu  
particulière de la manière  
qu'on le fait, pour être riche en  
communi, et que l'on ne devroit  
pas non plus faire des Vœux  
d'Obéissance à un Supérieur de  
Couvent, qui, dans le fond n'est  
qu'un homme, à qui, sans autre  
titre nous devons obéissance, s'il  
nous commande des choses confir-  
mées à la loi de Dieu.

Quelles Nouveautés a-t-on  
nous introduit dans tout cela?  
Ce que je viens de dire et qu'un  
Théologien pourroit étendre à  
avantage, suffiroit pour prouver  
l'antiquité de notre Religion  
à un esprit désintéressé et de-  
nouillé de tous préjugés, mais ce  
désintéressement est un Ouvrage  
de Dieu dans nos Cœurs obscurcis  
par leurs propres ténèbres; ce  
qui fait que je suis moins surpris  
que tant de personnes qui ont

(16.)

parmi Vous de si belles Lumières,  
ne se forment seulement pas le  
moindre soupçon de la nouveauté  
de leur Religion quoiqu'il y en ait  
tant de sujet.

Mais sçavez que dans l'Eglise  
primitive, le fulta des images étoit  
inconnu et qu'il n'y avoit dans les  
Temples ni Statuës ni images. Il  
ne faut que sçavoir l'Histoire  
pour cela, et remarquer les ancien-  
nes Eglises qui n'en avoient que  
par dehors, parce, dit-on, &c. Mr. de  
Nacurai Docteur de Sorbonne  
qu'autre fois les Saints n'étoient  
considérés que comme des Servi-  
teurs, mais qu'à présent étant  
devenus les Maîtres, on n'a voit  
pas voulu qu'ils demeurent hors  
de la Maison. Il faut même  
que cette pratique n'ait été reçue  
que bien tard. Comme Vous a-  
vez beaucoup d'estime pour  
l'illustre Evêque de cette Ville,  
Vous ne refuserez pas de croire

rien

(17)  
 un de ses Prédécesseurs qui vivoit  
 au neuvième Siècle, c'étoit C.  
 Agobard Evêque de Lyon.  
 Pour éviter, dit il, la superstition,  
 les Pères Orthodoxes ont pourvu  
 soigneusement à ce qu'il n'y eût  
 aucune image dans les Eglises, de  
 peur que ce qui étoit adoré ne fût  
 contre les murailles.

Que dans toute l'Ecriture Il  
 n'y a ni commandement d'ado-  
 rer, ou d'invoquer les Anges ou  
 les Saints, ni menaces contre ceux  
 qui ne le feront pas, ni exemple  
 d'aucun qui l'ait fait, ou. Du  
 moins qui n'en ait été repris —  
 quand il l'a voulu faire comme  
 disoit l'Ange à St. Jean. Garde-  
 toi de faire cela, nous sommes  
 serviteurs comme vous. Qu'à in-  
 di c'est une Nouveauté que Jesus  
 Christ, ni les Saints ne nous ont  
 jamais évangélisée.

Que le service en langue inen-

(18)

nié ne peut tout au plus être plus ancien que le latin auquel le Latin vint à se corrompre; et que pendant plus de six siècles, le service se faisoit en l'Eglise Chrétienne en langage connu à tout le Peuple.

Que les Prêtres, Pasteurs ou Evêques, ce qui au commencement étoit le nom d'une même Charge, avoient la liberté d'être mariés: Que la plupart des Apôtres l'étoient, que jamais ils ne l'ont été. Que plusieurs Saints Evêques et Prêtres l'étoient dans la primitive Eglise, comme un saint Spiridon, un S. Eustache, Evêque de Jérusalem, un saint Grégoire de Nîce, un Sydonius Apollinaire, Evêque de Clermont, un Norat et un Grégoire de Narbonne. Que la loi du célibat des Prêtres ne comença que depuis le Pape Sirice sur la fin du IV. Siècle et qu'elle



(19.)  
 n'a même été reçue que dans  
 l'Eglise Latine; car les Orienta-  
 les aussi anciennes que la Ro-  
 maine ne veulent point de Prê-  
 tres qui ne soient mariés; Que  
 les Moines ne sont pas fort an-  
 ciens, que l'on sait l'histoire de  
 chaque Ordre, et en quel temps  
 ils ont été fondés.

On sait de même en quel  
 temps plusieurs fêtes ont été in-  
 stituées, le même commandé  
 les cérémonies établies, l'auto-  
 rité des Papes a augmenté. Nous  
 qui sommes Médailleurs,  
 nous savons par exemple que  
 on ne mettoit pas ancienne-  
 ment la triple couronne sur  
 la tête.

La Médaille du Pape A-  
 drien se contente comme vous  
 savez de lui donner une Mitre  
 d'Evêque, et dans les Nova-  
 ques qui sont à Rome à 1<sup>re</sup>

(20).

Susanne et ailleurs, le Pape Léon n'a pas même la tête couverte, mais cela n'est pas de grande importance.

On sait encore que la communion a été instituée par Notre Seigneur sous les deux espèces, comme l'a retenu de tout temps l'Eglise Grecque, et comme l'Eglise Romaine l'a ordonné sous peine d'excommunication :

Que par conséquent le Retranchement de la Coupe est nouveau dans l'Eglise Latine ;

En effet la communion sous une espèce n'a commencé à être généralement reçue, dit Grégoire de Valence, qu'un peu avant le Concile de Constantin, c. à. d. vers la fin du **XIV.<sup>e</sup>**

siècle; et selon le sentiment de Scot, elle fut reçue seulement au Concile de Latran pour Article de foi. C'est donc votre Antiquité dans

(21.)

ce point. On auroit pu douter que  
l'opinion de la Transsubstantia-  
tion fût ancienne, vu qu'il ne se  
trouve dans les anciens Dictionai-  
res Grecs ou Latins aucun mot  
qui nous l'exprime, nonobstant  
la fécondité de ces deux langues.  
Je n'en ai pu trouver aucun trace  
dans celui de Suidas qui étoit  
Chrétien, et qui met les mots  
employés par les Chrétiens, &  
par les Payens, et je crois qu'on  
le chercheroit aussi inutilement  
dans les anciens Pères, ou dans  
les fauons des anciens Conciles.  
Aussi peu y trouve-t-on celui de  
Eucharistie ou son équivalent.  
Si on devoit le trouver en quel-  
que endroit, ce seroit particu-  
lièrement dans les Epitaphes  
des anciens Chrétiens. Vous  
êtes, Monsieur, très-Savant  
dans l'Antiquité, et je serois  
bien aise d'apprendre de Vous  
d'où vient que dans ces Epitaphes  
on ne lit jamais avant le VII.

(22)

du VIII.<sup>e</sup> siècle, le précès pour lui  
et le Requiescent que l'on trouve  
si souvent dans les modernes, —  
mais qu'on y lit seulement, obit  
in pace, deposited in pace, quies,  
sit in pace, abit in somno pa-  
ci, acceptus est apud Deum, &c.  
il est mort en pace, il repose en  
pace, il est allé au sommeil de la  
il est reçu vers Dieu, in pace  
moi, j'ignore de là qu'ils estoient  
que les fidèles entroient dans le  
sommeil de la paix, &c. &c. dans  
le siècle où qu'ils étoient morts. Je  
n'ai rien trouvé non plus dans les  
Epitaphes des VI. premiers siècles,  
quoique j'en aie un très grand  
nombre où il soit fait mention  
du sommeil des ames que l'on sou-  
haite présentement aux Défunts.  
Enfin je n'ai jamais remarqué  
qu'en tous les bas reliefs anciens  
que j'ai vus, il y ait aucune re-  
présentation de Purgatoire ou de  
Frères qui disent la Messe sur  
un Autel, avec des Auditeurs à



(23)

genoux, quoique l'on y voye les  
principaux Mystères de l'Eglise.

Tout cela n'est il pas bien capable  
de faire soupçonner, du moins à un  
Antiquaire, qu'il y a bien des nou-  
veautés dans cette Eglise qui seroit  
si ancienne? Car quand il s'agit ici  
d'antiquité, ce n'est point à celle de  
A. ou. S. C. qu'il faut s'en tenir,  
il faut retourner à la primitive &  
à la pure antiquité. Et n'est-ce  
vous ne pouvez vous vanter d'An-  
tiquité, comme il faut que vous en  
conveniez avec nous, dans vos ser-  
mons, copiées pour la plupart de  
celles des Payens; Et qui du reste  
Antiquaire de cette Ville a confessé  
quoiqu'il fût de notre Communione.  
Laissez moi donc d'ajouter ici  
ce qu'un de nos Ministres dit sur ce  
sujet: Vous avez l'antiquité, dites  
vous, je l'avoue en quelque chose.  
Nous, nous sommes nouveaux en  
quelque manière. Toute l'Eglise  
d'Occident étoit un corps mala de,

(24)

« et nous sommes guéris par la grâce  
de Dieu, en cela nous sommes nouveaux.  
« Vous êtes de mauvais malades, et cela  
« Vous avez l'antiquité, qui nous a  
« tant de fils de mauvais goût, que  
« les maladies incurables tendent à la  
« mort. Où étiez-vous avant cela?  
« nous dit-on. Nous étions, répondon-  
« nous dans une société semblable à  
« celle où étoient les véritables saints de  
« l'église de Jésus Christ, nous étions dans  
« un lieu où il ne faisoit pas trop sûr.

Pardonnez-moi encore un mot  
que je ne dis point pour faire une  
vaine comparaison de vous avec les  
Ariens, ennemis de la Divinité de  
J. C. Dieu me garde d'une telle  
pensée, je ne vous point vous fa-  
cher, mais seulement m'expliquer.

Vous sçavez que lorsque l'Empé-  
re Romain se vit pressé par les  
Ariens, les Ariens prétendoient  
être appelés catholiques et ten-  
noient à injurer quand on les nom-  
moit Ariens; et qu'au contraire  
ils traitoient d'Orthodoxes, d'Héré-

(28.)  
tiques et de schismatiques, les ap-  
pellant Macédoniens, Eustatiens,  
et Lucifériens, du nom des évêques  
Orthodoxes qui avoient témoigné de  
la dignité pour la défense de la Vérité.  
Auroit-on eû occasion de leur dire,  
Vous êtes nouveaux, où étiez vous  
avant Eustatius, Lucifer? comme on  
nous dit où étiez vous avant Lu-  
ther, Calvin, Quingles?

Au fond quelque l'éclipse de la foi  
qu'il y ait eû dans l'Eglise Romaine,  
ou, il y a toujours eû des docteurs  
et des Peuples entiers qui ont per-  
sisté contre ses erreurs, comme les  
Inocentistes, le concile de Francfort,  
les Brengariens, Bertrami et  
ceux de son sentiment, les Vaudois,  
les Albigeois, les Hussites &c. Il  
ne sert de rien de dire qu'ils étoient  
Hérétiques, puisque ce n'est pas  
Dieu ni l'Ecriture qui les ont con-  
damnés, mais l'Eglise Romaine qui  
l'ait jugé et partie, et qui n'est  
pas infallible, quelques témoigna-  
ges qu'il lui plaise de se rendre à  
elle même.

(26)

Ainsi l'on peut dire qu'il y a  
tousjours été des Protestans, qui ont  
eu effet protesté et eu public dans  
les siècles qui étoient la plus pure  
partie de l'Eglise, et en particulier  
dans le sein même de l'Eglise Ro-  
maine. Mais allégueroit on pour  
l'Antiquité de vos dogmes les Li-  
vres que l'on a insérés dans votre  
Bibliothèque des Bèzes; Mais  
ils sont manifestement oppo-  
sés ou sont incertains. Par  
exemple la Messe de Saint  
Jacques, de Saint Pierre, de  
Saint Marc, l'Epître Catholique  
de St. Barnabas, ces siées Li-  
vres sont manifestement des Apo-  
crites, d'où vient qu'ils ne sont  
point ajoutés aux autres Li-  
vres du Nouveau Testament.

On y trouve encore les Epîtres  
de Saint Ignace, les Oeu-  
vres de Saint Denys  
l'Arcopagite qu'il cite  
pour l'Invocation des Saints,



(27)  
 le Purgatoire ; la vie Mo-  
 nastique. quoiqu'il a vu à  
 en un autre endroit que c'est  
 une chose incertaine si ce livre  
 est de St Denis.

Pour passer à quelque chose  
 de moins sérieux, je ne doute  
 pas, Monsieur, que comme Vous  
 êtes curieux de Médailles, Vous  
 ne l'êtes avec plaisir et exemple  
 régulier que je vais vous dire  
 de la prévention que les plus  
 habiles gens d'entre vous ont  
 de l'antiquité de leur Religion.

Vous sçavez que le bon Père  
 Veron avoit trouvé ou mis la  
 Messe dans l'Ecriture, et nos  
 Traducteurs n'ont pas été de  
 puis de son sentiment; mais  
 voici quelque chose de plus  
 désagréable encore. Mr. de Pél-  
 restre pour qui les Latins ont  
 eus tant de Vénération, prétend  
 doit avoir trouvé la Messe

(28.) Dans les Médailles. Les Manteaux  
croisés sont entre mes mains, et  
j'ai de quoi le justifier. La Médaille  
même dont il s'agit n'est pas si  
rare qu'on pourroit se l'imaginer, &  
il n'y a guères de Curieux qui ne  
l'aient vue. Il croyoit donc que la  
Médaille de Constantin qui a pour  
revers une copie d'Autel et au  
round dessus avec cette Inscription:  
Beata tranquillitas fuit une  
Représentation d'un Autel et d'une  
hostie sur cet Autel. Il fait là  
dessus une Dissertation de 4 ou 5.  
pages, et prouve son opinion  
par des raisons qu'il croit incon-  
testables. Mais il se trouve par  
malheur, qu'un petit Antiquaire,  
qui, sera, si vous voulez, celui  
qui vous écrit, a pris garde que  
ce rond n'étoit autre chose que  
le Globe du monde assis sur une  
base, pour marquer son Bonheur  
et sa tranquillité sous l'Empire  
de Constantin. Cela n'est pas  
mal aisé à connoître quand la

(29)

Médaille se trouve nette, ce qui n'étoit peut être pas arrivé à Mr de Beires; car, on remarque distinctement sur ce Globe le Zodiaque et des Planètes au dessus; ce qui ne laisse aucun doute à le prendre pour le Globe du Monde.

Ainsi, Monsieur, je finis en vous protestant que, par la grace de Dieu, j'ai ma Conscience fort en repos priant Dieu tous les jours qu'il fasse connoître sa bonté à ceux qui ne la connoissent pas, ou qui ne la connoissent qu'en partie, quels qu'ils puissent être, & qu'il lui plaise Nous inspirer à Vous son Amour et celui du prochain, avec lequel on ne peut pèner, et sans lequel on ne possèdera pas celui qui est l'Amour et la Charité même.

Je Vous remercie très humblement Monsieur, de la bonté que Vous avez pour nos Imprimeurs, et mon remerciement auroit fait

(30.)

toute ma lettre, si je n'avois par  
cru être obligé de répondre aux  
solicitations Cordiales dont Vous  
m'avez honoré, par une ouverture  
de mon cœur aussi sincère que  
Vous le pourriez souhaiter, Vous  
conjurant de prendre en bonne  
part la franchise dont j'ai usé, &  
de me croire inviolablement

Monsieur

De V. R.

à Lyon  
18. Janv. 1680.

Le très humble &  
très obéissant serviteur  
Jacob Spou.



# Système du Philosophe Chrétien.

par M. de G. Chanoine Régulier  
de St. Croix de la Bretonnerie.

## §. I.

Jusqu'ici j'ai vécu sans me réfléchir  
sur moi-même, sans examiner ce que  
je suis, d'où je viens, ni ce que je dois  
devenir; C'est une indifférence que je  
ne puis plus me pardonner, elle m'avi-  
le, elle me dégrade. Il est temps que ce  
qu'il m'importe le plus de la voir  
devienne l'objet de mes recherches. Si  
je ne puis parvenir à me connaître,  
du moins essayerai je de me diriger.

Je vois déjà qu'une portion de ma-  
tière tient en quelque façon à mon  
Être propre. Sa forme, son Organisa-  
tion extérieure commencent à m'étonner.  
Je m'instruis, et j'apprends quelle est  
ma Structure, quel est le jeu de cha-  
cune des parties intimes de mon

Corps, Spectacle nouveau ! à la vue  
 duquel ma surprise redouble encore.  
 Quelle harmonie ! Quelle Ordonnance !  
 Quelles Combinaisons ! En ferai-je  
 honneur au hazard ? Un Concours for-  
 tuit d'atomes fera-t'il honte à ce que  
 l'art a de plus frappant et de plus  
<sup>Extrême</sup>  
<sup>de Dieu</sup> merveilleux ? Non, je le vois, et je n'en  
 puis douter. La main qui m'en a formée  
 n'a pu être conduite que par une  
 Intelligence Supérieure qui s'est plu à  
 graver dans toutes les parties de son  
 Ouvrage les traits les plus éclatants  
 de sa sagesse.

Mais moi qui réfléchis ici, me  
 confondrai-je avec cette portion de  
 Matière dont le mécanisme me force  
 d'élever mes regards jusqu'à l'Être  
 Suprême.

<sup>Distinction</sup>  
<sup>de l'âme</sup>  
<sup>du corps</sup>

Suivons nous pour ne nous point  
 tromper, voyons. Mon corps peut-il  
 se connaître lui-même et tout ce qui  
 l'environne. Peut-il réfléchir, juger,

du Philosophe Chrétien: (33.<sup>n</sup>)

vouloir, désirer. Il ne me paroît guères possible que de pareilles facultés, que des propriétés de cette espèce, puissent tenir à l'Essence d'aucun Être étendu. Je sais que la matière est divisible, qu'elle est sujette à changer de situation et de figure. Telles sont les propriétés que je sais sûrement lui convenir, mais je sais aussi, que, comme les propriétés qu'une chose peut avoir coulent d'une même essence il faut qu'elles soient toutes du même genre. Or je vois que la faculté de penser, de sentir, de vouloir, n'a rien de commun avec celle d'être figuré, nié, divisé. Ce n'est donc point mon corps, qui sent, qui voit, qui raisonne.

En effet je sais que tout ce qui n'a point de dimension est nécessairement indivisible ou au moins infini. Les parties, qui ont chacune leur Être propre, et qui, par conséquent,

Detachées de celles qu'elles accompagnent, subsisteroient encore telles et qu'elles subsistent, leur étant réunies; Un Corps est donc un tout composé de parties accidentellement associées, et qui n'ont de commun que leurs rapports respectifs de distance; Or je ne puis douter qu'une soustraction ni une addition douloureuse aiguë, p. e. ne soyent toute autre chose qu'une simple relation externe; C'est assurément une modification qui n'est que trop intime & trop réellement attachée au sujet individuel

qu'elle affecte. Je conçois à la vérité qu'il seroit très possible que des sujets de même espèce eussent des Modifications Semblables, mais je conçois aussi qu'il impliqueroit Contradiction, que la modification de l'un soit également la modification de l'autre; Je suis donc forcé de conclure que, comme il ne peut y



avoir d'uite dans la matiere. Je n'y  
dois point chercher l'Individuauté  
du Sujet, auquel appartiennent les  
différentes sensations qui m'affectent.

Que j'éprouvaste de la douleur  
dans deux différentes parties de mon  
Corps, et que des parties fussent réel-  
lement sensibles, elles souffriraient  
solitairement et à l'insu l'une de  
l'autre. Or, rien en moi ne pour-  
roit faire la Comparaison des deux  
sentimens douloureux que j'éprouverois  
à la fois, cependant je devrois lequel  
des deux seroit le plus résisteroit  
à la comparaison, ce qui prouveroit  
également, et qu'ils n'appartiendroient  
pas aux parties auxquelles je les rap-  
porterois et qu'un seul et même sujet  
en seroit affecté.

Ainsi tout appuie le principe  
sur lequel j'ai d'abord raisonné tout  
est à justifier que la Matière n'a

point de propriétés qui ne soient  
analogues ou à des figures, ou à des  
changemens de rapports de distance.

Mais ces principes posés, je conçois  
que la Lumière, les Couleurs, les Sons,  
les Odeurs, les Saveurs et généralement  
toutes les qualités sensibles répandues  
sur les Objets qui me frappent, ne  
diffèrent en rien des impressions que  
ces Objets font sur moi, & dont je  
veux abandonner, pour ainsi dire, la  
propriété.

Cependant comme il ne seroit pas  
possible que je retrouvassais mes propres  
sensations dans ce qui me seroit étran-  
ger, je conçois encore qu'elles me  
frappent, qui ne m'appartiennent, je ne  
vois donc point les Corps en eux mêmes,  
je ne vois que les images qui me  
les représentent, images d'autant infi-  
dèles et trompeuses, l'un verre à  
facette multiplie les Objets, le r-

(57.)

## Philosophe Chrétien

Microscopes les grossissent, les Lunettes à longue vue les rapprochent; j'a perçus dans un miroir des enfouissements qui n'y sont pas; Le Soleil qu'on croit être un Million de fois plus gros que la Terre n'a tout au plus qu'un pied de Diamètre pour moi. Donc les objets que nous apprenions sont réellement distingués de ceux que nous croyons appercevoir.

Mais où me conduisoient mes Réflexions? Il n'y a qu'un instant que je croyois devoir être plus sûr de l'Existence de mon Corps, que de celle de mon Dieu, et maintenant je vois que c'est le contraire; Car ou bien n'étoit il pas possible que Dieu dans créer la Matière eut réglé la suite de nos sensations et de nos idées sur celle qui, dans l'état présent d'existence, répond au Commerce que nous avons avec les Corps qui nous environnent? Mon doute sur ce point ne

## Système du

Seroit donc pas sans fondement.

Cependant une chose m'étonne.  
Je connois assez bien ce que c'est que  
mon Corps, quoique peu assuré de son  
existence, et je n'ai nulle idée de mon  
Âme, quoique assuré qu'elle existe; Je  
pense, je désire, je juge, mais sans pou-  
voir deviner ce que c'est qu'un Jugement,  
un désir, une pensée. Par quelle  
fatalité faut-il que j'ignore ce que  
j'aurois, ce sembler, le plus d'intérêt de  
connoître. Quoi! c'est à la matière  
au plus vil de tous les êtres que l'Âme,  
leur de la stature humaine me connois-  
sance. Mais pourquoi Dieu lui-même  
échappe-t'il à mes recherches? Car, quoi,  
que tout annonce sa sagesse et sa  
Puissance, il n'en est pas moins vrai  
qu'il se dérober à nos regards, et que  
nous ne comprenons pas mieux ce  
qu'il est en lui-même que ce que nous  
sommes. Cependant que nous voyons  
c'est sur cela les lumières qu'il nous



(29)

Philosophe Chrétien.

bloit devoir nous donner, rien en nous  
n'auroit pu se démentir ni s'écarter  
de l'ordre, et nous eussions infaillible-  
ment atteint le degré de perfection,  
auquel notre condition naturelle nous  
portoit d'aspirer; car, comme nous  
nous aimons nous mêmes d'un amour  
invincible et nécessaire, il est hors de  
doute que dès que nous aurions vu  
clairement à quel point doit se défi-  
gurer toute Créature intelligente,  
qui se refuse aux engagements néces-  
sairement attachés à sa Destination,  
il ne nous auroit plus été possible  
de nous y soustraire. Pourquoi donc  
Dieu nous refuse-t-il un secours que  
nos besoins les plus pressans semblent  
exiger de sa bonté? Comment concilier  
un pareil refus avec l'idée que le reste  
de la Nature nous donne de la bonté  
de son Auteur? Je le vois, c'est  
une difficulté qu'on ne peut res-  
oudre qu'en supposant que

## Système du

26  
Du mal  
Moral

le bien et le mal moral <sup>entrent</sup>  
dans le plan de l'Ouvrage dont  
nous faisons partie. C'est qu'alors  
Dieu

(a) On ne s'assure de la réalité du mal que par  
la foi du sentiment intérieur, commun aux  
hommes de tous les temps et de tous les lieux; mais  
si la preuve qui se tire de là ne frappe pas assez  
le Doute, peut être que celle que j'ai puté ici, agissant  
n'avait point encore essayé, la frapper de crainte.

Une Réflexion qui ne pouvoit échapper aux Ché-  
loïens, c'est que si qui prouve la réalité du mal  
Moral, prouve aussi l'immortalité de l'âme. Si  
l'homme est comptable de toutes les déterminations  
libres de sa volonté, s'il peut mériter ou démeriter, il  
a des récompenses à espérer et des Châtiments à  
craindre; Mais ici les prospères sont saisis de la  
fraude de l'injustice et du crime; pendant que l'op-  
pression et la misère dessèchent le triste appanage  
de la Vertu. Il faut donc que l'homme devienne la  
Destruction de son Corps; Autrement la Justice de  
Dieu ne répondroit plus à l'idée que nous nous en faisons,  
elle ne seroit au lui qu'un attribut vide, fol et stérile  
que rien ne justifieroit au dehors. Les Philosophes  
avoient déjà fait voir qu'un Etre pendant, étant  
simple par la Nature, ne pouvoit être altéré  
ni détruit.

(b) Nous sommes ici dans un état de preuve; si  
Dieu nous que nous méritons, mais il veut  
aussi que nous puissions démeriter. (C'est un)

## Philosophe Chrétien. (AL)

Dieu ne veut pas simplement que nous soyons parfaits, il veut encore que nous le devenions à son insu ; il veut, qu'ayant la dangereuse faiblesse de nous refuser à ce qu'il attend de notre soumission et de notre zèle, nous prévenions ceux qui voudraient le parer de nous de voir à tout ce qui peut nous faire entrer dans les vices qu'il a sur nous. Voilà donc ma difficulté.

avant la Chûte avoit la grace de sainteté ; l'on croit communément, qu'aucun bon n'est, sans une vertu ou une loi manquait ; mais parce que la félicité dont il devoit jouir ne lui étoit offerte qu'à titre de récompense, il falloit qu'il fut libre de se refuser à ce qu'exigeoit de lui la destination. Il falloit donc aussi qu'il n'eût aucune notion imparfaite des biens infinis qui promettoient à son Dieu.

(a) J. C. jouissoit pleinement de la vie de Dieu, et se connoissoit parfaitement lui-même, aussi n'étoit-il libre que par le choix des biens divins qui se présentoient à lui ; nulle autre liberté n'auroit pu compatir avec la dignité de la personne. Cependant ses mérites étoient plus que surabondants. Le moindre de ses

éclaircie, et la Conduite que Dieu tient à notre égard pleinement justifiée. Je vois maintenant que s'il se dévoile à nous et qu'il nous cache à nous mêmes, c'est qu'il importe à ses desseins que nous soyons libres et que nous méritions.

l'airificien auroit toujours été d'un prix infini, à cause du rang Suprême qu'il tenoit auprès de son Père. Mais que l'homme n'est point balancé entre le bien et le mal, et qu'aucune affection indélébile n'est tentée de fidélité, il est clair, qu'en égard à la bassesse de la Condition naturelle, les mérites auxquels il auroit pu prétendre, ne valent point égaux ceux qu'Adam pourroit acquies avant sa chute, moins encore ceux qu'acquies le pécheur racheté au prix du sang de Jésus Christ et destiné par son Adeptation à participer aux mérites infinis de ce divin Chef.

§. II.

Quisq[ue] nous sommes destinés à mériter, nous avons nécessairement des devoirs à remplir et même des sacrifices à faire. Mais quels sacrifices faut-il que je fasse? De quels devoirs suis-je tenu de m'acquitter? Ici je me trouve encore en défaut.

Soit de la main  
témoin

les  
injusti-  
sancés

Il est vrai qu'une voix intérieure nous avertit que nous nous devons à la pratique des vertus morales; nous sentons que pour répondre à ce que la nature même exige de nous il faut que nous soyons justes, vrais, bons, fidèles à nos engagements; mais que ce soit à cela que les commandements nous doivent, les devoirs de Dieu paraissent eux-mêmes bien barbares. Quels mérites en effet pourrions nous acquiescer à ce que notre cœur, d'accord avec notre raison, nous inspire? Il nous en contenterait pour nous y refuser. Mais de plus, puis-  
que



que nous sommes destinés à mériter, il est évident, qu'il faut que nous es-  
 méritions le plus qu'il nous est possible;  
 Dieu ne pourroit, sans déroger à sa  
 sagesse, préférer le moins bon au mil-  
 leux. Il falloit donc qu'aux Loix de  
 la nature, que nous suivons toujours  
 sans peine et sans effort même, à nos  
 plaisirs, Dieu en ajoutât d'autres dont  
 nous n'aurions pu nous passer. Ces Loix  
 nous coûtent des efforts  
 le Dieu  
 l'espérance  
 l'effort  
 nous ont donc été données sur celles qui se  
 trouvoient déjà gravées dans nos  
 cœurs, ne se manifestent point par  
 elles mêmes; cependant elles obligent;  
 Il faut donc qu'elles aient été man-  
 ifestées. Aussi les Annates les plus  
 anciennes & les plus  
 justes  
 font voir que de tout temps Dieu a  
 manifesté ses volontés d'une ma-  
 nière authentique. Nous savons  
 même qu'un Peuple illustre par  
 l'ancienneté de son Origine, reçut  
 de

de lui et la forme de son gouvernement  
et quantité de Loix particulières,  
recommandées à ses voisins, & propres  
à le contenir dans les bornes du devoir;  
Loix d'ailleurs dont l'Autorité fut cons-  
tatée par les prodiges innombrables qui en  
accompagnerent la promulgation.

Enfin, lorsque d'un côté je trouve  
qu'il étoit nécessaire que Dieu parlât,  
j'apprends de l'autre qu'en effet il a  
parlé; Heureux accord qui me rassure  
contre l'incouragement des méprises,  
car si les faits donnent un nouveau  
degré de force aux raisonnemens qui  
les exigent, les raisonnemens à leur  
tour donnent un nouveau degré de  
certitude aux faits qui les appuient.

Qu'en reste, que Dieu honore à l'é-  
clat d'une attention particuliè-  
re de sa part, je n'en suis pas surpris,  
eux seuls faisoient profession de  
l'adorer de concert.

Mais quoi! Faut-il donc que nous  
cherchions la Règle de notre Conscience

d'être dans ce que j'entendoit ce  
 Peuple authentiquement instruit.  
 J'en disoit, qu'on examine avec  
 attention les Annales des Juifs,  
 il sera aisé de rapporter que  
 leur Loi, quoique marquée au sceau  
 de la Divinité, ne leur fut cependant  
 donnée que provisionnellement &  
<sup>leur en</sup>  
<sup>suffisoit</sup> pour les préparer aux Observances  
 d'une Loi plus parfaite; ils le savaient  
 eux mêmes, les Messies leur  
 étoit promis, c'étoit à lui qu'il étoit  
 réservé de rappeler l'homme à l'ex-  
 cellence de sa Destination; On ne  
 doit donc prendre aucun parti qu'on  
 ne sache si ce Messie attendu des  
 Juifs est venu, ou si on doit l'attendre.

Mais je vois qu'une Société  
 nombreuse et répandue de toutes  
 parts depuis plus de XVIII. siècles, se  
 flatte d'avoir atteint le terme de ses  
 espérances, elle croit trouver dans la  
 personne de J. C. fils de Marie tout  
 les caractères aux quels le Christ,

# Philosophe Chrétien. (17)

le devoir des Nations d'écouter sa voix.  
*Preuve de la mission de J. C.* Il falloit que le Messie fût de la  
 race de David. Or (a) de l'ancien même  
 des Juifs, les Régistres publics faisoient  
 foi que c'étoit de ce Prince Religieux  
 que la famille de J. C. tiroit son origine.

Il falloit que par le Messie, par  
 l'office de sa parole, les Peuples les  
 plus reculés fussent appelés à la Con-  
 noissance du vrai Dieu, (b) et qu'il n'y  
 eût aucune Nation qui ne lui fournît  
 des Adorateurs; ce qu'on voit être, & avoir  
 été le fruit de la Publication de l'E.  
 vangile.

---

(a) Benedictus Virgo de radice Jesse, et flos de  
 radice ejus arduus est ... Et requiescit super  
 eum spiritus Domini, spiritus sapientie  
 et intellectus, spiritus fortitudinis et fortitudi-  
 nis, spiritus scientie et pietatis.  
 In die illa radix Jesse, qui erat insignis  
 populorum, ipse gentes deprecabatur.  
 Isa. cap. xj.

(b) Ecce de di te in lacum gentium, et sis sa-  
 lus mea usque ad extremum terra. Isa. cap. 49.

Daillurs les Chrétiens font voir  
 que la vie de J. C. fut l'accomplis-  
 sement de tout ce que les Prophètes s.  
 avoient dit de *Messie*. Il étoit dit de  
 lui qu'il naîtroit dans Bethléhem <sup>(a)</sup>,  
 qu'un Précurseur dont la voix se fai-  
 roit entendre dans le Desert <sup>(b)</sup> l'an-  
 nonceroit; que le second Temple de Je-  
 rusalem édifié sur les ruines du pré-  
 mier et depuis détruit par Titus et  
 seroit honoré de sa présence, qu'il  
 s'offrirait en holocauste pour les u

(a) Et tu Bethléhem Ephrata parvulus es in  
 millibus Judae: tu te mihi egrediatur qui  
 sis Dominator in Israël, et egredietur ab  
 initio, a diebus aeternitatis.

Et habit et pascet in fortitudine Domini,  
 in sublimitate nominis Domini dei sui: Et  
 convalescentur, quia nunc magnificabitur usque  
 ad terminos terrae. Mich. cap. v.

(b) Vox clamantis in deserto parate viam Domini...  
 Et revelabitur gloria Domini. Isa. cap. 40.

Ecce ego mitto Angelum meum et preparabit  
 viam ante faciem meam, et statui mensam d.  
 templum meum Dominator, quem vos quaeritis,  
 Angelus Testamenti quem vos vocatis. Malach. cap. 3.

Et movebo omnes gentes, et venient deinde cal-  
 cantes gentes et implebo domum istam gloria...



## Philosophe Chrétien.

(49)

piation de nos Crimes; <sup>(a)</sup> Que pour  
prix de son Sacrifice une nombreuse  
postérité seroit soumise à son empire;  
que son Peuple qui l'avoit méconnu, et  
qui lui avoit été la vie <sup>(b)</sup> seroit d'être  
son peuple; que sa punition de son  
crime la ville et le Temple de Jérusalem  
seroient totalement détruits; Prophetie

Magna erit gloria, donum istius novissime, quam  
primo. Aggus Cap. 2.

(a) Vire languores nostros ipse tulit, & dolores  
nostros ipse portavit: et nos putavimus suum  
quasi leprosum et percutum à Deo, et humili-  
tatem. Ipse autem vulneratus est ob iniqui-  
tates nostras, attritus est ob scelera nos-  
tra. Disciplina pacis nostre super eum, &  
Evires ejus sanati sumus. Omnes nos quasi  
erravimus: & Unusquisque in viam suam declin-  
avit: et percussit Deus in ea iniquitatem omnium  
nostrum.

Oblatus est quia ipse valuit, et non aper-  
uit os suum, sicut ovis ad occisionem ductus,  
et quasi Agnus coram tondente se obtundit,  
et, et non aperit os suum.

De angustia et de J. dicio sublatus est, Genes.  
rationem ejus quis enumerabit. Eccl. 5. 5.  
(b) Occidit Christus et non erit populus, qui

Dont l'Accomplissement prouve à la fois, et la Divinité de la Source dont elles étoient émancipées, et la réalité de l'Advenement de celui à qui seul elles pouvoient s'appliquer; Elles le caractérisoient de façon qu'infailiblement elles feroient devenues suspectes par trop d'évidence, si les Juifs eux-mêmes du nom Chrétien n'en avoient été eux-mêmes les Dépositaires; il ne falloit pas moins qu'une telle garantie pour en assurer l'Authenticité.

Mais ajoutent les Chrétiens. Quand les Oracles qui regardoient le Messie n'auroient pas désigné J. C. aussi clairement qu'ils le désignent, ses acrotes paroles auroient plus que suffi pour l'annoncer. C'est qu'en effet la Nature entière parut soumise à son pouvoir; les vents lui obéirent,

---

*cum nigrescens est. Et finitatem et laqueum, et dissipabit, populum eum. Dux venitorum, et finis opus, et utilitas; Et post finem Belle statuta Desolatio. Daniel. cap. 12.*

## Philosophe Chrétien. (31)

il appaisa les tempêtes, les eaux se f-  
fermirent sous ses pas; les infirmités  
de ceux qui réclamèrent son secours,  
disparurent; Il rendit les morts à la  
vie, lui-même il sortit de son tombeau  
Victorieux, et après avoir encore con-  
versé l'espace de 40. jours avec ses  
Disciples, il monta triomphant au  
Ciel en leur présence; Tous faits à vi-  
sibles par des témoins oculaires, d'une  
Sainteté reconnue, et de qui, ni les as-  
fronts les plus sanglants, ni les tour-  
mens les plus cruels, ne purent ja-  
mais arracher le moindre déviateur.

Ce n'est point par une simple  
tradition Orale, que les faits dont  
ils attestèrent la vérité, nous ont été  
transmis: leurs témoignages sont en-  
core subsistans, nous avons leurs li-  
vres écrits, reconnus pour tels par leurs con-  
temporains, par ceux mêmes, qui, dès  
la naissance de l'Eglise, s'opposèrent  
aux progrès de l'Evangile; Et ainsi

parlent les Chrétiens, et je sens, j'éprouve en fin par moi-même que pour qui les écoute, la mission de J. C. est pleinement justifiée.

Il ne me reste donc de parti à prendre que celui de chercher dans le Christianisme les secours dont j'ai besoin pour répondre dignement à ma Destination.

### §. III.

*Plan de la Religion*  
Maintenant que je considère la Religion Chrétienne avec toute l'attention qu'elle me parait mériter, je commence à m'apercevoir que les principes sur lesquels elle se trouve appuyée, sont parfaitement conformes à ceux que me fournit ma raison.

Et d'abord, puisque nous sommes destinés à mériter le plus qu'il nous est possible, et que d'ailleurs ma rai-

Philosophe Chrétien. (30)

son me dit que nous devons faire  
hommage à Dieu de tout ce que  
nous tenons de sa main bienfai-  
sante, je concevois qu'il ne peut y  
avoir aucune sorte de sacrifice  
que nous ne soyons obligés de  
lui faire. Aussi vois je que c'est  
de ce principe qu'émanent les  
Obligations qu'impose au Chré-  
tien la Religion qu'il professe.  
Elle exige de lui, que, par la  
pratique des vertus qu'elle com-  
mence, il sacrifie ses goûts, les  
plus doux penchans de son cœur,  
les plus tendres affections, elle  
veut qu'à ces sacrifices doulou-  
reux, il joigne celui des lumières  
de son esprit, qu'il lui présente  
les Obscurités mystérieuses de  
quantité de dogmes capables d'é-  
tonner la raison, en fin, parce  
qu'il ne devoit rester au Chrétien



## Système des

aucune faculté exemptée de lui fournir la matière de quelque sacrifice; La Religion offre encore aux yeux de la foi un objet auquel on voit de si précieuses apparences, et de la réalité duquel

(a) Puisque Dieu ne nous a donné aucune faculté de l'exercice de laquelle nous ne soyons obligés de lui faire hommage; Sur, pourquoi les Sacramentaires se retrancheront-ils ceux qui lui refusent le sacrifice de louange, qu'ils ont de leur sens? Ne voyons-ils pas, que par cette restriction, le Culte qu'ils lui rendent, devient incomplet.

C'est tout ce que sur le Sincérisme des sens que la plupart des hommes jugent non seulement de ce qui est, mais encore de ce qui peut être. Mettons nous dans un point de vue différent de celui où nous met la Religion par rapport au Sacrement de nos Autels; On démontrera que nous ne voyons point les Corps en eux mêmes, et qu'en supposant que la matière n'existât pas, les images qui nous frappent, pourroient également nous frapper. Or bien, supposons qu'en effet Dieu n'eût créé aucun des Corps que nous croi-

il ne peut s'arrêter, s'il ne sacrifie  
le témoignage de ses sens. Ainsi  
la Religion Chrétienne s'étend à  
tout ce que l'homme doit à Dieu,  
mais je vois qu'elle s'étend aussi à  
tout ce que Dieu se doit à lui-même.

Comme rien ne manque à  
l'Être infiniment parfait, & à être  
avec une pleine et entière liberté,  
qu'il a tiré l'Univers du néant,  
mais parce que l'Ordre demandoit  
que ses Opérations, quoique libres,  
se rapportassent à sa gloire, il  
falloit qu'il trouvât moyen d'en-  
nobler son Ouvrage et de le ren-  
dre digne de lui; fust aussi ce qu'il

vous apprendroit, et que la Religion nous  
fût un article de foi de leur non-existence;  
quel scandale ne seroit-ce pas pour la  
conscience des hommes?

(a) Universa propter semet ipsum operatur  
et Dominus. Parab. selonc. cap. xvi. v. 14.

(36.) *Systeme Du*

a fait, par l'union de son Verbe  
à la Nature humaine. J. E n'a  
paru que dans la plénitude des  
temps, mais il étoit le premier né des  
créatures dans les desseins de Dieu.<sup>(a)</sup>

Si la Prévarication d'Adam  
et la tache imprimée <sup>(b)</sup> à la me a l.  
heureuse Postérité de ce Rois re.

(a) *Primogenitus omnis creaturæ, quoniam  
nam in ipso condita sunt universa  
in caelis et in terra. Coloss. cap. i. v. 15. 16.*

(b) Que Dieu ait voulu nous servir sans  
égard à ce qu'il se devoit à lui même il  
est clair, qu'étant infiniment sage & d  
infiniment Puissant, les choses se seroient  
combinaées de manière que tous les  
hommes, sans cesser d'être libres, acq.  
roient infailiblement répondu à leur  
destination. Pourquoi Dieu se gêne-t-il  
il est presque tous? Non, la foi ne peut  
combattre la Raison, elle ne s'oppose  
que nos Préjugés; Que Dieu fasse  
tout pour sa gloire, pourvu qu'il en

## Philosophe Chrétien. (37.)

Cette entrée dans l'Ordre de la Providence, c'est que la gloire que Dieu devoit tirer de la Réparation qui lui étoit due, et dont se chargeoit son propre, s'élève & se portoit vers celle qu'il se devoit procurer en prévenant la Chûte volontaire du premier homme.

même temps notre sort dépend de l'usage que nous faisons de notre Liberté: Tout rentre dans l'ordre, & l'homme n'est de perd, ou plus à se plaindre, que de lui-même.

(a) La foi nous apprend et la raison nous dit que rien n'arrive contre l'ordre de la Providence.

(b) *Sacrificium et Oblationem noluisti, auris autem perfecisti mihi, holocaustum, et pro peccato non postulasti, tunc dixi, ego venio. Psalm. 110.*

*Oblatus est quia ipse noluit. Jac. cap. 5. v. 7.*

## Système du

L'homme - Dieu par son Incarnation rendoit un témoignage éclatant à la Suprême Majesté de son Père, à l'étendue de sa Justice, mais sur tout à l'excess de ses miséricordes et de sa libéralité; Car J. C. payant pour nous la dette que nous avions contractée, nous devenions sa Conquête; ce qui nous élevoit à un rang infiniment supérieur à celui dont nous étions déchus; C'est pourquoi à notre Chef, et associé à son ministère, la bonté de notre Condition naturelle ne nous empêchoit plus de rendre à Dieu des hommages dignes de lui, l'honneur saint qu'il nous étoit  
per



Philosophe Chrétien.

permis de lui présenter, con-  
sacrait notre Culte et le divinisoit.

Quelle Grandeur dans le  
Projet de la Rédemption du  
Genre Humain ! Les richesses de  
l'Œuvre que Dieu devoit con-  
sommer, épaissoient sous les trésors  
de sa Sagesse et de sa Puissance.

Je le demande maintenant.  
Le hazard auroit-il tiré les par-  
ties d'un Système aussi magni-

Car Ami l'Église s'écrie tout d'un  
un saint Transport.

O certe necessarium ad pecca-  
tum,

Quod Christi morte deletum est !

O felix culpa quæ talem ac  
tantum

Meruit habere reus emptorem.

(60)

*Syst. du Phil. Chrétien.*

---

Signe que celui qu'offre la Re-  
ligion Chrétienne. Ou bien au-  
roit il été possible de concevoir  
un plan plus digne de Dieu, que  
celui dont il auroit fait choix.

*Fin.*

---

# Refl'xions sur la connoissance de soi même.

Nosce te ipsum. Belle leçon que l'on donne volontiers, et que l'on n'observe guère. Tout le monde en assure la vérité, on la prêché à ses ennemis, à ses amis, on plaint ceux qui ne la pratiquent pas, et qui est ce qui se connaît? Qui est-ce qui cherche à se connaître?

Il faut en convenir aussi; la connoissance de soi même est bien agréable à conseiller, mais elle n'est ni amusante dans la recherche, ni glorieuse dans la possession.

Lorsque couché dans un fau-  
teuil Dorimon vaute à Eurythée,  
les vertus de ses ancêtres, la  
richesse de ses meubles, la magni-  
ficence de son Château, ses amples  
Revenus qui font tout son mérite,

et qu'il Lui recommande la Douceur,  
la Souplesse, l'Économie; qu'il est  
doux à Eurysthènes de sauter la fou-  
naissance de soi-même? Connaître's  
Vous Dorimon, Ces yeux respectables,  
ces pièces de métal que vous avez  
reçu d'eux, en grand nombre, ce sont  
pour vous; Cette troupe de gens qui  
vous louent, et ce Châtelier habile,  
qui les inspire, ce n'est pas vous.  
Au milieu de tout cela est une  
Masse de chair qui se remue, qui  
s'agite, sans savoir pourquoi ni  
comment. Vous voilà, Dorimon,  
écartés toutes ces choses étrangères  
qui vous environnent, que vous  
gouvernez, ou qui vous gouvernent,  
par un pur hasard, considérez  
cette masse de chair toute seule,  
qui est Vous, et comparez.

Lorsqu'en mordant des lèvres,  
ou frottant des mains, ou adoucis-  
sant la voix, Troutin rit de

(63)

Connoissance de soi même.

ceux qui ont des ties et des manières affectées, qui n'est pas tenté de lui dire Nosce te ipsum?

Dans ces occasions et dans tant d'autres, ce précepte est une belle chose, mais lorsqu'on se l'applique à soi même, il perd tous ses agréments; C'est une source d'ennuis, de dégoûts, de découragemens.

Avoir perpétuellement un Oeil censeur attaché sur soi, un Sage sévère à qui rien n'échappe, comme l'athlète sans relâche un ennemi violent, subtil, infatigable, qui tire avantage des coups les plus terribles, bien qu'on lui porte un ennemi qu'on ne sauroit vaincre, et avec qui on ne peut faire ni paix ni trêve. Quelle Occupation!

La plupart de ce qu'on appelle vulgairement plaisirs de l'ame, plaisirs délicats, fondés sur l'Orgueil, sur la Vanité, la Connoissance de nous mêmes, nous les in-

ten dit



(64) *Réflexions sur la*

territoire; elle nous arrache les uns, elle trouble les autres par la honte qu'ils nous causent.

Vous excusez avec chaleur un homme qui n'est pas de vos amis; Vous pulliez sa faute; Vous avez une antipathie secrète pour celui qui l'accuse; On vous loue de votre Amour pour la vérité; la laïange ne vous flatte point; Le motif qu'on Vous suppose, vous reproche celui qui vous a fait agir.

Vous avez fait un acte de modération, de Clémence, le hazard, l'humeur ou vous vous trouviez dans ce moment y ont plus contribué que la Raison; Quelqu'un vous voyoit à qui Vous vouliez plaire &c. C'en étoit le moyen. Si la rigueur, la vengeance, vous dites vous à vous même, eussent été du goût de mon Protecteur, de mon Maître, que vous les eussiez fait?

Vous

Connoissance de soi même.

(65.)

Vous ne jurez point, mais il faudroit calculer, combiner. Vous n'aurez pas l'esprit propre à ce genre de travail; il faudroit paroître ignorer, apprendre, et avoir l'airant d'apprendre difficilement.

Vous ne cherchez ni les Emplois, ni les Dignités, ni les Compagnies brillantes; mais il faudroit se donner des mouvemens et des vains, supplées; flatter, essuyer des rebuts, des hauteurs, ménager des Domestiques, caresser des Confidens, leur faire des langesses, et vous êtes fier, avare, indolent. Vous ne perdez votre temps, ni avec les femmes, ni à la chasse, mais vous êtes brusque et impatient, esclavé de vos petites Commodités.

Vous ne manquez ni de passions ni de volonté de les satisfaire, mais l'Orgueil et la Baronne, vos deux vices dominans l'emportent sur tous les autres; vos belles qualités

(66) *Réflexions sur la*

ne sont que des défauts combinés, appartenant tous à l'homme (vous avez le talent de donner un tour heureux). Talent faible et méprisable, indigne d'une âme noble et droite.

Vous connoissés tout cela; Vous ne vous estimez donc pas plus que les Ambitieux, les Joueurs, les Coquets, les emportés? Vous ne les méprisez pas? Que vous êtes à plaindre! Que vous êtes dupe! Que de moments de satisfaction et de joie perdus pour vous!

Sophie vous salueit gracieusement. Elle vous parle avec un air de bienveillance, elle vous enjoint, elle règne dans ses entretiens; elle parait toujours dépanchée et avec vous; Clarisse vous fait des clin d'oeil; elle folâtre sans rite; elle ou tient une gravité affectée, en votre présence; elle vous agace. Sophie auroit-elle pour vous de

Connoissance de soi même. (67.)

L'estime et de l'affection. Sophie  
qu'un esprit juste, une vertu ferme,  
élève bien plus que sa naissance,  
qui est grande et belle, Cloris auroit  
elle pour vous de l'Amour? Douce  
idée! Aimable Conjecture! Non,  
Sophie vous fait bon accueil par hu-  
manité, Cloris fait des mines par  
habitude.

Ainsi la Connoissance de nous  
mêmes nous tire de l'illusion, nous  
ôte le bandeau de l'amour propre,  
et qu'est ce que nos vœux, nos bon-  
nes qualités, l'estime des hommes  
pièces dans la balance de la vanité?  
Semblables aux pièces informes qui  
composent une perspective dont le  
point de vue fait une ville superbe,  
une campagne riante, tout ce qui  
nous flatte, qui nous occupe, n'au-  
roit pas de quoi nous soutenir contre  
l'abaissement et l'ennui de la vie.  
Si nous le voyons tel qu'il est,

Quel

Quel est donc l'Etat d'un homme qui s'examine, qui s'espie sans cesse, qui enhardit la Satyre par son silence, et les Conseils par ses remerciemens, qui voit tout ses défauts, qui en fait le degré et la force, qui effraye tous les mépris, sans en condamner les Auteurs, parce qu'il en pénétre les causes et qu'il les trouve justes.

Emile le traite plus froidement, ne lui donne plus tant de marques de distinction et de faveur? Quel caprice! Quelle bizarrerie! dirait l'homme aveugle sur soi-même. Et il peut qu'un homme de mon état ne devienne familier avec lui? Vrais je moins que je ne suis? L'homme qui se connoît pense tout autrement. Le bon naturel d'Emile l'avoit prévenu en ma faveur, je l'ai dérangé; il m'estime moins parce qu'il me connoît mieux. Il me rend justice maintenant, et il me



Connoissance de soi-même. (69)

Faisoit grace, peut être lui ai je manqué en quelque chose.

Il n'ose aborder les Grands, ni leur rendre des visites. À quel titre le souffrira-t-on? Quelle raison aurait-on de le voir avec plaisir? Mille gens plus solides, plus amusans ne peuvent ils pas employer leurs momens de loisir? Il y va rarement, il y reste peu.

Un valetour le compare aux Turcs, aux Molières, parce qu'il s'est bien tiré d'un détachement, ou qu'il a fait une comédie d'un acte; il ne donne pas absolument dans le piège, cependant il n'en est pas offensé, et il se trouve mieux avec l'Autour de la Comparaison qu'avec celui qui le loue modérément et sincèrement. Effet de l'Autour propre toujours dupe de qui veut le flatter, et lui présenter une amorce.

(70.) *Réflexions Sur la*

Qu'il est humiliant de sentir  
des mouvemens de joye à l'approche  
d'un Riche, qui nous salue & nous  
embrasse en public; un embarras;  
un dépit secret contre les caresses  
du pauvre; Quoique l'un soit un  
fai. et l'autre un homme de mérite;  
de se croire plus considérable, d'être  
content, hardi plus qu'à l'ordinaire,  
parcequ'on a un Equipage, un  
habillement du dernier goût; de se  
mettre en fureur contre un Domestique,  
qui casse une Porcelaine; de voir  
avec quelque satisfaction frapper  
un Chien, un Valet; bien des gens  
s'intéressent davantage au Chien;  
s'émouvent de cruauté à la quelle il ne  
manque que l'Occasion.

Qu'est ce donc enfin qu'un homme  
qui se connoit lui même; qui s'élève  
C'est la République Romaine  
sous Marius et Sylla; d'une part  
est l'image de la liberté, de l'autre

## Connoissance de soi-même. (XII)

la Servitude et le repos, Battue entre ces deux expériences, elle n'est ni à l'un ni à l'autre, & tous deux la tyrannisent, la déchirent; vainqueurs tour à tour il s'oppriment les Membres de la République qui ont soutenu le parti contraire, le Corps en est la victime, il ne jouit ni du repos ni de la Liberté; ce n'est ni une République, ni une Monarchie tranquille, c'est un Cahos.

Tel est l'homme qui se connaît, indécis entre le Sentiment, l'amour propre et la Raison; Trop faible et l'un et l'autre pour se vaincre, l'un le porte à des excès, le trahit, le fait rougir; il s'en défie, l'autre est lent dans ses Opérations, austère, elle le gêne et le tourmente, tout l'afflige, tout l'humilie jusqu'à ses plaisirs, et ses vertus mêmes ne le satisfont

(42.) Réflexions sur la

poor. Quel avantage retire-t-il  
donc de cette connoissance si recom-  
mandée? Il reconnoît que par lui-  
même il ne peut se rendre heureux;  
que toutes les choses qui l'environnent  
n'en sont pas capables, que le  
plaisir qu'elles lui procurent ne  
péchent ni par le degré ni par la  
quantité, mais par leur qualité, &  
leur essence; dégoûté de toutes ces  
choses et de lui-même, il tend le  
vœu vers un Être plus grand plus  
parfait, dont il trouve une image  
au dedans de soi; plus il l'examine;  
plus il sent pour cet Être d'admiration,  
de respect d'Amour; C'est cet Être  
qui l'a fait; il lui a donné une  
soif insatiable de bonheur; il peut  
la remplir; toutes les choses qu'il  
a mises à la portée de l'homme  
n'y sont pas propres; Lui seul est  
donc la source où doit puiser cette  
aïné

Connoissance de soi-même. (20)

âme si infinie dans ses desirs, et tout le reste n'est donné que pour l'éprouver. Adorer, servir et Être suprême. Faire bon usage de soi dans, n'en user que modérément, sans attacher, employer tous ses talents, ses forces, sa vie, tout, à rendre heureux ses semblables, tel est le prix du bonheur souverain. Condition infiniment juste, mais difficile! Comment compter tant de passions impérieuses, tant de plaisirs qui l'attirent? Il y a travail long temps. Vains efforts! Il s'en reconnoît incapable.

Il lève encore les yeux vers le même Être qui peut lui donner un contrepoids qui le relève et le soutienne contre le malheureux penchant qui l'entraîne vers le mal: il le lui demande, pénétré de sentiment de son insuffisance, et



(74) *Réfl. sur la Cour de soi-même.*

et de sa misère. Si l'on le demande  
sincèrement, ardemment, il l'obtient.  
Dra. Petite et accipietis.

## *Réflexions morales.* *tirées d'un Ouvrage de loisir de* *Christine Reine de Suède.*

Il faut oublier le passé, souffrir le présent  
et en jouir et se résigner pour  
l'avenir.

Les Trônes ne méritent pas d'être  
achetés par des crimes.

Les Princes ridicules sont faits pour  
faire rire et pleurer les gens.

Quand on est faible on ne peut, et  
quand on est puissant on ne doit  
plus se venger.

Le plaisir de la Vengeance n'est  
pas fait pour les grands-seigneurs.

Le cœur est fait pour aimer, il  
faut qu'il aime, l'on est tel que son  
Amour.

# Reflex: morales. (78)

Quand l'estime a fait naître l'A-  
mour, il est immortel.

Il y a des Royaumes qui font grands  
les Rois, il y a des Rois qui font  
grands les Royaumes.

Ceux qui veulent éprouver d'avoir été  
voluptueux, seroient plus chastes  
qu'ils ne sont, et périroient de  
faim; Vils vivoient comme il  
a veu.

Cicéron est le seul poltron capable de  
grandes choses.

Quand même une bonne action ren-  
droit malheureux pour le reste  
de ses jours, on ne doit jamais  
ni s'abstenir de la faire ni s'en  
repentir.

Souffrir pour avoir bien fait, c'est  
une espèce de récompense pour  
les grands Cœurs.

La fortune justifie bien des défauts,  
même des crimes, mais elle ne  
console jamais.

Caresser les gens pour les perdre, est  
un art trop connu.

Ceux qui ne plaisent pas, troupent rare,  
meat.

(76) Réflex: Morales.

L'unique secret d'en maître pour n'être pas gouverné, c'est de croire peu et de travailler beaucoup.

Être l'ennemi de ceux qui ont fait leur devoir, c'est le plus haut degré de l'injustice.

Il ne faut consulter qu'avec soi-même ce qu'on veut faire; mais il faut consulter avec d'autres ce qu'on n'a pas envie de faire.

Il y a des choses que les princes peuvent et doivent faire de leur propre mouvement; et qu'ils ne doivent pas souffrir qu'on leur conseille.

Ne pas accorder les grâces qui sont justes et faisables, c'est mal conduire et mal jouir de sa grandeur.

Il faut dans le monde s'accoutumer à voir passer les sots pour habiles, les Poltrons pour braves, les Seigneurs pour gens de bien; C'est être novice que de s'en fâcher.

C. seroit être trop heureux que d'être Amoureux et marié.

---

# *Réflexions Moralles.*

On ne s'ennuye davantage qu'avec  
les personnes auxquelles on ne peut  
pas dire qu'on s'ennuye.

La raillerie déconcerte et décourage un  
Auteur, mais la critique l'éclaire  
et l'instruit.

S'il est honteux d'être jaloux du bon-  
heur d'autrui, il est beau au con-  
traire d'être jaloux de le faire.

Le frimeur qui se pare des dehors de  
l'honneur a ses vices comme la  
vertu.

Le frimeur fait des esclaves, la vertu  
n'a que des sujets.

Il est assez ordinaire dans les petites  
Villes de Province de prendre part  
à tout ce qui s'y passe; L'ostinateur  
qui y domine traîne à sa suite  
l'esprit de curiosité et de critique.

# Réflexions

S'observer, se censurer les uns les autres est une espèce d'amusement, dont chacun dans le fond d'avis n'est trop unis qu'on cherche à varier, semble être réciproquement convenu.

Une figure peu revenante fournit très souvent aux vots le prétexte d'insulter un homme de mérite.

Celui qui relève dans un autre des défauts naturels ne s'appergoit pas que dans le moment même, il montre quelque chose de plus désagréable & de moins supportable, une laideur d'âme.

Ceux qui se sont brouillés et raccommodés plusieurs fois, prouvent par cette conduite qu'ils ont eus tort ou de se brouiller ou de se raccommoder.

La Reconnoissance est une vertu qui fait honneur à deux personnes en même temps.

On ne prouve jamais sa se,



connoissance qu'en exposant le bien fait qui en est l'Objet.

Il est plus de personnes qui parlent de leur vertu, qu'il n'en est de vertueuses.

L'Ambition est un vice d'autant plus funeste à la Société qu'il est, pour ainsi dire, sans point d'appui, et que ne connoissant aucun repos, il est nécessairement ennemi de celui des autres.

Le mépris que les jeunes gens font de la vieillesse n'est qu'une insulte — qu'ils se font d'eux mêmes.

Les grands peuvent avoir beaucoup d'esprit et de Jugement, mais rarement ont ils de la mémoire.

La Vérité n'approche des Princes qu'en tremblant; C'est aux Princes à la rassurer en l'écoutant attentivement.

Les autres hommes paroissent si petits aux yeux des Princes, et à une

si grande distance d'eux, qu'on di-  
roit que les Brutes ne les voyent  
qu'avec le côté d'une Lunette qui  
éloigne et diminue les Objets.

On peut comparer les Brutes affables  
à une Balance dont un des bassins  
n'acquiesce du poids qu'autant qu'il  
s'abaisse et élève l'autre.

Le bonheur et la misère ne sont que  
relatifs à certains objets; tel qui pa-  
roit heureux ou misérable est sou-  
vent tout le contraire de ce qu'il paroît.

Il y a des Païs où il suffit d'être  
homme, d'avoir des talens et de belles  
Qualités pour pouvoir s'avancer;  
dans d'autres il faut que le hazard  
concurre aussi à l'avancement. Sans  
naissance on a bien de la peine à  
percer la foule.

Il y auroit bien moins de procès si  
les hommes lorsqu'ils les entrepren-  
nent, considéroient leurs intérêts  
du même Oeil qu'ils les voyent.

Lorsqu'ils sont au moment d'être jugés.

La preuve que notre Religion est la meilleure, c'est qu'elle a été de tout temps la plus combattue.

Il est rare qu'on plaigne ceux qui tombent dans l'adversité, parce qu'il est rare qu'ils n'y tombent point par leurs fautes.

L'Etat Monarchique est toujours le plus stable, il ressemble le mieux à l'Ordre que Dieu s'est prescrit pour le Gouvernement de l'Univers dont l'harmonie dépend du rapport de toutes les parties à un Centre & à une unité.

Une Armée victorieuse vaut le double de ce qu'elle a d'effectif, et une Armée battue vaut la moitié moins.

Près de l'abîme où gémit la pauvreté, le crime a creusé un précipice; On ne sort de l'un que pour se précipiter dans l'autre.

(82) . Réflexions

Il en est de la fortune comme de l'eau qui est dans un bassin; quel que bien cimenté qu'il soit, elle décroît lorsqu'elle ne croît plus.

Une femme qui a de la beauté ou de l'esprit croit toujours en avoir plus qu'elle n'en a. Elle ne juge d'elle-même que par la comparaison qu'elle en a fait avec quelqu'autre de qui elle suppose moins de charmes ou de mérite. Son amour propre chez le sexe ne perd jamais au parallèle.

Patience de l'esprit; quelquefois elle rime, faiblement qu'il importe. C'est toujours rimer, et il faut peu de chose pour faire valoir une femme. Mais elle juge, décide, elle a même un cercle de ses décisions tout sûr, voir. Ce cercle n'est qu'un petit état dont les Loix ne sont pas reçues dans l'Empire du Public. Croyez-moi, Patience, ne critiquez que ce

que vous faites, vous montrerez tout à la fois du discernement et de l'esprit.

Le respect et les attentions que dans la vie ordinaire on a pour les femmes ne sont qu'une espèce d'injustice, que les hommes leur ont accordée pour les avantages qu'ils ont sur elles du côté de la vie civile.

Le Savoir dans les femmes n'est jamais indifférent; il sert ou à les faire estimer, ou à les rendre ridicules et insupportables.

Une femme qui ne sait que peu de chose, vaut souvent moins qu'une femme qui ne sait rien.

L'Amour est un foible qui a cependant plus de force que la Raison.

L'Amour naît assez communément de la réciprocité des sentiments, mais il peut subsister sans cette



reciproci. Un jou s'étoit d'un  
côté et continué avec violence  
par l'autre.

L'Avantage d'être aimable  
ne vaut pas le plaisir d'être aimé.

On ne doit que plaindre ceux  
qui aiment; il n'y a personne qui  
dans son propre cœur n'ait l'excès,  
et de cette faiblesse.

La Politesse doit avoir ses bornes; Elle devient une espèce d'importance et se tourne même en une sorte d'impolitesse, lorsqu'elle est portée à certains excès; il n'y a que l'usage du monde et la bonne compagnie qui donnent ce bon ton et cette aisance de manières auxquelles on reconnaît l'homme bien élevé; On peut dire absolument qu'il y a des gens ou indoligents avec politesse, ou polis avec impolitesse.

La conservation doit être libre, aisée, générale. Elle ne se soutient même que par une espèce de désordre. On peut la comparer à un Etat Anarchique, où qui veut primer et donner la Loi se rend insupportable aux autres.

Tout cela a été dit; il n'y a rien de nouveau dans ces maximes. Peut-être Aristote, après vous l'aurait dit. Il n'y a rien de nouveau dans ces maximes. Peut-être Aristote, après vous l'aurait dit. Mais ne voulez-vous pas nous dire que vous avez été beaucoup, beaucoup et que vous savez beaucoup. Je vous le croirai. Faisons donc, indiquons la Source, exactement votre Observation ne sera pour moi qu'un discours de vanité. Le plus ignorant au monde peut dire autant que vous. Tous les Coëntres n'ont point qu'avec les mêmes fautes, il n'y a de différence que dans la ma-

nière de les employer. Parce qu'il s'est fait beaucoup de tableaux, il en suit qu'on n'en doit plus faire.

## Réflexions Morales.

Dans une femme rougir d'avoir de l'esprit, c'est une ingratitude, son glorieux est le ridicule d'une précieuse, c'est à la modestie à régler son usage.

Il est une Philosophie qui doit nous faire mépriser le monde, il en est une autre qui doit nous le rendre respectable.

Il y a des fautes si graves qu'ils ne peuvent plus ni honorer ni offenser la vertu, rechercher leur estime, ou exiger d'un bon Rô-  
le.

rationnels, c'est les craindre ou il  
lustrer leurs imprudences.

Il y en a qui ont acquis le droit  
de faire ou de dire impunément  
des sottises, il ne faut point leur  
contester ce privilège: La jouissance  
de ce droit est la punition de leur  
insolence.

C'est au Cœur à nous dire de  
qui nous descendons; c'est à nos  
actions et à nos sentiments à l'ap-  
prendre aux autres; toute autre  
façon de le révéler est souvent un  
langage qui déshonore la noblesse.

Pourquoi dans notre sexe ces  
mauvaises plaisanteries, ces réti-  
xions indécentes contre celles qui  
aiment à former l'esprit et le  
foyer de connaissances utiles et  
agréables? Est-ce jaloux? C'est  
plus encor; en effet on en voit  
qui n'ont pas honte de se glori-

Tier de livres et brochures hardies et licentieuses, et qui osent hautement traiter de, folle celle qui lira la Traduction d'Homère, par M<sup>ad.</sup> Dacier. Quel nom à leur leur donner? Il en faut plus d'un pour les bien définir.

Il est une insoluble pudeur qui commande aux plus audacieux; Le Ciel et le maintien en imposent aux plus téméraires.

La Modestie dans les vrais Eloges ne peut jamais être fautive, on ne voulant que le conf. Sire on sent bien qu'on nous le doit.

Quand nos amis sont associés à notre gloire, la modestie ne nous est plus permise.

Il faut dans les Eloges que nous donnons à nos amis, le rendre reconnoissant sans flatter leur vanité, plutôt que de les



## Morales. (89.)

rendre glorieux sans mérite, leur reconnaissance.

La fidélité et la Constance avec un ami parfait sont moins des vertus que des Plaisirs incomparables.

Louer avec excès un Bienfaiteur que nos Louanges irritent, c'est avoir en quelque sorte l'ingratitudes avec la Reconnaissance.

Quand on sent que son fauteur est bon; On doit le mettre à prix et ne le laisser acheter que par le mérite et les sentiments.

Un critique, en critiquant l'Œuvre d'un autre, nous rend presque toujours son goût aussi méprisable que son fauteur.

Quand on veut prendre un parti où la sensibilité du fauteur est intéressée, il faut assembler le conseil de la raison & de la pitié.

yer à son Tribunal les Délibérations du Joueur.

Pour la perfection de la pudence il ne suffit point d'être exempt, chabrier il faut encore mépriser ceux qui l'outragent.

Souvent dans les éloges on emprunte le langage des Muses pour se mettre à couvert des reproches de la vérité.

Le talent de faire une louange fine et délicate, flatte l'aveugle plus que le sujet qui l'inspire.

La modestie fait des vœux à l'esprit, mais le cœur le dédommage de ses pertes.

Il est des vœux de voix si gracieux qu'ils méritent bien que toute l'attention ne tombe pas sur les paroles.

Quand

Quand on n'eût point comie  
ou le veut, le Temps devient un  
Tyran qui compte les Jours.

La Vanité est sur tout le  
vice des petits Génies; elle ne  
semble cependant chèreux plus et  
nécessaire que dans les bons;  
ils ne se connoissent pas.

Les grandes Ames sont ve-  
lueuses par goût; elles ne méritent  
point d'éloges sur l'exercice de  
leurs vertus; tout-elles ne  
sont respectables.

Une femme d'esprit dans la  
Province est comme la chaquette  
de la pipée; toutes les Mélanges  
sont bons; c'est-à-dire, c'est-à-dire  
à lui donner un coup de bec.

Ce ne sont point les éloges qui  
font les grands hommes et les bons  
Auteurs, ce sont leurs actions et  
leurs Ouvrages.

---

Traduction  
de l'Épithaphe Latine d'Adam  
Victorin, par L. Brigot.

Tout homme naît héritier du péché  
enfant de colère par sa nature et  
compromis d'exiler à la mort.  
D'où vient l'orgueil de l'homme.  
Sa naissance, s'il la considère atten-  
tivement, suffit seule pour le mortifier.  
Il est conçu dans la corruption  
il naît avec douleur, la vie est une  
course continuelle de peines et de travaux,  
et la mort devient pour lui une nécessité  
indispensable. Les Dignités et le bon-  
heur qu'il y envisage & dont il s'enorgueil-  
lit le plus souvent ne sont que vanité;  
et parmi toutes ces vanités il occupe  
la première place. Lorsque la fortune  
lui montre un visage riant, elle passe,  
elle s'enfuit et s'éclipse entièrement.  
Il meurt, les vers lui succèdent, à ceux  
de la foudre, hélas! Voilà notre gloire  
sortie de la foudre, elle y retourne.

---

Réfl. sur le Bonh. de la Vie. (93)

## Réflexions

sur  
le Bonheur de la Vie.

Plus je réfléchis sur la façon de  
vivre des hommes, et moins je la  
comprends. Quoi! sont-ce là, me  
dis-je quelquefois à moi-même, ces  
êtres Objets de la Tendresse de leur  
Créateur? Sont-ce là ces Rois de la  
Nature? Est-ce pour eux que le Sei-  
gneur a fait tant de merveilles? En  
vain je m'y abîme; Envisonné de  
mille objets qui m'en devoient donner  
les preuves les plus frappantes, je ne  
le vois presque plus que par ce la-  
biux l'enveigne; Le Mystère en de-  
vient tous les jours plus impénétrable.  
Quelle Dépravation! . . .

Qu'étions-nous avant que de naître?  
Où étions-nous? Quelle nécessité  
y avoit-il que nous fussions un jour?  
Dieu cependant nous a tiré de rien pour  
nous donner tout. Quelle reconnaissance



(94) Réflexions sur le

n'exige pas de nous une telle libéralité? Et nous ne remercions point d'être ingrats! Tout nous rappelle au Créateur et nous profanons tout par le mauvais usage que nous en faisons. Quel comble d'ingratitude!

Le ciel, la Terre et toute la Nature chantent ses louanges, les Oiseaux dans les Campagnes, les Lions au fond de leurs Cavernes sont plus reconnaissans que nous, ils sont dans l'ordre, et le monde tout entier parle: Réflexions humiliantes, mais malheureusement que trop vraies!

Si je jette les yeux sur ces beaux lieux, à qui la Fortune semble prodiguer ses plus rares faveurs, qu'est-ce que j'y découvre? Ils amassent trésors sur trésors, ils courent leur vie dans les plaisirs, tout leur réussit, tout les flatte, leur cœur nage dans un Ocean de Délices, ils en sont enivré. Mais non je me trompe, plus avides

(9<sup>e</sup>)

## Bonheur de la vie ?

avides de ce qui leur manque, que contents de ce qu'ils possèdent ils sont tous à tour le jouet de l'ambition & de l'avarice, inquiets au milieu de leurs plaisirs, ils en deviennent pauvres & douches; pauvres dans le sein de l'abondance ils desiront tout jour & quelque chose. Quelle Béatitude !

Grand Dieu ! Que les hommes soient aveugles ! Ils veulent être heureux ! et c'est un ventiment grave dans tous les sens ! Mais où la cherchent ils cette vraie Béatitude ? ils n'en connaissent point d'autre, que celle qui frappe leurs sens appésentis, ils en saisissent l'ombre, la réalité leur échappe.

Honneur du Monde, Vain fantôme, que tu fais de cruelle & d'effrayante dans tous les sens ! Quels Troubles ! Quels combats ils excites tu par tous les jours ! Personne n'est content de son état. L'homme veut s'élever, et entreprend tout pour y parvenir. Ah ! s'il réfléchissait à quel

(96) Réflexions sur le

quelque peu d'enceinte qu'il lui en coûte  
pour un peu d'encens et de fientes,  
qu'il mépriserait bien ce qu'il envie  
dans les autres? qu'il se rappelle  
les indignités qu'il essaye et les  
batteries qu'il fait le plus souvent  
pour arriver à son but; Que de  
detours! Que de dissimulation et!  
Que de moyens indignes d'un hon-  
nête homme n'est il pas obligé de  
tentar. Qu'il considère ceux qui  
sont déjà parvenus au rang auquel  
il aspire, qu'il les étudie, et il  
découvrira en eux un cœur aussi  
vide et plus ambitieux qu'à ce  
paravant. Admirable leçon pour  
qui voudroit y réfléchir!

Prodiges effrénés, avances  
impitoyables, que vous êtes bien  
éloignés de cette paix du cœur que  
vous recherchez avec tant d'avidité.  
Les premiers à force de perdre et  
de donner s'étonnent d'avoir  
peu

## Bonheur de la vie. (97.)

pourvoit se satisfaire; les autres des  
 vices par le plus indigne et le plus  
 bas de tous les vices, souffrent le  
 plus pénible esclavage; l'un cesse  
 d'occuper d'un bien dont ils ne jouissent  
 jamais ils s'y absorbent; leur raison,  
 leurs sens et toutes les Puissances de  
 leur Âme ne reçoivent d'autres  
 impressions que de leur passion favorite.  
 Leurs Biens sont leur Divinité, la  
 crainte de les perdre, l'envie des les  
 augmenter les déchirent tour à tour,  
 ils ne sont jamais contents, et  
 comment le seroient ils? Ils se  
 interdisent tous les moyens.

Fortunes, Honneurs, Biens Di-  
 gités, vous éblouissez notre raison,  
 Vous flattez notre Cœur, mais vous  
 ne le remplissez pas; Les hommes  
 estiment heureux ceux qui vous pro-  
 sèdent. Ah! s'ils pouvoient lire  
 au fond de leur âme, bien loin  
 de désirer leur bonheur, ils plaindroient  
 leur triste situation.

Hélas

(98) Réflexions sur le

Laureux, Qui mille fois heu-  
reux l'homme, qui, content d'une  
honnête médiserité, sait se dégager  
de toutes ces folles pensées d'ambi-  
tion, de vanité et de richesses qui  
s'obstinent à le tourmenter. Maître  
de son sort, il le ramène à ce noble  
Emploi auquel il fut destiné; il le  
remplit des idées de sa véritable  
Grandeur; il retrace en lui l'image  
de son Créateur, presque effacée par  
le concours tumultueux de ses passions;  
il s'entretient avec lui de sa  
Noblesse et de son Immortalité.  
Roi de la Nature, il lui en rappelle  
toutes les prérogatives. Magni-  
fique Orgueil et le Seul qui lui  
soit permis! La Raison éclairée  
par la foi le conduit à son Créateur,  
les Bienfaits dont il l'a comblé,  
le pénètrent de reconnaissance;  
L'Amour succède à ce premier  
mouvement, l'Humilité, la  
Con



Confiance et les autres Vertus lae,  
compagnent. souverain que les me,  
mons de la vie sont tous comptés, il  
les remplit avec exactitude; Mais que  
les motifs qui l'y engagent sont  
bien différents de ceux des gens du  
monde. Il n'y a ni amour que son de  
voir, l'intérêt ne guide aucune de ses  
démarches; son temps lui parait trop  
précieux pour l'avenir par de telles  
prostitutions. Quelle noblesse dans  
le sentiment! Mais aussi quelle tran  
quillité dans l'esprit et dans le cœur.

## Sur la Mort

de  
M. de Louvois

Figure du Monde qui passe  
Et qui passe dans un moment.

Richesses, Honneurs, plaisirs, fureur,  
les Amusements,

Dont un Mortel s'empare et jamais  
ne se lasse,

De quel sort votre éclat à l'heure  
 de la mort ?  
 Il ne peut relâcher ni changer notre  
 sort.  
 L'ouvrois, plus haut que lui ne roïoit  
 que son Maître ;  
 Dans le comble des biens, des honneurs,  
 du plaisir,  
 Lorsqu'il te craint le moins, la mort  
 vient te vaincre,  
 Et ne lui donne pas le temps de la co-  
 naître.  
 Hélas ! aux grands Emplois que  
 sort-il de couvrir ?  
 Pour veiller sur soi même, heureux,  
 qui s'en délire !  
 Qui n'a pas le temps de bien  
 vivre,  
 Ne trouvera jamais celui de  
 bien mourir.

---

## Diverses. (101.)

Tranquillité  
Chrétienne.

Sur les Disputes du Temps

Plein d'ignorance et de misères,  
Pourquoi, Mortel audacieux,  
Veux-tu sur de profonds Mystères  
Porter un Oeil trop curieux?  
Toi, pour qui toute la Nature  
Ne paroît qu'une Enigme obscure,  
Tu sondes les divins secrets;  
Tu crois que ton faible génie  
De l'Intelligence infinie  
Pourra dévoiler les secrets?

Crains les ténèbres respectables  
Où Dieu cache sa Majesté.  
De ses dessein impénétrables  
Qui peut pénétrer l'obscurité?  
Médure la vaste étendue  
De ces globes, qui offre à la vue  
Un tems serein et lumineux.  
Mais arrête ici ton audace!  
Tu ne peux voir que les surfaces  
De ce Theatre merveilleux.

Que t'importe l'aide au extrême  
 De tout comprendre & de tout voir ?  
 Tu ne te connois pas toi-même,  
 L'esprit échappe à ton vouloir.  
 Et la Raison impérieuse  
 De la grâce victorieuse  
 Tout pénétrer la profondeur.  
 Caut, tout rempli de sa Lumière  
 Vous apprend quelles est la manière  
 Dont elles agit sur notre cœur.

Je sens en moi que toi Nation  
 Vous établir une liberté  
 Elle se plaint, elle murmure  
 Quand son Pouvoir est dispute.  
 Mais si j'interroge mon âme  
 Comment une céleste flâme  
 La fait agir la fait mourir ?  
 Je crains que cette âme haïssant  
 Ne doigne à la Puissance humaine  
 Ce qui vient du divin Pouvoir.

Surpris de l'intervalle immense  
 Qu'on voit de l'homme au Créateur  
 Si je n'admets une Puissance

Qui concourt avec son Auteur,  
 Ce n'est plus pour moi qu'un vain titre;  
 Que le frêne, que le lierre à l'olivier,  
 Que ma Raison soit tant valet;  
 Je ne connois plus de Justice,  
 Qui récompense et qui punisse  
 Ce qui ne peut bien mériter.

Ainsi mon Âme est suspendue  
 Entre les sentimens divers;  
 Car tout où je porte mes vœux,  
 Je vois des abîmes Ouverts.  
 Vous ne garantirez du naufrage,  
 Je n'ose quitter le rivage;  
 La crainte assure mon repos.  
 Combien dans cette Mer profonde,  
 Flottant à la merci de l'Inde,  
 Se perdent ces milliers de flots!

De tant de disputes fameuses,  
 Où nous embarque notre Orgueil,  
 Fuyons les routes dangereuses:  
 L'homme à lui-même est un écueil.  
 Dans le petit Monde sensible  
 Est un *Di-Dale* imperceptible,  
 Dont nous ignorons les détours,  
 La foi de notre sort décide;  
 Elle tient le fil qui nous guide;  
 Sans elle, nous errons tousjours.



Heureux le ſeulement ſimple et docile,  
 Qui ſans raifonner ſur la Foi,  
 Reſpecte dans nos ſainteſes ſcrites  
 Le ſacré dépôt de la Foi.  
 Ne franchiſſant point la barrière,  
 Que le Père de la Lumière  
 Met aux vains efforts de l'eſprit !  
 Et quoi nos vœux doivent ils tendre ?  
 Eſt-ce à pratiquer, ou comprendre  
 Ce que le ſeul nous a préſcrit ?  
 Laiſſons la ſageſſe éternelle  
 Dispoſer des ſeulement à ſon gré.  
 Il ſuffit à l'homme fidèle  
 Que par lui Dieu ſoit adoré.  
 Qu'importe à ces Docteurs habiles,  
 Que par des miſes trop ſubtiles  
 Un ſyſtème ſoit combattue ?  
 Que produit leur haute ſcience,  
 Si Dieu ne met dans la balance  
 Que l'Innocence et la Verté ?

---

Épître  
à la Jeunesse.

par Mr. Berjelier.

Incomparable Eucharistie,  
 Par qui tout plaît, tout intéresse,  
 Et sans qui tout manque d'appas,  
 Déesse aimable et fugitive,  
 Arrête, que ma voix plaintive  
 Pour un moment fixe tes pas !  
 Jeunesse, d'un vol si rapide  
 Hé quoi ! tu veux m'abandonner ?  
 Si tout me devient insipide,  
 Pourrai je te le pardonner ?

Ah ! las, lorsque ta main volage  
 Nous met sur un Trône de fleurs,  
 Croit-on qu'au delà du bel âge  
 Tu nous couleras tant de pleurs !  
 On cueille ces fleurs d'instantes  
 Dont l'éclat dérobe à nos yeux  
 Les douleurs vives et cuisantes  
 D'un avenir injurieux  
 A ta douceur on s'abandonne  
 On chérît tout ce qu'elle donne  
 On s'empare de voluptés ;

Vains plaisirs ! Un si doux Empire  
Commence à peine, qu'il expire  
Et fait place à tes cruautés ;  
Parque et trompeur, mais délectable  
L'espérance nous met à table ;  
L'enfer nous attend au dessert.

Déjà tout ce qui m'environne  
Me dit qu'à ta fois pour toujours.  
Déjà se fane la Couronne  
Que je portois dans mes beaux jours.  
De ces Guirlandes passagères  
Dont me paroissoient tes mains légères,  
Le Temps vient de couper le fil  
Et dans les yeux de nos Bergères  
Se lis l'arrêt de mon Exil.  
De ma languissante Musette  
On dédaigne les faibles sons ;  
A l'ombre de nos verts buissons  
La malicieuse Lisette  
Ne répète plus mes chansons.  
Ainsi notre Gloire s'envole ;  
Et vainement, dans mon malheur  
De quelque espérance, frivole  
Je voudrois flatter mon malheur.

Tout est perdu, Chloé m'écrite  
 Elle qui m'auroit attendu;  
 Lait me fait encor plus vite  
 Et notre Sage protecteur  
 Acre, le grand Acre m'écrite;  
 Tout est fini, tout est perdu.  
 Ma plainte est-elle légitime!  
 Trop cruelle Divinité  
 Qu'eussent notre Vanité  
 Pour en devenir la victime!  
 Mais en manquant à nos desirs  
 Pourquoi de nos premiers plaisirs  
 Nous laisser une image intime?  
 Pourquoi nous conserver toujours  
 En nous réduisant à l'estime  
 Le souvenir de nos Amours?  
 De la nuit le brillant mensonge  
 Devrait-il servir au sommeil?  
 La Mémoire du plus beau songe  
 Est le supplice ou le Remède.  
 Oui, mon tourment sauroit encore  
 En me rappelant mon Aurore  
 Quand je vois coucher le soleil.  
 En vain, avec un air austère

Pour m'aider à quitter Cythere  
 La Raison m'offre son appui;  
 Qu'ai-je affaire d'être aujourd'hui?  
 Qu'est devenu le doux mystère?  
 Que sont devenues les momens  
 Où les Grâces Intelligentes  
 Dans l'art de nos Amusemens  
 Avec des mains si diligentes  
 Formoient ces noeuds délicats  
 Où, sous des loix plus indulgentes,  
 J'étois moins sage et plus heureux?  
 Je te vois, perfide Junette,  
 D'un ris qu'anime la finesse  
 Assiéger la froide Raison.  
 Tu ris de voir que la Sagesse  
 Sur moi répand avec largesse  
 Les fruits de l'arrière Saison.  
 Et que Pomone fait valoir,  
 Et qui meurt avec le temps,  
 Vaut-il un seul regard de pitié?  
 Lorsque l'on est dans son printemps.

---



7  
Diverses. (109)

Vers.  
D'une Epouse mourante  
à  
Son Epoux.

(Une douce et simple Jeunesse  
Arrêta les regards sur moi.  
Tu me donnas et ton cœur et ta foi  
Je te donnai ma première tendresse,  
Et je n'en eus que pour toi.  
Aïe! nous vivions l'un pour l'autre!  
Nos cœurs goûtoient des plaisirs innocents,  
Toujours plus doux & toujours renaissans.  
Jamais félicité ne surpassa la nôtre.  
Sans murmurer pourtant j'en vois borner  
le cours.  
Dieu m'épargne les maux d'une longue Vie,  
Pourroit être univie.  
Heureux avec toi peu de jours,  
Plus heureuse avec lui, je te serai toujours.  
Se te quitter. La perdant la fidelle compagne,  
Si mes intérêts te sont chers,  
Songes moins à ce que tu perds,  
Cher Epoux, qu'à ce que je gagne.

---

## Vers Alondra

de M<sup>r</sup> de Voltaire  
à M<sup>r</sup> Thieriot.

Ainsi, dont la Vertu doijours égale  
et pure  
A suivi par raison l'instinct, de  
la Nature,  
Qui s'ais à ton Etat conforme tes  
desirs  
Satisfait ta fortune et sage en  
tes plaisirs,  
Heureux, qui, comme toi, docile à  
son Genie,  
Dirige prudemment la Course de  
ta Vie  
Ton Cœur n'entend jamais la voix du  
Repentir  
Enfermé dans sa sphère il n'en veut  
point sortir  
Vos Etats sont égaux, mais les hommes  
différent.

---

## Sonnet.

Sur la Connoissance  
de soi même.

O S'élève qui voudra par force ou  
par adresse;  
Jusqu'aux Sommits glissants des gran-  
deurs de la Cour!  
Moi je veux sans quitter mon aimable  
Séjour,  
Loin du Monde et du bruit rechercher  
la Sagesse.  
Nâ, sans crainte des Grands, sans  
peinte et sans tristesse,  
Mes yeux après la nuit revivent naï-  
vement le jour,  
Je verrai les Saisons se suivre tou-  
tes à tour,  
Et dans mon doux repos j'accorderai  
la Vieillesse.

Ainsi lorsque la Mort viendra  
rompre le Cours,  
Des bienheureux moments qui  
composent mes jours,  
Je meurai chargé d'ans, inconnu,  
Solitaire.

Qu'un homme est malheureux à  
l'heure du trépas!  
Lorsqu'ayant négligé le seul point  
nécessaire,  
Il meurt connu de tous, et ne se  
connoît pas!

---

Sur l'inutilité  
des Richesses.

Ah! pour le vrai bonheur que nous  
fait la Richesse?

Que servent les habits et l'or et les  
Bijoux?

Régner sur l'Univers, posséder les  
Détours

Né forme pas toujours la Solide  
Allégresse?

Habiter des Palais superbes & fastueux,  
Mépriser les mortels et s'égalant aux  
Dieux,

Est folie pour qui vit et passe com.  
me une Ombre

Nous périssons, Amis, tout finit avec  
nous.

Point d'Immortalité pour des trésors  
sans nombre,

Nos vices ou nos vertus vivent seules  
après nous.

---



Sur  
les Mausolées.

Funeste Monument de la gloire  
médaine,

Dernier effort de la Grandeur;  
Ouvrage de l'Orgueil et non de  
la douleur.

Un Instant voit détruire une pom,  
pe si vaine.

Plus à vain décorer l'art employé  
d'effort,

Et mieux vôtre chute vou,  
daine.

Aus dépeint le fragile sort  
De toute la Grandeur tou,  
maine.

---

La Sagesse  
éternelle.

## Ode.

Comme un aveugle, dit la Sagesse,  
 " Quelle vaine erreur te conduit !  
 " Ton sort malgré toi m'intéresse  
 " Suivrai je toujours qui me suit !  
 " Accours à la voix qui t'appelle ;  
 " Et mes Loix ne sois plus rebelle ;  
 " Je t'enivrerais de plaisirs.  
 " Oe, renonce à tes vices,  
 " Et dans un Torrent de Délices  
 " Je surpasserai tes desirs.

Mais dans ta Course qui t'arrête  
 " Qui fait chanceler ton espoir ?  
 " Mon fils la récompense est prête  
 " Le bonheur est en mon pouvoir.  
 " Considère mon Origine,  
 " Elle est éternelle, divine ;

(116) Poésies

" Ma source est dans l'Eternité,  
" Je descends de l'Etre Suprême.  
" Et je partage avec lui même  
" Son heureuse immortalité.

x. " J'étois en sa sainte présence <sup>la sainte</sup>  
" Quand il élevait les coteaux.  
" Je réglois avec complaisance  
" Le juste équilibre des ruisseaux.  
" Je dressais au niveau les plaines,  
" Ma voix temperait les haléines  
" Du Zéphire et de l'Aquilon.  
" Le Soleil me dit sa Lumière,  
" Je le couvris dans sa Carrière  
" Des feux comme d'un Pavillon.

xv " La Nuit a ramené son Ombre <sup>un</sup>  
" Quels abîmes sont découverts! <sup>les fonds</sup>  
" Des Terres, des Soleils sans nombre  
" Sont les bornes de l'Univers.  
" Des bords en Midi jusqu'à l'Ourse,  
" Les Globes dirigent la Course.

„ Du Paillardier qui joud les flûts;  
 „ Tandis qu'un vin de l'espérance  
 „ Le Laboureur plein d'assurance,  
 „ Buive la force & le Repos.

4 „ Telle les yeux sur cet espace, & les mers.  
 „ Que remplit l'humide élément;  
 „ Lui dans toute sa surface  
 „ Il ne montre aucun mouvement.  
 „ Bientôt échappés à la vie,  
 „ Ses flots s'enfuiront dans la nuit  
 „ Pour ne tomber dans les Enfers.  
 „ Quels débordemens! Quels ravages!  
 „ Men doit marquer sur ces rivages  
 „ La borne où se brisent les mers.

5 „ Sortes du sein de la Poussière <sup>opisthrocton</sup>  
 „ Insectes, invisibles Corps; <sup>qu'on ne voit</sup>  
 „ Partes; Qui font de la Matière <sup>qu'on ne voit</sup>  
 „ Animer en vous les ressorts.  
 „ Mortel, que ma Grandeur étouffe  
 „ Un nouveau monde t'indignoit  
 „ Aussi tôt créé que conçu

"Le Mouvement et le Harmonie",  
 "Conseruent la tremblante Vie",  
 "Dien Corps par moi seule apperçu".

Plus  
 7 Sages.

"Des Hommes qu'admira la Grâce",  
 "D'innocence la Raison".

"Croyant posséder la Sagesse",  
 "Ils n'en connurent que le nom",  
 "En vain, peuple avide de gloire",  
 "Des travaux dignes de mémoire",  
 "Respiraient le Grand & le Beau",  
 "Je fuyois les yeux de ces Sages",  
 "Où traînés de mille images",  
 "Ils entrevoient mon flambeau".

"Mon fils, redoute les paroles",  
 "Des nouveaux, des Sages du temps",  
 "À croire leurs discours frivoles",  
 "Ils veulent seuls des jours contents",  
 "Leur Sagesse est une Chimère",  
 "Leur Pouvoir une Ombre légère",  
 "Et leur Vie un tissu d'erreurs".



## Diverses. (119.)

" Qu'ils se coignent le front de Roses,  
 " La Balme que tu te proposes  
 " Ne passe point comme ces fleurs.

O ! Reine aimable & triomphante,  
 Que vos Tabernacles sont beaux !  
 Votre sein tous les jours en fante  
 Des biens, des prodiges nouveaux.  
 De tant de Beautés rassemblées.  
 De tant de graces dévoilées  
 L'Éclat me remplit de frayeur,  
 Mon ame intérieurement  
 Tremble et devienne surprenant  
 Entre l'Amour et la Terreur.

Ah ! si par une force heureuse  
 J'étois à moi-même arraché,  
 Si votre main victorieuse  
 Détruiroit en moi le péché.  
 Libre alors, un saint amour  
 Me feroit voler sur la trace,

Des Parfums qui marquent vos pas;  
 Ma voix aux cris de la Nature  
 Illustreroit pour venger l'injure  
 D'un Dieu que l'on n'a dore pas.

Triste me, part te curamur in  
 adomum Augmentum tuorum.  
 Cant. Cant. V. 2.

---

Sur les peines  
 de l'Esprit.

Quand on commence de se voir malheureux,  
 Rien ne s'affre à nos yeux qui ne  
 fasse trembler.  
 La plus fautive apparence a droit de  
 nous troubler;  
 Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on  
 s'imagine  
 Forme un nouveau poison pour une  
 Âme chagrine.

---

# Diverses. (121)

## Vers

De M. Dericault Des Touches  
 À M. le comte de C<sup>q</sup>ui l'a voit  
 traité de Philosopher etc  
 D'Epist. Forb.

Qui peut concevoir Dieu ? l'Homme  
 osa l'entreprendre.

Que de Systèmes vains, bizarres,  
 différents !

Sur cet Être ineffable et qui nous fait  
 entendre

Que les plus grands esprits et les plus  
 pénétrants

Qui montent jusqu'à lui pour le faire  
 descendre

Sont les plus aveuglés et les plus  
 ignorants !

Cessés d'argumenter, Philosophes  
 errans.

(122.) Poësies

La Raison sur la foi n'a nul droit  
à prétendre.

Voulez vous mettre fin à tous leurs  
différends.

Croyez, comme l'on croit à l'âge le  
plus tendre,

C'est le plus sûr parti que vous ayez  
à prendre,

Et pour m'engager au fîel, c'est celui  
que je prens;

Ce que je ne saurois expliquer ni  
comprendre

C'est tout ce que je sais, tout ce que  
je comprends.

A Dieu seul appartient la force & la sagesse;  
S'acquiescent nôtre Orgueil veut se donner l'essor;  
L'homme naît foible et fou, mais de vient  
sage et fort

S'il connoit sa folie; et s'il croient en  
sa faiblesse.

---

Sur la Vie.

par le B. Renaud.

La Vie est une lotterie,

Où chacun a blanc ou noir,

L'un a de la sante, de l'esprit, du

Savoir,

L'autre dans les ennuis passe toute

La vie;

Mais hélas! Que nous avons tous

De faire des faux biens l'objet de

notre envie;

Ne nous échapperont malgré tout

notre effort;

Chaque instant nous conduit,

au Port

De notre commune Patrie,

Le Riche et l'Indigent sont égaux

à la mort,

Du Prince et du Berger après la

Comédie



La distance est anéantie,  
 Chaque Acteur se démarque & sort,  
 Selon qu'il a joué sa pièce est up,  
 Splaudies.

Don, ce n'est que l'assiet dont la  
 Mort est suivie,  
 Qui décide de notre sort.

---

VERS

De Mr. Bussy  
 à M\*\*\*

La vie est peu de chose et sa fin  
 n'est terrible

Qu'à ceux qui n'ont jamais osé la  
 méditer

Rien ne doit être moins terrible,  
 Que la perte d'un bien qu'on ne peut  
 regretter.

Le bonheur ne se peut trouver.

Dans les Honneurs qui d'ont qu'un,  
 ne apparence vaine,  
 La durée en est courte et toujours  
 incertaine.

Pour les acquérir que de peines!  
 Que de soins pour les conserver!  
 Quand l'Amour vient tenter une  
 jeune personne

Il lui paraît plein de douceur.  
 Mais elle trouve enfin que ce n'est  
 qu'un trompeur  
 Qui promet bien plus qu'il ne  
 donne.

D'où vient à l'Homme tant  
 d'Orgueil?

Chappé du Néant pour entrer au  
 cercueil,

Rien n'est si borné que son Être.  
 Celui qui vit ayant été  
 Une Éternité sans paraître  
 Disparaît bientôt pour une Éternité.

Quand le Sort pour nous plaire au-  
roit tant d'indulgence

Qu'il nous accableroit d'honneurs &

de plaisirs

Et seroit le voir en vainance

Pour contenter tous nos desirs

Le Bonheur passager est peu digne  
d'envie.

Chaque heure, chaque instant en  
peut finir le Cours.

Ce qui fait la plus longue Vie

N'est qu'un petit nombre de jours.

Pour en conserver la Mémoire

Un Prince emploie vainement

Le Marbre de Carrar, la Pierre et le  
Ciment.

Ce superbe tombeau, ce riche monu-  
ment

Un jour sera bien moins la marque  
de sa Gloire

## Diverses. 127.

Que la preuve de son Néant.  
 Les Hommes de tout temps jugent  
 Sans Connoissance  
 Par un faux éclat prévenant  
 Ont souvent pris pour des  
 Vertus  
 Ce qui n'en a que l'apparence;  
 Et parmi les paucres Mortels,  
 Quelque fois ceux que l'on excuse  
 Ne sont que de grands criminels  
 A qui notre seule Ignorance  
 Au lieu de Châtiments, donne des Actes.

Quand nous serons jugés au poids du  
 Sanctuaire  
 Quand nos actions paraîtront  
 Devant Dieu telles qu'elles sont  
 Hélas ! Et quoi nous serviront  
 Les Honneurs qu'ici le bas Monde  
 nous peut faire.

128. Poësies

Se Héros dont la Terre admire les  
 hauts faits  
 En condamnant la Vain publique,  
 Maudira peut être à jamais  
 Ce qui fait le sujet de son Banc,  
 gyrique.

---

Ode  
 du Marquis de Racan  
 à  
 Léonor de Rabutin  
 Comte de Bussy.

Bussy, notre Printemps s'en va  
 presque expiré  
 Il est temps de jouir du repos assuré  
 Où l'âge nous convie.

Renonçons aux Grandeurs qu'on son  
 les nous suivons  
 Et pensons tout de bon aux biens  
 de l'autre Vie,



Lorsque nous le pouvons.

Donnons quelque relâche à nos tra-

vaux passés

La Valeur et mes Vœux ont eûs de l'hom-  
allés

Dans le siècle où nous sommes.

Il faut se reposer et pour s'en contenter.

Acquérir par raison ce qu'enfin tous  
les hommes

Acquiescent par les sens.

Que te sert de chercher les tempêtes  
de Mars,

Pour mourir tout en vif au milieu  
des hazards,

Où la Gloire te mène.

Cette mort qui promet un si digne  
loyer

N'est toujours que la mort qu'on veut,  
que moins de peine.

On trouve en son foyer.  
 Que sert aux Courtisans le pond,  
 leurs appareil,  
 Dont ils vont dans la Lie oblier  
 le soleil.  
 Des trésors du Bactolè.  
 La Gloire qui les suit après tant  
 de travaux,  
 Se passe en moins de temps que la  
 poudre qui vole  
 Du pied de leurs Chevaux.  
 A quoi sert d'élever ces Murs au  
 daisieux,  
 Qui de nos Vanités font voir ject  
 qu'aux Cieux  
 Les folles entreprises.  
 Mains Châteaux accablés de nous  
 leur propre faix

## Diverses.

131.

Entendront avec eux les noms et les  
 Dénis  
 De ceux qui les ont faits.  
 Employons mieux le temps qui nous  
 est limité.  
 Quittons ce fol espoir par qui la  
 Vanité  
 Nous en fait tant accroître.  
 Que Dieu soit désormais l'objet  
 De nos desirs,  
 Et ferma les Mortels pour jouir  
 De sa Gloire  
 Et non pas des plaisirs.

---

## Sonnet.

Arrête, Malheureux, la fureur qui  
t'anime,

Les abîmes profonds vont s'ouvrir  
sous tes pas;

D'un Dieu juste et vengeur le Cour,  
roux légitime

Te précipite enfin .... mais tu ne le  
crains pas.

Tu crois de ton cœur orgueilleux  
Victime

Que les hommes n'ont rien qui t'hur,  
rien au trépas,

Et dans ce fol espoir tu te liens  
au crime

Pour ton Cœur abruti le Vice a  
nulle appas.

Cesse de te flatter d'une vaine Chimère

## Diverses

133

Tu rendras Cuipte un jour sans  
 fraude et sans mystère  
 De l'Etat de ton Ame au moment  
 De ta mort.

Si ton Corps doit mourir; cette ame  
 est immortelle.

Tes vices, tes Vertus décideront ton  
 sort;

Tu pourras choisir la vie ou la Mort  
 éternelle.

## Stances

Contre les Plaisirs

par Son M<sup>r</sup> de Kröstiger  
 Ministre françois de Berlin.

## I.

Perfides séducteurs de la faible Pu.  
 nocence

Ennemis déclarés du Solide  
 Bonheur!



Plaisirs, qui sous l'appât d'une  
fausse apparence

Qu'ès depuis long temps ty rannis  
mon Cœur.

Je reviens des erreurs où mon amant  
est tombée;

Je renonce à jamais à vos Charmes  
trompeurs,

Et si ma triste vie est encore pro-  
longée

Je deviens le plus grand de vos Ser-  
vicateurs.

I.

Vous fûtes abuser de ma tendre  
Jeunesse;

À peine entré dans l'âge, O triste  
souvenir!

Où de nos Passions la Vain en-  
chantement,

Par ses artens trompeurs vient pour  
nous étourdir.

Qu'en dextin ma lieurson, Tourne  
 De mes allarmes!  
 Guida mes pas craintifs par ceu &  
 Détours secrets,  
 Vers ces lieux où par art vous étalez  
 Vos Charmes,  
 Où vous nous préparez de si cuisans  
 regrets.

O.  
 Tel un timide fût dans sa Courbe  
 incertaine,  
 Ne se défiant pas des pièges qu'on  
 lui tend,  
 S'élance, et sans prévoir sa défaite  
 prochaine,  
 Va donner dans les nets du Chasseur  
 qui l'attend.  
 Tel mon Cœur innocent et sans  
 expérience  
 Rencontre mille Objets, aucun des  
 l'arrêtoit.

Vous vainquîtes enfin sa fièvre en  
 différence  
 Vous lui fîtes aimer le joug qu'il re-  
 doutoit.

II.

De tout temps je plaiyai le bonheur  
 De ma vie,

Dans les sacrés liens de la dauce  
 Amitié;

De tout temps au mûr vêt d'une ar-  
 dent infinie

Encenser ses Autels, je m'y suis  
 Dédie.

Vous mîtes à profit cette pente  
 invincible

A laquelle jamais je n'avois  
 résisté

Sous ce voile charmant on me vît  
 accessible

Qu'un tronc envieux que vous  
 m'avez porté.

## 5.

Les deux tendres Amis dont l'Histoire  
nous reste,

Sans celle ni saupoient, je les trouvois  
heureux;

Je voyois Bylaco, et j'admirais Orslo:

Un semblable destin attirait tous mes  
vœux.

Inquiet languissant dans mon impa-  
tience

De trouver un Mortel à qui donner  
mon Cœur,

Je cherchois. Chaque Objet sembla par  
sa présence

S'offrir à mes vœux pour faire mon  
Bonheur.

## 6.

Je crus appercevoir l'ami tendre & le  
fidelle

Dans tous ceux qui pour moi signifient  
quelque amitié.

Sans cesse ils me juroient une ardeur  
éternelle.

Mon Bonheur me parut digne d'être  
envié.

J'aime, je suis aimé, choisje dans  
ma joie!

Quels délices. Grand Dieu, dans ces  
douces erreurs!

Ah! Je ne pouvois pas être si tôt la  
proie

Des noires trahisons qu'ils tramoient  
dans leurs Cœurs.

## 2

Tout me parut charmant dans les  
routes aisées

Que ces guides flatteurs me faisoient  
soient parcourir.

C'est fois je tenais dans mes fers,  
des pensées

Le funeste Moment qui me les  
vint offrir.



Ministres trop cruels de notre Ty.  
<sup>maudite</sup> ~~maudite~~ <sup>malheureuse</sup> !

Les amis cauteleux dans cette in'abbe,  
 doivent

S'écarter de leur fourbe & de leur perfidie.

Se cherissois les coups dont ils me ten-  
 rasseroient.

## 8.

Alors par vos soins, instruits de vos  
 Mystères

Ils cachotent avec art vos défauts à  
 mes yeux;

Ils prénais du plaisir dans mes folles  
 Chimères.

Se croyois me sauver périssant avec  
 eux.

Contre tous les avis d'une Raison  
 sévère;

Je suivis les Conseils de ces amis trom-

peurs.  
 Quels biens me suis-je acquis en vou-  
 lant leur complaire?

Des Chagrins, des remords, des allas,  
mes, des pleurs.

9.

Tendre Union des Cœurs, Amitié si  
chérie  
Sont ce là les douceurs que tu m'a-  
préparois.

Si t'avois consacré mon Cœur, mes  
jours, ma vie,

Et je n'ai pour retour que de tristes  
regrets.

Ah! Je romps tes liens, ton procédé  
barbare.

Refroidit mon ardeur, je renonce  
à tes vœux.

Mon Cœur plein de dépit contre toi  
se déclare

Je cesse pour jamais de t'adresser  
mes vœux.

## Diverses.

141.

10.

Mais non, chère Amie, mon Amour  
 de savoir

Tous les secrets que ma Bouche a  
 formés contre toi.

Donne moi des amis que la Raison  
 a vus

Tu n'auras jamais sectateur tel  
 que moi.

Vous, plaisirs séducteurs, l'adultère  
 défendus.

J'ai secoué le joug de vos impures  
 Loix.

Mes yeux sont éclairés, ma Vertu  
 m'est rendue

Je cherche des Objets plus dignes de  
 mon Choix.

11.

Source du vrai Bonheur ! Autheur  
 des vrais Délices !

Vertu, qui de tout temps fais mon  
 Objet chéri,

142. Poësies

Daignes jeter sur moi quelques  
regards propices.

Mon Amour pour les Loix n'est  
qu'un plus vif intérêt.

Dans mon Aveuglement je te fais  
un infidèle,

Éclairé dant ce jour par tes divines  
Raïons,

Je vous te consacrer une ardeur  
éternelle

Et régler tous mes pas sur tes loix,  
mon Roy.

---

Sur le peu de fortune  
que procure la Science.

Le Marchand qui remet son  
espoir à Neptune,

Voit par un gain sans bornes  
accroître sa fortune;

Le Soldat au milieu des larmes  
et des cris,

## DIVERSES.

1113.

L'avarichet des trésors par la rage  
 envahis;  
 Le vil Adulateur pour prix de  
 sa bassesse  
 Du Patron qu'il partage, comme  
 la Richesse  
 L'infâme trafiquant, qui nous  
 vend la pudeur,  
 Tire un tribut honteux de notre  
 folle ardeur.  
 Le Seul Savant languit, la Science  
 Stérile  
 Produit d'un vain Labeur le Cha,  
 laine inutile.

## Quatrain.

Ne cherchons point un vain de l'our,  
 Pour excuser notre faiblesse.  
 Les premiers soupçons de l'amour,  
 Sont les derniers de la sagesse.



SUR  
L'Inconstance  
des Amis.

L'Amitié n'est qu'un jeu chez les  
foibles Mortels:  
La fortune à qui l'on dresse  
des Autels,  
Attire les amis les range à notre  
suite.  
Si tôt qu'elle s'éloigne, ils imitent  
sa fuite  
Et sont semblables aux farceurs, tant  
que le masque vert,  
On prend la Continence en sa  
dexte, ou hardie  
Pour bien jouer la Comédie.  
Quand il est utile? On reste à dé-  
couvert.

---

## Diverses.

1115.

Epitre  
de M<sup>re</sup>. Chaulieu  
au Marquis de la Fare.

Plus j'approche du terme et moins je  
de redoute,  
Sur des principes sûrs, mon Esprit  
a affermi,  
Content, persuadé, ne connoît plus de  
doute.  
Des Lectes de ma Feuille n'ai jamais  
Tremé,  
Exant ces préjugés, j'affronte l'in-  
posture,  
Des vaines Superstitions;  
Et me ris des préventions  
De ces faibles esprits, dont la trêve  
Censure  
Fait un Crime à la signature  
De l'un des Princes que lui fit son  
Auteur;

Et dont la pitié surcraie  
 Ose traiter de chose impure  
 Le Remède que la Nature  
 Offre à l'ardeur des Passions,  
 Quand d'une amoureuse piqueure  
 Nous sentons les émotions.  
 D'un Dieu Moteur de tout, j'adore  
 L'Existence  
 Tout m'annoncé son Etre et la Terre  
 et les Cieux;  
 Mais sa Bonté frappe mes  
 yeux,  
 Que tout me montre que sa puis-  
 sance.  
 C'est lui, qui se cachant sous cent noms  
 Différents,  
 Rinsinçant par tout, exerce  
 la Nature;  
 Et qui, sans bornes et sans  
 mesure  
 En un Corde de biens partage tout et  
 les ans.

## Diverses.

147.

Lui de qui la joyeuse haleine,  
 Sous le nom de Zéphir rappelle le  
     Printemps,  
 Respecte nos fleurs et dans nos Bois  
     rénoue  
 Le mariage et l'Amour de ce h. Oï,  
     seaux divers,  
 Qui de Chantres nouveaux repeuplent  
     l'Univers.  
 De Mercure tantôt empruntant le  
     Symbole  
 Il dicte en ses Instructions,  
 L'art d'entraîner les Nations  
 Par le Charmé de la Parole.  
 Sous le nom d'Apollon il enseigne  
     les Arts.  
 Pour conserver nos biens, & défendre  
     nos Villes;  
 Il emprunte celui de Bellone et  
     de Mars;

148. Poësies

Et pour rendre nos Champs fertiles,  
Et faire jaillir nos querets,  
Il se sert des présents et du nom de  
Céres.

Après tant de bienfaits, quasi j'aurois  
L'insolence

Dans une Mer d'erreurs, plonge' de  
mon enfance,

Par un peuple égare' de femmes, de  
Devots,

A cet Etre parfait d'imputer mes  
défaicts,

D'en faire un Dieu plein de  
colere

Un Dieu cruel et sanguinaire

Qui ne nous a formé d'après ses  
propres traits

Que pour l'offenser, lui  
déplaire

Et pour nous punir à jamais.

Je me fais en cet Etre une image plus  
juste,



DIVERSES. 119.

Sur le front du Soleil j'en vois  
L'empreinte auguste.  
Immense, tant Puissant, immuable,  
éternel,  
Maître de tout à tel besoin de  
mon Aïdel?

Faut il pour le rendre propice  
Que j'aïlle teindre les ruineux,  
D'un l'offrande d'un sacrifice  
Du sang innocent des Animaux?  
Dans le fond de mon Cœur je lui  
bâtis un Temple,  
Et devant lui j'adore  
sa Bonté,  
Et ne va point d'incense à son  
Temple  
Des Mortels insensés, de qui  
la Vanité  
Croit rendre assés d'honneur à  
la Divinité,  
Dans les grands monumens de leur  
Magnificence.

150. Poësies

Témoin de leur extravagance,  
 J'ai vu plus que de leur pitié;  
 Un esprit constant, digne  
 De meut loin de moi l'injustice;  
 Et jamais ma noire malice,  
 N'a fait pâlir la Vérité  
 Ni pour quelque indigne ex-  
 térieur

Rompue les doux liens de la  
 Société.

Ainsi je ne crains point qu'un Dieu  
 Dans sa Colère.

Me demande les biens ou le sang de  
 mon frère,

Me reproche la Veuve ou l'Orphelin  
 pillé,

Le pauvre par ma main de son  
 Champ dépouillé.

Le Viot du dépot ou l'amitié  
 trahie.

## Diverses.

151.

Ou par quelques soufflets la fortune  
ne envahit;

Tu ne me verras point à la fin  
de mes jours,

Incertain de ma destinée,

Pour calmer mon ame étonnée

D'Arnould ou d'Isaac implorer  
le secours,

Mais plein d'une douce espérance

Je mourrai dans la confiance

Au sortir de ce triste lieu

De trouver un Asile, une retraite  
sûre

Ou dans le sein de la nature,

Ou bien dans les bras de

mon Dieu.

---

152. Poésies

Sur la Pauvreté  
par M<sup>lle</sup> D. des Houtières.

La pauvreté fait peur, mais elle a ses  
plaisirs.

Je sais bien qu'elle éloigne aussitôt  
qu'elle arrive

La Volupté, l'éclat et cette faule  
oisive,

Dont les jeux, les festins remplis,  
sont les desirs.

Cependant quoiqu'elle ait de hontes  
et de rudes,

Pour ceux qu'à des vœux la folie  
tance a soumis;

Qu'en moins dans leurs malheurs, ont  
ils la certitude

De n'avoir que de vrais amis.

---

Ode  
Sur le Jugement  
dernier.

par le B. Campistron.

Quel Spectacle ve découvrir  
A mes timides regards !  
La Route Céleste s'ouvre  
Au cœux je de toutes parts.  
Les vents sifflent, les Mers grondent,  
Les Elémens se confondent  
Par des Mouvements Divers,  
Et brisant enfin leur digne  
Font une funeste ligue  
Pour détruire l'Univers.

Le Père du jour expire.  
L'honneur, le trouble, la nuit  
Etablissent leur Empire.  
La Lune s'éclipse et fuit.

154. Poésies

Les feux du Ciel se conviennent,  
 Et des feux nouveaux s'allument,  
 Dont la lugubre Clarté  
 Est le terrible présage  
 De cet instant qui partage  
 Le tems et l'Eternité.

Un Son égal au Tonnerre  
 Anime l'airain fatal,  
 Qui donne à toute la Terre  
 Le Redoutable Signal.  
 A cette voix menaçante  
 La Mort même obéissante  
 Ouvre son avare Sein,  
 Et je vois par tout le Monde  
 Dans poussière seconde  
 Renaître le Genre Humain.

Parmi cet immense nombre  
 D'hommes tremblans, épave doul.  
 Règne une triste et sombre  
 Loue



## DIVERSES.

155.

Tous les rangs sont confondus.  
 Dehors de leurs avantages,  
 Les Rois, les Moines, les Sages,  
 Reconnoissent aujourd'hui  
 Qu'Éclaircis du même Maître,  
 Au moment qu'il veut paroître  
 Tout s'éclipse devant lui.

Pour annoncer sa venue  
 Le Ciel s'embrase d'éclairs.  
 Je l'appergois sur la nue  
 Assis au milieu des airs,  
 La sainteté le couronne  
 La Majesté l'environne;  
 La foudre part de ses yeux,  
 Et sur son front la Justice  
 Menace d'un prompt supplice  
 Les Mortels audacieux.

Quels effroyables symptômes  
 Faute ce nouveau Soleil,

En détruisant les phantômes  
 Produits par un long sommeil!  
 Saisi d'une peur soudaine  
 Le Juste se croit à peine  
 A couvert de son Courroux.  
 Et l'on entend les Coupables  
 Pousser ces cris lamentables,  
 "Montagnes tombés sur nous.

Moins troubles sont les Rebelles,  
 Sous le Glaive de Thémis,  
 De leurs fureurs Criminelles,  
 Prêts à recevoir le prix.  
 Moins effrayés sont sur l'onde  
 Ceux dont tout l'espoir se fonde,  
 Sur d'inutiles efforts;  
 Quand sous leurs pieds, sur leur tête  
 Les flots, les feux, la tempête  
 Leur présentent mille morts.  
 Un Livre affreux se délie

## Diverses.

157.

Où par des traits éclatans,  
 Le doigt du Seigneur public,  
 L'Histoire de tous les tenit.  
 En vain l'heureux artifice  
 Avoit su peindre le vice  
 Des Couleurs de la vertu.  
 La Vérité souveraine  
 Détruit l'apparence vaine  
 Dont il étoit revêtu.

Sincère Juge et bon Père.  
 Dieu separe tous retour  
 Les Objets de sa Colère  
 Des Objets de son Amour.  
 Son implacable Vengeance  
 Et sa divine Clémence  
 Rendent par un juste accord  
 L'arrêt de mort et de vie,  
 Qui du Saint et de l'Impie  
 Fixe pour jamais le sort.

Il commande, et les abîmes  
 À sa parole s'ouvrant  
 Engloutissent les victimes  
 Qu'il livre au feu dévorant.  
 Et du séjour de la joye  
 Lui même traçant la voye;  
 Les Elus vont triomphans  
 Jouir du riche Héritage  
 Qu'il a promis pour partage  
 A ses fidèles Enfans.

---

## Sonnet.

par Mr des Barreaux.

Grand Dieu ! tes jugemens sont  
 remplis d'Equité,  
 Toi jours tu prends plaisir à nous  
 être propice,  
 Mais j'ai tant fait de mal que  
 jamais ta Bonte,

Ne me pardonnera sans choquer ta  
Justice.

Qui, Seigneur, la Grandeur de mon  
Impiété

Ne laisse à ton pouvoir que le Choix  
du supplice.

Ton Intérêt s'oppose à ma félicité  
Et ta Clémence même attend que j'  
périsse.

Contente ton desir, puisqu'il t'est  
glorieux;

Offense toi des pleurs qui coulent de  
mes yeux

Tonne, frappe; il est temps, rends moi  
Guerre pour Guerre.

J'adore en punissant la Raison qui t'agrite,  
Mais dessus quel endroit tombera ton  
Tonnerre

Qui ne soit tout couvert du sang de  
Jesus Christ.

---

## Sonnet

Sur l'Homme

par Mr. Jettrean, frere de Donnemorie.

L'Homme dans contredit est plus  
 Savant qu'il s'age :

Ses progrès en tout art parlent en sa  
 faveur :

Du Dieu qui le fit naître, et dont il  
 est l'image,

Il ose approfondir la Bonté, la  
 Grandeur.

Des Plantes des Metaux, il suit  
 l'utile usage :

De ce vaste Univers, curieux Spec-  
 tateur

Il connoît les beautés d'un vi char,  
 mant Ouvrage,

Et sonde avec succès au fond de  
 nôtre cœur.



## Diverses.

161.

Mais que lui sert, hélas ! cette am,  
 ple. Connoissance !  
 N'est, malgré ses vains, plongé dans  
 l' Ignorance !  
 Qui, vante qui voudra son esprit  
 son savoir :

L' Homme sera toujours dans une  
 erreur extrême  
 Et ne pourra jamais de rien de pire,  
 valoir  
 Tant qu'il ne saura pas se connoi-  
 tre. soi même.

---

Sonnet  
 par Belisfor.

Se vante plus trompeur que le S.  
 flots de Neptune,  
 Promet de riches biens et d' illustres  
 Emplois.

162 Poësies

Mais que sert d'obéir à ses injus-  
 tes Loix,  
 Tallemant, de Dieu seul dépendant,  
 tre fortune.  
 Heureux, qui ne suit point cette  
 foule importune  
 Que traînent après soi les Princes  
 et les Rois,  
 Et plénant des péchés à l'ombre de  
 la Croix  
 Evite des pécheurs la ruine commune.  
 Pensons au triste sort de tous ces Cri-  
 minels,  
 Exposés sans relâche à des soupçons noirs,  
 Dont la brûlante ardeur perce à  
 leurs âmes.  
 Sans ce leur désespoir les voiedroit vaincre,  
 Mais parmi les horreurs de ce torrent  
 de flammes,  
 Ils doivent la mort et ne peuvent  
 mourir.

---

## Sentimens

de Mr Du Bois mourant.

Bientôt enseveli dans un profond  
Sommeil

Je ne verrai plus le Soleil.

Bientôt débarrassé des troubles de la  
Terre

Et bientôt au nombre des morts,  
Je ne me verrai plus dans l'esprit &  
le Corps,

Contraint de soutenir une éternelle  
Guerre.

Un trépas desiré vient me fermer les  
yeux.

Je ne verrai plus cet Oeil brillant  
des Cieux,

Je ne trouverai plus sa Lumière  
importune,

Mes malheurs sont égaux au nom-  
bre de mes jours.

164. Poësies

Je ne gémirai plus des coups de la  
 fortune,  
 Ma mort en arrête le cours:  
 Ce n'est point un mal que la  
 Mort,  
 Je m'y prépare sans effort;  
 Toujours obéissant aux Loix de  
 la Nature,  
 Lorsque Elle l'a voulu ma mère m'a  
 conçue,  
 J'ai suivi volontiers ma pénible  
 Avanture,  
 Et je rends volontiers le jour que  
 j'ai reçu.  
 Mortels, qui commencez aujourd'hui  
 d'hui votre vie,  
 Je ne vous porte point d'envie.  
 Les troubles d'ici bas sont pire  
 que la mort.

Si du fond du Ventr j'avois pu  
 les connoître,  
 Et que Dieu m'eût laissé le maître  
 de mon sort.

Si n'aurois jamais voulu naître.

Tous les jours exposé à de nouveaux  
 malheurs,

Tous les jours exposé à de nouvelles  
 douleurs

D'un Corps suj. à pourriture,  
 Le sentier de chagrin desorci jusq.  
 qu'aux Os.

Voilà, fribles Mortels, notre vaine  
 peinture

Se n'est point en vivant qu'on trou,  
 ve du repos.

Contre tous ces malheurs la mort  
 m'ouvre un Asile

Et m'y jette l'esprit tranquille.

166. Poësies

Je ne reconnois point d'honneur  
 dans le trépas.  
 Dans l'immense Boute du fœta,  
 tout du Monde,  
 Après les troubles d'ici bas,  
 Je ne vois qu'une paix profonde.

---

Le Courtisan  
 détroné du Monde.

N'espérons plus, mon Amour, aux  
 promesses du Monde;  
 La Lumière est un verre, et la  
 fauteur une Oude;  
 Que toujours quelque Vent eue,  
 pêche de calmer;  
 Quittons ces Vanités, laissons nous  
 de les suivre;  
 C'est Dieu qui nous fait vivre;  
 C'est Dieu qu'il faut aimer.



En vain pour satisfaire à nos lâ-  
ches envies,  
Nous passons près des Rois le temps  
de nos vies,  
À souffrir des mépris et plier les  
Genoux.  
Ce qu'ils peuvent n'est rien ils  
sont comme nous sommes;  
Véritablement Hommes,  
Et meurent comme nous.  
Ont ils rendu l'esprit, ce n'est plus  
que poussière  
Que cette Majesté si pompeuse et  
si fière  
Dont l'éclat orgueilleux étouffoit  
l'univers;  
Et dans ces Grands tombeaux où  
leurs âmes hautesines,  
Font encore les vaincs,  
Ils sont mangés des vers.

168. Poésies

La se perdant ces noms de Maîtres  
 de la Terre,  
 D'Arbitres de la Paix, de foudres  
 de la Guerre.  
 Comme ils n'ont plus de sceptre, ils  
 n'ont plus de flatteurs,  
 Et tombent avec eux dans l'obscure  
 commune.

Tous ceux que leur fortune  
 Faisoit leurs serviteurs.

Vers pieux

attribués à son Mr Jordan.

Grand Dieu ! par quel encens &  
 par quelles victimes  
 Pourrai je détourner ton courroux  
 que je crains ?  
 J'ai mérité la mort, et pour de  
 moindres crimes,

## DIVERSES.

169.

Le Monde a vu tomber ta foudre  
de tes mains.

L'Excès de ta bonté augmente  
mon offense;

Tu me combles de biens au lieu de  
me punir;

Et l'on voit, ô prodige! une égale  
constance

En moi pour t'offenser, en toi pour  
me blâmer.

Il est vrai, mon Seigneur mon Dieu,  
tes sont mortelles;

Toujours ma passion s'oppose à  
tes projets.

Mais hélas! si tu pards tous ceux  
qui sont rebelles,

En quel lieu de la Terre exeras-tu  
des Sujets?

170. Poësies

D'un côté mon péché provoque  
ta Justice;  
De l'autre ta bonté demande mon  
pardon;  
As-tu moins de bonté que je n'ai  
de malice?  
Serai-je plus méchant que tu es,  
seras-tu bon?

L'hiver accompagné des Vents et  
des Orages,  
Vient de quitter la place à la belle  
Saison,  
La Terre est sans glaçons, le Ciel  
est sans nuages  
L'un montre son Azur, l'autre  
son verd gazon.

Par toi l'air est serain et la Terre  
féconde  
Grand Dieu, c'est toi qui fait en  
dépôt des hivers,

# Diverses. 171.

Retourner sur ses pas la jeunesse,  
Du Monde.

Et recouvrer à nos yeux l'éclat de  
L'univers.

S'il est ainsi, de grace arrête le Tourne,  
Épargne ton Ouvrage, ô Dieu, mon  
Créateur !

Tu fais un nouveau fœtus nou-  
velle Terre ;

Peux tu pas dans mon Corps former  
un nouveau fœtus ?

Je sens deux fœtus partis combattre  
en mes entrailles,

L'un m'entraîne aux Enfers, l'autre  
m'élève à toi,

Sans détruire, Grand Dieu, le Champ  
de leurs batailles,

Fais vaincre le parti qui combat pour  
ta Loi.

Il y va de mon bien, il y va de ta gloire.

Dompte par ton esprit mon esprit obstiné  
Ton triomphe est le mien, je gagne en ta  
Victoire.

Quand tu seras vainqueur, je serai couronné.

---

## Sur la Mort.

Misérable Jouet de la For-  
tune,

Victime des maux et des Loix,

Homme, toi, qui, par mille  
endroits

Dois trouver la vie importune.

D'où vient que de la mort tu crains  
tant le pouvoir?

Lâche, regarde la sans changer  
de Visage,

Songes que si c'est un Cou-  
rage,

C'est le dernier à recevoir.

---



# Les contradictions de l'Homme.

Ode. \*

I.

Homme à tes propres yeux difficile  
problème !

Nou, je ne puis te définir.  
Quelles extrémités pour t'expliquer  
toi même ?

Es-tu forcé de réunir !

Mon devoir me condamne au soin de  
me connaître,

Je sonde le fonds de mon cœur.

Plus je t'approfondis et plus j'y vois  
paraître

De Confusions et d'erreurs.

En proie à des doutes terribles

Effrayé du cahos qu'il me laisse en  
travaux

Je ne dédaigne en moi que mes efforts  
 pénibles

Que je vois dans les conceptions.

Q.  
 Et j'observe, attentif, cette risante  
 argile,

De mon âme étroite prison.

Quel contraste étonnant la structure  
 singule

Présente telle à ma Ruison?

Du choc des éléments unis pour se  
 combattre,

Mon Corps déplorable Theatre  
 Soutient près d'érouler, leur divorce  
 constant.

Quand je vois de quel malheur cette  
 Guerre est suivie,

Je ne suis plus surpris des bornes de  
 ma vie

Et du vain de vivre un  
 Instant.

Et le froid et le chaud et le sec et le  
humide.

Pour me détruire conjurés  
Ils lièrent dans mon sein une guerre  
homicide,

Dont je sens mes flancs déchirés;  
Une fatale ardeur dans mes reins  
s'allume.

Et tandis qu'elle me consume,  
L'Onde lutte avec elle et va me sub-  
merger.

Ciel! j'étois donc le fœtre où ces fiens  
Adversaires

De la mort qui m'obsède de frayeurs  
Luisaient

Devoient s'unir pour te venger.

4.

Mais ce souffle immortel qui me meurt,  
qui m'anime

Qui ne peut être<sup>1</sup> divisé;  
 Moins que mon foible corps par un  
 divorce intime

Doit être à lui même opposé.  
 (ait! Si tu ne ferois mes doctes  
 ténérailles;

Je croirois réunir autant d'âmes  
 contraires

Que j'éprouve de sentimens!  
 Que dis je! Au même sort mon  
 âme condamnée

De la Discorde semble née;  
 Tout est guerre et tumulte en ses  
 prompts mouvemens.

S.

D'attributs opposés (Surprenant  
 Assemblage!

Non esprit veut s'approfondir.  
 Il s'observe, il se suit. De son dou-  
 teux passage

Doit il se plaindre ou s'applaudir.  
 Quand il s'ouvre une route inconnue  
 au Tonnerre?

Parcourt les lieux, jèse la Terre,  
 Sonde de l'Univers le mystère profond,  
 Il se perd l'esprit croit dévoiler la  
 Nature?

D'un Ver, d'une Fourmi la subtile  
 Structure?

Le deconcerte, le confond.

C.

Vif, perçant il pressoit les esprits dans  
 la fause?

Lit le succès dans le projet;  
 Stupide; À mille erreurs l'aveuglement  
 l'expose

Sur le plus vulgaire<sup>d</sup> Sujet,  
 Sublime, lumineux, téméraire peut  
 être

Jusqu'au sein du vague vain  
 Être?

Il élève un regard curieux, mais borné.  
 Tu te irrites, Grand Dieu, de cette  
     audace extrême,  
 Et c'est pour l'en punir, qu'à signal,  
     vor lui même  
 Ta Justice l'a condamné.

## J.

Qu'est ce que la Raison? L'organe  
     variable  
 Des Vérités et des erreurs;  
 Ici, des passions, à jamais implacable,  
     Là, complice de leurs fureurs.  
 Ici pour la vertu, là contre son  
     Empire.  
 Toujours prête à se contredire,  
 D'un ton, fier et pervers on l'entend  
     décider.  
 Tous les mortels des fiers l'ont reçu  
     au partage,  
 À peine deux d'entr'eux parés aoble



## Diverses

179.

avantage,

Ont ils jamais pu s'accorder?

8.

Mais quelle obscure Luit que l'Orateur  
Dont le Génie,

Des plus sombres nuits est vainqueur,  
Prétend moi les Partis que le Ciel me  
dénie;

Aurais vous m'expliquer mon fœux?

Mon fœux le composé de fin et d'extrême,  
De Caprices,

De demi vertus et de vices,

L'un à l'autre opposés, l'un à l'autre  
enchainés.

Le Moteur est l'objet d'une guerre  
éternelle;

L'Esclave et le Tyrân des monstres  
qu'il recèle

À s'entre détruire obstinés.

9.

L'Amour, l'Ambition, l'Avarice,  
la Haine

Ont sur lui des droits presque égaux,  
Chacun d'eux le dispute et sous son  
joug l'entraîne,

Sans l'arracher à ses Rivaux.

Je le vois à la fin par un Destin  
bizarre,

Tou du Cruel, Prodigue, Avaro,

Fier et bas, Téméraire et timide ou  
un jour;

Au sein de la vertu criminel par  
surprise.

Quelquefois lâche, amant d'un  
Objet qu'il méprise,

Quelquefois jaloux sans amour.

10.

Un Objet la ravisse. Que de trans-  
ports! Quel délire!

Le trouble en son sein s'établit,  
L'Obstacle l'aiguillonne et le refuse  
L'attire,

L'Objet en fuyant s'embellit.  
C'en est fait, il l'obtient, à peine il  
le possède,

Qu'aux transports le desout succède.  
Quoi ! soudain tant d'attraits oïed  
pu s'évanouir !

Fortune son travers, rend ses dons  
inutiles ;

Son sort est d'être en proie à des  
desirs stériles,

Ou de posséder sans jouir.

## 11.

Le Vice et la Vertu jaloux de ses  
Conquêtes

Le pressent. Il n'ose choisir,  
Prêt à céder à l'un, l'autre aussi tôt  
l'arrête

Par la crainte ou par le plaisir.  
 A-t'il enfin opté? Son choix ne  
 peut lui rendre  
 La paix qu'il voit en attendre.  
 Vertueux, que te combats! Vicieux;  
 quels remords!  
 Se penchant, le devoir tour à tour  
 se larracheant,  
 Qu'ils ne brisent point les liens qui  
 l'attachent,  
 Et déchirent par leurs efforts.

## 12.

Voir le combat fini, d'un trouble  
 salutaire  
 Enfin il a su s'affranchir.  
 Le délire vainqueur a contraint à  
 se taire  
 Ce Juge qu'on ne peut fléchir.  
 Triomphés Vicieux; Qu'enayez  
 de délices!...

## Diverses.

183.

Mais Dieux ! quels ravivans supplices !  
 Dans un torrent de fiel d'attempent  
 vos plaisirs !

Viens, vole à son secours, liberté  
 favorable,

Que le Calme succède au tourment,  
 qui l'accable,

Tous les maux naissent de desirs.

## 18.

En vain, son joug se brise. L'honneur !  
 O victoire !

Il n'a plus de maître que lui.

Mais le fil à peine libre aurait-il  
 pu le croire ?

Il va succomber à l'ennui.

Dans le calme nouveau qui suit son  
 esclavage,

De la mort il trouve l'image.

Il regrette à l'excès jusqu'aux maux  
 qu'il sentit ;

144. Poësies

Et reprendre nos droits de langueur  
 Vous convie?  
 Désirs, c'est par vous seuls qu'il  
 tenoit à la vie?  
 Sans vous le néant l'engloutit.

14.

Revenez, fier Tyran, lui rendre sa  
 Entrave

Vos tourmens même? lui sont  
 chers.

Revenez, enchaînés le plus vif des  
 Esclaves

Qui ne peut se passer de fer!  
 Qu'il sente tout le poids de ce joug  
 qu'il adore?

Que vois-je? Il en murmure encore?

Avec vous ni sans vous ne peut-il  
 être heureux?

Gréens, il vous déteste, abrens, il  
 vous désire

Dans vos fers il jure, sans vous



## Diverses

185.

Sers il enpire  
Ciel ! fixés ses bizarres vœux.

15.

O mortel ! C'est ainsi qu'une Guerre  
intestine

Fait tout ton être et tout ton sort ?  
Que diraj-je ? Les combats où te ject te  
destine

N'ont ils de bornes que la mort ?  
Tu portes dans ton sein un trop cher  
Adversaire ;

Toujours à toi même contraire,  
Ne cherche qu'en toi seul l'Auteur de  
tous tes maux,

Flais il est de ton sort un Arbitre  
Suprême

Qui peut te mettre enfin d'accord  
avec toi même

En lui seul cherche ton repos.

Epître  
à  
Damon

par le Chevalier de S<sup>t</sup>. André.

Vous dites cher Damon qu'en matière  
de foi,  
vra croyance n'est pas assez bien  
établie,

Et que enfin vous doutez si j'adopte  
la Loi

D'un Dieu mort sur la croix pour  
nous donner la vie.

Je vais donc sur cela m'expliquer  
aujourd'hui,

Et sans détour et sans mystère  
De tout ce que je crois faire un  
aveu sincère.

Je crois un Dieu Puissant, éternel,  
infini,

Maître absolu du ciel & de la terre,  
 Notre Créateur, notre Père,  
 Notre force, notre soutien  
 Et le principe de tout bien.  
 Je crois que sa bonté surpasse sa  
 Justice:

Toujours lent à punir, et prompt à  
 pardonner.

Lorsqu'on nous marque pour le  
 vice

Se repentir le plus léger.

Quant au péché du premier  
 Homme.

D'Eve, du Serpent, de la Femme;

Surquoi notre Religion

Nous instruit et nous dogmatise

Sur la parole de moïse;

Tout cela peut souffrir quelque ex-  
 plication

Et voici comment je raisonne,

Naïve Calvin? Luther, le Pape et  
la Sorbonne.

Non. d'Adam la création

• Ni d'Ève la tentation •

• Ne sont qu'une simple figure •

Du pouvoir d'un Dieu Tout Puissant

Qui nous a tiré du néant

Et du faible ordinaire à l'humaine

Nature.

Puisse croire qu'un Dieu qui fit le

Firmité

Des Étoiles et les firmes.

La Lune le soleil et toutes les

Planètes

Par un mot de sa bouche et dans

un seul instant,

Qui sépara les eaux et les Mers

de la Terre

• Fit en ordre chaque élément

Cet fait un homme seulement,

Pour habiter l'un et l'autre Hémisphère.

Un Etre Créateur de tous les Chérubins,  
Des Archanges, des Séraphins,  
Ne pouvoit il créer qu'une ame,  
Pour animer l'homme et la femme.  
Non, Damon, cela ne se peut.  
Un Dieu qui fait tout ce qu'il veut  
Dont la Puissance est infinie  
Qu'il eut Adam n'a point donné la vie;  
Mais il créa tout à la fois,  
Un Peuple sans chefs et sans Rois,  
Guidé par la simple nature,  
Qui seule lui donna des loix;  
Alors la Terre sans culture  
Fournissoit aux besoins de nos premiers  
Parents.  
Ils étoient heureux et contents,  
La paix régnoit dans les ménages,  
Les hommes n'étoient point volages,  
Et sans être gênés par la rigueur des loix,  
Chacun satisfait de son choix,

Ne courroit point de belle en belle,  
 Chaque femme à son tour, si d'elle  
 Dans ce tour ne coquettoit par,  
 Et contester de ses appas,  
 Elle n'avoit d'autre parure;  
 Que les graces de la nature.  
 Mais les hommes bientôt lassés d'un  
     pareil sort,  
 Voudroient s'élever jusqu'à l'Être  
     suprême;  
 Mais leur ingratitude, et leur orgueil  
     extrême  
 Les fit esclaves de la mort.  
 Comme la divine Providence,  
 N'avoit point borné ses bienfaits  
 Tant qu'ils furent soumis à son  
     Oùissance,  
 Elle ne borna point une injuste  
     Vengeance  
 Contre des rebelles Sujets.



## Diverses.

191.

De ta tous les malheurs de la nature  
 humaine  
 Comme des fils ingrats et de'so-  
 béissans,  
 Nous subissons la même peine,  
 Qu'avoient encourus nos Parens.  
 C'étoit fait d. s. humains et de toute  
 leur race,  
 Si Dieu n'avoit lui même appaisé  
 son Courroux.  
 Il envoya son fils. Ce fils à nôtre  
 place  
 Sur une Croix vint expirer pour nous  
 Il se chargea de nos offenses,  
 Et par sa mort et ses souffrances,  
 Ce Dieu Sauveur nous a délivré tous.  
 Mais avant de jouir de cette grace  
 insigne,  
 Tout homme doit s'en rendre digne.  
 Renoncer aux erreurs qui nous avoient  
 perdus,

Effacer nos péchés à force de vertus,  
Être compatissans, doux, humbles,  
charitables.

Chérir notre prochain, aider les  
misérables,

À la Loi du Seigneur être toujours  
soumis

Vaincre nos passions, aimer nos  
ennemis,

Pardonner aux méchans, protéger  
l'innocence

Et souffrir avec patience,

Les maux, la misère & la mort

Sans nous plaindre de notre sort;

Un tel chemin à l'homme paroît rude;

Mais c'est le seul qui mène à la  
(Béatitude).

Sans quoi notre âme après  
sa mort

Voltigera de Corps en Corps,

Jusqu'à ce que purifiée,

## DISCOURS

193.

Elle vole vers l'Empiree  
 Pour former un monde nouveau,  
 Purge de ses forfaits, parfaite et  
 sans défaut,  
 Liée de se mêler aux doux concert  
 des Anges  
 Et d'approcher du Trône du Très  
 Haut.  
 Pour à dmirer sa gloire et chanter ses  
 Louanges.  
 Tout ce qu'on nous dit de l'Enfer  
 Des Démons et de Lucifer,  
 Qui, dans des flammes éternelles,  
 Retiendront à jamais les âmes criminelles,  
 N'est que pris dans un sens figuré.  
 Car l'homme à ses passions honteux,  
 S'abandonne à l'ivresse.  
 Nous est représenté par cette âme  
 damnée  
 Esclave du Démon, aux flammes condamnée.

L'Avaré se consume auprès de  
son Trésor.

Il le garde de jour, et la nuit quand  
il dort,

Il croit voir sa maison et son Or  
au pillage.

Jamais heureux, jamais content

Plus il augmente son argent

Plus il s'en refuse l'usage.

L'impudique vicellit dans sa lie,  
(viciée)

De ses plaisirs passés cherche la  
Jouissance,

Mais au lieu des douceurs dont il  
s'étoit flatté

Il n'a que les regrets que laisse  
l'Impuissance.

Je ne vous ferai plus d'autre Expli-  
cation.

Pour parler maintenant de la  
Religion

Qu'il faut que tout homme professe,  
 Quoiqueartisan de la messe  
 Je ne suis point tâché de superstitions,  
 Les Extases, les Visions  
 De tous ces faiseurs de miracles,  
 Que le Vulgaire croit comme de vrais  
 Oracles  
 Ne sont pour moi que des  
 Illusions  
 Qu'ont produits en tout tems la fraude  
 et l'artifice  
 Pour satisfaire l'avarice,  
 De tant de moines indigens  
 Et nourrir tant de fainéans.  
 Je crois qu'un Lutherien qu'on dit  
 honnête homme  
 Qu'il suit exactement la  
 Loi du Créateur,  
 Doit être agréable au Seigneur,  
 Autant que le Pape de Rome.

Je crois aussi que tout Chrétien  
 soit Protestant ou Presbytérien  
 Qu'un qu'on dise le Pape et toute sa  
 Séquelle

Ne sera point exclus de la vie éternelle.

Les Cultes différents que l'on veut d'  
 au Seigneur,

Tant en Grec qu'en Latin, qu'en lan-  
 gage Vulgaire,

S'ils sont accompagnés d'une sainte  
 Serveur

Doivent également lui plaire ;  
 Car je ne pense pas que notre  
 Créateur

Attache à l'extérieur des  
 Cérémonies.

Soit l'un Tout Puissant n'en veut  
 qu'à notre Cœur,

Et non pas à nos Cérémonies.

Quand J. C. mourut pour nous,



## Diverses.

197.

Il mourut pour nous sauver tous,  
 Les Apôtres de Ville en Ville,  
 Ont annoncés cet Evangile.  
 Ainsi je crois qu'un Sinaïtois  
 Un Musulman, un Japonois,  
 Et le mandarin de la Chine?

Ayant ainsi que nous une même  
 Origine

Pourront participer au Souverain  
 Bonheur,

Que du couchant jusqu'à  
 l'Aurore,

Tant de Cœurs connus, et le secret  
 qu'on ignore,

Sont lavés comme nous dans le sang  
 du Sauveur.

---

### Sur la Fortune.

La Fortune n'a rien qui me puisse  
 tenter;  
 Et ses fausses grandeurs je ne veux  
 point prétendre;  
 Il faut mille Degrés pour qui veut  
 y monter,  
 Il n'en faut qu'un pour en descendre.

---

### Sur la Mort.

par la Poëte Maynard.

Las d'espérer et de me plaindre  
 Des Grands, de l'Amour et du sort.  
 J'attens patiemment la mort  
 Sans la désirer ni la craindre.

---

## Diverses

199.

Sur les  
Inquiétudes de  
l'esprit. \*

Où ! qu'on est peu flatté de l'ouï-  
ge et d'honneur,  
Et de tout ce que donne une grande  
Victoire.

Lorsque dans l'Âme on souffre une  
grande douleur,  
Et que l'on donneroit volontiers  
cette gloire  
Pour avoir le repos du cœur.

---

## Maximes.

Pour se conduire sagement  
 Il faut délibérer avant que d'en  
 prendre,

Mais il ne faut pas trop en  
 faire.

La fortune n'a qu'un moment,  
 Et c'est le tout que de savoir les  
 prendre.

Le tems qu'on perd à rai-  
 sonner

À l'exécution peut être nécessaire,

Et je ne saurois pardonner,  
 À qui ne résoud rien, et toujours  
 délibère.

---

Sur l'Humour.

par l'Abbé Régulier.

En doit au Monde en tout temps,  
à tout âge

Certains dehors, l'air, l'habit, le  
langage,

Et la façon mêlée selon les lieux,  
selon les tems la joye au sérieux.

Soyez chez vous tel qu'il vous  
plaira d'être ;

Soyez ailleurs tel qu'il faudra  
paraître ;

Ayez sur vous l'humour que  
vous voulez

Celle d'autrui, par tout où  
vous allez.

---

Ode \*  
Sur l'Automne.

Suspende ton étude  
Viens loin des neuf soeurs,  
Goûter les douceurs  
De ma solitude.

Les vives Châleurs,  
Ont séché nos fleurs,  
Taris nos fontaines;  
L'Aurore est sans pleurs,  
Zéphire sans haleine;  
Flore sans Couleurs.

La seule Pomone  
Sous ce frais berceau  
Rit et se couronne,  
D'un pampre nouveau,  
Du vin qui s'écoule



## Diverses.

203.

Versé par ses mains  
 S'abbeuve une foule  
 De jeunes Sylvains,  
 Qui dans ces jardins  
 Du pèsant silence  
 Soutiennent à peine  
 Les pas incertains.

Viens donc, cher Ariste,  
 Philosophe vain;  
 Est-ce au Dieu du vin  
 Qu'un sage résiste?  
 Et lance avec toi  
 Du vainqueur de l'Inde,  
 Que le Dieu du Vinde  
 Subisse sa loi.  
 Si tu ne peux vivre  
 Sans un Apollon,  
 C'est Anacréon

Ami, qu'il faut suivre,  
 Apprends à monter  
 La galante Lyre,  
 Si tu veux chanter,  
 Que Bacchus t'inspire  
 Ce tendre délire,  
 Qui, cher à Thémire,  
 Teu fait écouter.

Parmi nos Convives  
 Invitons l'Amour,  
 Qu'il vienne à son tour  
 Recevoir sur ses rives  
 Cythère et sa Cour,  
 Couché sous la treille,  
 Si quelqu'un sommeille.  
 Par un tendre effort  
 Qu'Amour le réveille  
 Quand Bacchus l'endort.

## Diverses.

205.

Ami d'Epicure)  
 J'en suis les leçons  
 Comme lui j'épure  
 Les utiles dons,  
 Que fait la nature  
 À ses nourrissons.

D'une ardeur extrême  
 Le tems nous poursuit;  
 Détruit par lui même  
 Par lui reproduit,  
 Plus léger qu'Éole,  
 Il naît et s'envole.  
 Renaît et s'enfuit.

Qu'un prompt sacrifice  
 Suspende les coups  
 Fixe le Caprice  
 Du vieillard jaloux

Qu'au milieu de nous  
Ce Dieu taciturne  
Perde son Courroux,  
Du vin de cette urne  
L'ingérons Saturne,  
Désormais plus lent  
Ce Dieu turbulent  
Pour reprendre haleine,  
Suivra de Silex  
Le pas nonchalant,  
Sous l'Ombre propice  
De ce bois sacré  
Pour le sacrifice,  
L'autel est paré;  
Ce lieu solitaire  
Est le sanctuaire  
Où libre d'ennuis  
Je dois aujourd'hui,

## Diverses.

207.

Immoler les craintes  
 Tes soins, les Contraintes  
 Et les vains Désirs  
 Tyrans des plaisirs.

Déjà vous la Toune  
 La Coupe à la main,  
 Alcebe me couronne  
 D'un lier divin  
 Et sonus ordonne  
 L'apôt du festin

Les Nymphes accourent,  
 Les Faunes m'entourent.  
 Le vin va couler,  
 L'encens va brûler.  
 La victime est prête,  
 On va l'immoler.  
 Ami, qui t'arrête ?  
 Thémire avec moi

Pour surrir la Fête  
N'attend plus que toi.

Je crois voir Thémire,  
Le verre à la main  
Chanter son refrain  
Folâtrer et rire.

Quel sort plus heureux !

Désir amoureux,  
Sans soins, sans attente ;

Je n'ai qu'à saisir

Un riant loisir

Pour l'heur présente

Toujours un plaisir,

Pour l'heur suivante

Toujours un désir.

Coulées mes Journées

Par un noeud si beau,

Toujours enchaînées



## Diverses.

209.

Toujours couronné  
 D'un plaisir nouveau,  
 Qu'à son gré la Barque  
 Mène avec l'Inland  
 Les comptes et les marques  
 Aux festes du monde,  
 Je l'attends sans crainte,  
 Par sa rade atteinte  
 Je serai vaincu  
 Mais j'aurai vécu.  
 Dormant à demi  
 Ici ton ami  
 Finit son Epître  
 En rimant pour toi  
 Ce dernier Chapitre.  
 La Table où je suis  
 Me sert de pupitre.  
 De tes vins divers

Je serai l'Arbitre  
 Sois te de mes vers.

---

Le Retour aux Plaisirs.

Ode  
 par D. L. E. A. Vauréal.

Dans cette paisible retraite  
 Dégagé du tumulte et loin des  
 Embarras,  
 Je croyois vous trouver, tranquillité  
 parfaite  
 Qu'à la ville on ne connoît pas.

Occupé de mes rêveries  
 J'errois parmi les bois et le long des  
 ruisseaux;  
 Distract, je parcourois les plus  
 vertes prairies,  
 J'écoutois le chant des oiseaux.

## Diverses.

211.

Vains projets d'une ame enchantée.  
 Un souvenir trop cher me suivait  
 Dans ces Lieux;  
 Des Campagnes en fleurs la Beauté  
 Si vantée  
 Amusait à peine mes yeux,  
 Le loisir de la solitude  
 Source d' Illusions et Père de l'erreur,  
 Offrit à mon esprit les charmes de  
 L' Etude  
 J'y enais trouver quelque douceur,  
 Capable d'un travail pénible;  
 L'Histoire, fut l'Objet de mon  
 empressement.  
 La sombre Antiquité me parait  
 accessible  
 Je voulais dévoiler les temps.  
 Quel d'égout ! nulle certitude

Par la prévention et l'infidélité  
 Les tems sont confondus, la vérité  
 s'élude,

Et chaque fait est contesté.

Chefs de Sectes Philosophiques  
 Qui promettois d'orner les coeurs et  
 les esprits;

J'ai tenté de goûter vos leçons  
 Méthodiques

Mais qu'ai-je vu dans vos  
 Ecrits!

Des Pandectes des Systèmes  
 Ouvrant une barrière à qui veut  
 disputer.

Pour moi, cherchant le vrai, ne  
 trouvant que problèmes

Il m'a paru qu'à apprendre à douter.

C'en est fait, je reprends mes  
 chaînes.

## Diverses.

213.

Vous douces erreurs, je ne de-  
passerai.

Je m'abandonne à Vins, Edeux, Bois  
et Fontaines

Fuyez tristes Réflexions,

Aux amusements de Cythère  
Soyons le doux loisir de la société;  
Quelques amis choisis, un peu de  
bonne chère

Formeraient ma félicité.

Ainsi d'une main ménagère  
Serrant sur mes propos le Vot et  
l'enjoûment;

J. saisisrai le Temps, qui, d'une aile  
légère

Se vole si rapidement.

---

## Epitaphium

Odanis Victorini.

Hares peccati, natura filius ira

Exiliūq; reus na veitur omnishomo.

Unde Superbit homo? Cujus concup.  
tis cupitNasci proena, labor vita, massa  
mori.Vana salus hominis, minus decor,  
omnia vana.Inter vana nihil vanius est  
homine.Dum magis alludit presentis gloria  
vita,Præterit, imo, fugit, non, fugit,  
imo perit.Post hominem vermis, post vermem  
Sic cinis heu! heu!Sic redit ad Cinerem gloria  
nostra cinis.



Fragment  
Du Président Maignault

Sur la vanité de vivre dans

L'Histoire ou par ses Ouvrages. \*

On perd bien du repos pour faire un  
peu de bruit

Et ce bruit ne vaut pas la peine qui  
le suit.

Pour moi je ne suis point la dupe  
de la gloire,

Je vous quitte ma place au Temple  
de Mémoire,

Et je ne conçois point que la Loi du  
trépas

Doive épargner mon nom et ne m'e.  
pargner pas.

Je me mets au dessus de cette erreur  
commune

Il est après ma mort, quelque reste  
De moi,

Ce reste un peu plus tard suivra  
La même Loi,

Fera place à son tour à de nouvelles  
Choses,

Et se replongera dans le sein de ses  
Causes.

Mais que contre les ans il fasse  
Un long effort,

Et qu'un mérite exquis le dispute  
À la mort,

Qui jouira pour moi de ces honneurs  
Posthumes

Quand je ne serai plus qu'un amas  
De volumes?

C. qui reste des morts, reste pour  
Les vivans,

Et va mourir comme eux dans les  
Séges vivans.

Ainsi du grand Homère; ainsi du  
grand Virgile,  
L'Eloquence et la gloire eurent un  
sort fragile,  
L'un et l'autre nous touche et ne  
les touche plus;  
Les grands titres pour eux sont  
titres superflus;  
Tandis qu'on les admire et tandis  
qu'on les loue  
L'impitoyable temps de leurs Ossements  
se jouë.  
Nous regrettons déjà ceux qu'ils  
nous ont ravis,  
Et des autres un jour ceux-là se  
ront suivis.  
Le brutal Ottoman, l'Ennemi du  
savoir.  
Ne peut-il pas du temps prévenir  
le pouvoir,

Enlever au Serail les filles du  
 Germes  
 Joindre Paris et Rome aux fougi-  
 tes de Grèce,  
 Et répandant par tout son insolent  
 destin,  
 Supprimer tout d'un coup Grec,  
 François et Latin.  
 D'aussi grands changements ne  
 manquent pas d'exemples.  
 Daigne le ciel propice en préserver  
 nos Temples!  
 Mais voit que le temps seul fait ces  
 Changemens,  
 Il est toujours certain que d'opaiser  
 l'énêbre  
 Couvriront quelque jour les noms  
 les plus célèbres,  
 Et qu'Homère et Virgile autre-  
 fois si fameux,

## Diverses.

219.

Mourront enfis pour nous amant ils  
 sont morts pour eux,  
 C'est, donc, Olympe, de vous en  
 faire accroire,  
 Dans un monde nouveau ne cherchez  
 plus la gloire;  
 Et, faites succéder au soin de l'acquiescer  
 Le soin de la connaître et de vous  
 en guérir.

N. Il y a apparence que ces vers ex-  
 trêmement bien faits, étoient adressés  
 à la jeune Mad. des Houdières dont il  
 étoit amoureux, et qui apprit de lui à  
 en faire; non d'aussi nerveux qui ne  
 convenoient pas si bien à son sexe;  
 mais de plus aimables et de plus  
 délicats.

---

## Epigrammes. \*

1.

Tout homme qui te lit Bellot,  
 Ne peut sans être téméraire  
 Décider quel est le plus sot  
 Ou de l'Auteur ou du Libraire.

2.

Tout le monde t'aime, Remi  
 J'en sais la cause, on me l'a dit  
 Pour n'avoir aucun ennemi,  
 Il faut n'avoir aucun mérite.

3.

Soutenir le malheur, dit-on,  
 Est une Vertu peu commune;  
 Or, soutenir la Fortune  
 Est une plus grande vertu.

4.

Nous avons en naissant bonne ou  
 mauvaise chance.



## Diverses.

221.

Si c'est le pur hazard qui fait le  
Roturier.

Il est fou, si son sort peult le moi-  
tifier.

Si le même hazard fait l'homme de  
naissance

N'est-il pas bien plus fou de s'en  
glorifier.

S.

Lise nous dit. Adieu Printemps  
Je suis dans ma vingt èe annèe,  
vième.

Rien n'est plus vrai, depuis dix  
ans

Elle approche de sa trentième.

---

Sur le Mépris  
du Monde.

Non (œur n'aspérons plus aux  
Grandeurs de la Terre,  
Com battons s'il se peut d'une éter-  
nelle Guerre,  
Toutes les Passions que la Raison  
défend.  
Changeons les soins du monde, en  
des soins plus utiles,  
La Fortune et l'Amour à vaincre  
sont faibles  
L'une n'est qu'une femme, et l'autre  
qu'un ouvrier.

---

## Parodie.

Pourquoi donc renoncer aux gran-  
deurs de la Terre ?

Dans l'âge des plaisirs leur déclarer  
la Guerre

Est un de ces excès que la Raison  
défend.

Le soin de s'amuser est un des  
plus utiles.

N'irritons point l'Amour, ce  
Dieu n'est pas facile.

Il affoiblit le sage, et fait peu,  
pour l'Enfant.



## Quatrains

d'un homme qui a le malheur

d'avoir 47. ans.

par Voltaire.

Si Vous voulez que j'aime encore,

Rendez moi l'âge Des Amours,

Au crépuscule de mes jours

Réjoignez, s'il se peut, l'Aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin

Avec l'Amour tient son Empire,

Le temps qui me prend par la main

M'avertit que je me retire.

Laissons à la belle Jeunesse

Les plaisirs, les égaremens

Nous ne vivons que deux momens,

Qu'il en soit un pour la sagesse

Quoi ! pour toujours vous me laissez.

## Diverses.

225.

Tendresse, Illusion, folie,  
 Dons du Ciel qui me convulsés  
 Des amertumes de la vie.

L'on meurt deux fois, je le vois bien,  
 Cesser de plaire et d'être aimable,  
 C'est une mort insupportable  
 Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte  
 Des erreurs de mes premiers ans,  
 Et mon ame aux désirs ouverte,  
 Rappelloit leurs enchantemens.

Du ciel alors daignant descendre,  
 L'amitié vint à mon secours.  
 Elle étoit plus douce, aussi tendre,  
 Mais moins vive que les amours.

Touche' de sa beauté nouvelle  
 Et de sa Lumière éclairé  
 Je la suivis, mais je pleurai  
 De ne-pouvoir plus suivre qu'elle.

---

Le Rajeunissement  
inutile

ou  
Les Amours de  
Thilon et de l'Aurore. \*

L'Éminent Dieu que l'Écrist adore  
Qui préside au matin, que suivent  
les Zéphirs,

Le croiroit-on ? La jeune Aurore  
Du tendre Amour longtemps ignore  
le plaisir,

Mais sur la Terre en fin du milieu  
de la nuit

Par un mortel charmant ses re-  
gards attirés,

Allument dans son four une  
flamme inconnue,

Hommes perdus ! combien fûtes



## Diverses

227

Vous repares'  
 Toute entière à l'amour, Quelle dou-  
 leur profonde  
 Lorsque au matin il falloit un  
 moment  
 Remonter de son Voe pour au-  
 voir le monde  
 Des vœux jadis qui n'étoient offerts  
 qu'à son Amant.  
 O Jours délicieux ! Plaisirs inen-  
 primables !  
 Ne voudriez vous être toujours  
 durables !  
 Chéron étoit mortel, hélas, et ses  
 beaux ans  
 N'étoient point affranchis des Ou-  
 trages du temps.  
 Il fallut y céder. La pesante  
 Vieillesse

Dans les bras de l'Aurore on enfia  
le saisir.

Injustice du sort ! d'où vient que  
le plaisir

N'éternise pas la jeunesse ?

" Eh quoi, l'âge a glacé ce que j'aime  
le mieux.

" Disoit l'Aurore aux pleurs à ban,  
darnées.

" Quel remède à ces maux. Elle sou,  
vole aux fœux.

" O Jupiter, fléchis la destinée

" Pour mon Amant je t'implore,  
aujourd'hui.

" Eh ! quel Amant je possèdois  
en lui.

" Tout ce qui flatte un Cœur. De la  
Barque cruelle

" Fais qu'il soit toujours respecté,

## Diverses.

229.

" Dans une jeunesse éternelle.  
 " Eh ! qui doit mieux conduire à l'In-  
     mortalité  
 " Que d'être charmant & fidelle !  
 " Ma fille, je suis vos doteurs  
 " Dit le maître des Dieux ; Les beaux  
     yeux de l'Aurore  
 " Ne doivent verser que les pleurs.  
 " Enfant du doux plaisir & l'ornement  
     de Flore  
 " Rende's te calme à vos esprits.  
 " Le Printemps de Thétis va revenir  
     encore.  
 " Je te fais immortel. Mais sache's  
     à quel prix  
 " Le Destin a parlé. Telle est sa loi  
     sévère.  
 " Déesse, chaque fois que Thétis  
     obtiendra

" De votre Amour la preuve la plus  
chère

" D'un Lestre tout à coup cet Amant  
vieillira;

" Ainsi de l'estre en l'estre abrégant  
sa Carrière

" La Jeunesse s'éclipsera.

" Thelon est Immortel ! Grand Dieu,  
je vous rends graces,  
s'écria t'elle, embrassant  
ses genoux.

" Ce que j'aime vivra, mon sort est  
arrès doux.

Elle dit et des ailes son char franchit  
l'espace,

Son Coeur cède au destin, non sans  
quelques regrets;

Quoi ! d'éternels refus veut être  
deormais

## Diverses

XVI.

" De l'Amour que je vous le plus  
fidèle gage,

" Tu dois, mon cher Thiton, m'en ai-  
mer davantage,

" Tes beaux jours seront mes bien-  
faits.

" Je saurai malgré toi conserver  
mon Ouvrage.

Elle le croit ainsi. Je ne sais quel  
presage.

Elle fait trembler pour ce succès.

O Vous dont les Croyances valent  
tueux et sages

Des Mystères secrets des plus tou-  
tres Amours.

Traient modestement les plus vives  
images.

C'est à votre art divin, Muse, que  
j'ai recouru.

Thélon va recouvrer l'éclat de ses  
beaux jours.

Il aime il est aimé ! Quel transport,  
ports vont renaître !

O Muse hélas ! dans un instant  
peut être

J'aurai besoin de tout votre sé-  
cour.

Déjà le char porté d'une vitesse  
extrême,

A ramené l'Aurore au près de ce  
qu'elle aime.

À ses premiers regards, changemens,  
fortune,

Des ans qui l'accabloient, il n'a  
plus la foiblesse,

Que dis je ? Cet amant à quinze  
ans ramené,

Boule de nouveaux feux, transport,  
té d'allégresse,



Reprendre ses agréments que l'âge  
 avoit ternis.  
 Quel retour ! Quels momens pour ceux  
 Soeurs bien unis !  
 Il tombe à ses genoux. Vainement  
 la Déesse  
 Sur le sort qui l'a tiré voudroit le  
 prévenir :  
 Un Oracle .... écoute .... Elle ne  
 peut finir ;  
 Par cent baisers il l'interrompt  
 sans cesse,  
 Et comment résister long-temps,  
 Quand le cœur est d'intelligence !  
 Amour le tendre d'Amour emporte  
 la balance.  
 Pluton obtient un lustre et se trou-  
 ve à vingt ans.  
 C'est être qu'à présent vous daignez  
 res m'entendre.

Dit enfin la Déesse ! Impressement  
trop tendre,

N'y songeons plus. Alon du Sèvre  
Destin

Elle lui déclara l'Oracle trop  
certain,

Disce ! s'écrie Thiton... quelle Loi  
rigoureuse.

« Quoi ! vainement je me verrais  
aimé

« De l'Objet le plus beau que l'Amour  
ait formé ?

« Non, je consens plutôt qu'une Vieillesse  
terre affreuse....

« Thiton, que dites vous ? Vous me  
faites trembler.

« Quoi ! d'un si triste linceul la langueur  
douloureuse,

« Affaiblirait encore cette flamme  
amoureuse,

- " Dont votre cœur commence à brûler !  
 " Quand les ombres chagrins viendront  
     Vous accabler,  
 " Je pourrais m'empêcher.... Non, j'y suis  
     résolue !  
 " Qu'Amour nous laisse encore ses plus  
     sensibles Biais ;  
 " Nous passerons les jours d'un cordon  
     Entretiens,  
 " Où l'âme avec transport se montre  
     toute nue ;  
 " Nous avons ces soupirs, ces vœux, ces  
     serments,  
 " Tant de fois répétés et toujours plus  
     charmants ;  
 " Presque heureux de plaire, exempts  
     d'inquiétude ;  
 " Nous nous verrons toujours, nous  
     ne ferons qu'aimer.

„ Eh! Quel bien vaut la certitude  
 D'inspirer tant d'amour dont on se  
 sent charmé.

Ainsi, mais vainement parla la  
 jeune Clorinde;  
 Ce dangereux amour avec malignité,  
 Aux yeux de son amant la rendit  
 plus belle encore,  
 Et déjà dans son cœur Thitou a  
 concerté.  
 L'ingénieux secret de fléchir la  
 Déesse.

„ Vous m'aimerez toujours, dit-il,  
 Notre tendresse.

„ Remplira ma félicité.  
 „ Mais quand vous ne craigniez pour  
 moi que la vieillesse  
 „ Mon cœur plus délicat prévoient de  
 plus grands maux;

## Diverses.

227.

"Car enfin si le sort qui me rend l'oe  
Jeunesse,

"M'en avoit donné les défauts,  
"S'il me forçoit d'être volage."

"Votre Beauté me répond de mon cœur:  
"Mais je n'ai que vingt ans. à ce d'a  
goureux âge."

"De la constance helas! connaît-ont  
Bonheur!"

"Assurons, croyez moi, le sort de notre  
Flâme."

"Je le sens bien. Un lustre à cet âge  
ajoute"

"Suffira pour bannir à jamais de  
mon ame."

"Ces goûts capricieux, cette lé  
gèreté"

"Que la Jeunesse embrasse avec tant  
d'imprudence."

„ Et quoi! voudriez-vous charmante  
Déesse

„ Faire d'un peu de prévoyance

„ Exposer ma fidélité.

O divin Raison, que ta main est  
puissante.

La Déesse se rend, et comment se  
vider!

Déjà son ame impatiente

De ces sages Conseils brûle

de profiter.

Que leur pouvoir est doux! L'Amour;

rouse Déesse

Né cherche, ne veut que cette tendre

Yvresse

Qui la rend toute à son amant.

Quel bonheur de combler les vœux

de ce qu'on aime!



## Diverses.

289.

Quand on croit par ce bonheur  
même

Se l'attacher plus tendrement !

Que j'aime à voir Thidau avec combien  
de Zèle,

Il se livre aux transports qui le rend,  
dout, fidèle !

D'un amour délicat, digne & empor-  
temens !

Dans l'espoir d'acquies une foi plus  
constante ;

Il profite si bien de cet heureux mo-  
ment,

Que de vingt ans, il passe jusqu'à  
trente ?

Eh bien ! tendres Amans ! vous voilà  
rassurés ;

Vos feurs sont pour jamais l'un à  
l'autre livrés,

Vos vœux sont ils remplis ? Hélas,

peuvent-ils l'être ?

D'un bonheur qu'on n'a point  
gouté,

On se prive aisément. Mais en est-  
on le maître ?

Quand on en a senti toute la  
Volupté ?

Bientôt les craintes disparaissent,

Les desirs plus ardens se dissipent ;

C'est par excès d'amour qu'à l'ombre  
de ces Bois,

La Déesse se rend. Ici, c'est par b'  
surprise.

Après mille combats à céder que l'  
que fois

La seule pitié l'autorise ;

L'Amour courbant leur yeux de  
voiles séduisants,

Sembler éloigner leur des,  
l'ince ;

## Diverses.

241.

Thilon ainsi dans la même journée  
 Se retrouve à quatre-vingt ans.  
 La Déesse est en pleurs: « Lâche, dit-il,  
 vos larmes;  
 " J'ai vu de mon Grintem s'évanouir  
 les Charmes.  
 " J'en regrette la perte, et ne m'en re-  
 pends pas:  
 " Ce que j'eus de beaux jours, du moins,  
 charmants, purs,  
 " Je les ai passés dans vos bras.  
 " Rendez-les moi, grands Dieux! pour  
 les reprendre encore?  
 Ainsi vieillit Thilon, quelle injustice  
 Hélas!  
 D'acquiescer ainsi la vieillesse.  
 Et comment lorsqu'on pleurt, contraindre  
 ses desirs?  
 Otez en de si doux plaisirs.  
 Je donne pour rien la jeunesse.

---

## Le Frère et la Sœur.

## Fable en Vers.

Jadis un Père de famille  
 Avait un jeune Fils aussi beau que  
     le jour,  
 Il avait encore une, Sœur  
 Vrai remède contre l'amour,  
 Qui proquoit de Dame nature  
 Quelque fois au beau sexe elle fait  
     cette injure.  
 C'est lui jouer un assez mauvais tour.  
 Ces enfans l'adinoient comme font  
     d'ordinaires  
 Ceux de leur âge et trouvant un  
     Miroir  
 Sur la toilette de leur mère,  
 Le Narcisse nouveau prit plaisir à  
     s'y voir;  
 Devenu tout à coup amoureux de  
     lui même,

## Diverses

243.

Il vanta ses attraits. Vainte dont  
     sa sœur,  
     Ressentit un dépit extrême,  
 Croquant à chaque mot qu'il taxoit  
     sa laideur  
     Elle n'entendoit pas là dessus  
     raillerie;  
 Quelque fort jeune encore l'amour  
     propre et l'envie  
 S'en étoient comparés. Elle va prompt-  
     tement  
 Trouver son Père à son appartement.  
     Mon petit frère a la manie  
 De se mirer, dit elle, il se croit  
     un Soleil,  
     Et son Orgueil est sans pareil;  
 Défends lui, mon Père, je t'en  
     prie  
 D'approcher du miroir et de s'y  
     regarder.

244. Poésies

Le Père n'en fit rien, et loin de  
 Les gronder,  
 Embrasse ses Enfants, tous les deux  
 Les caresse

Et leur partageant sa tendresse;  
 Mes chers Enfants, dit-il, je veux  
 Que vous vous miriez tous les deux.  
 Vous, Mon fils, à fin que l'image  
 De la bonté dont Dieu prit soin de  
 Vous parer,  
 Vous donne horreur du vice et du Libertinage  
 Qui pourroient la deshonor;  
 Et Vous, Ma fille, à fin qu'en cette glaise,  
 Appercevant votre disgrâce,  
 Et que Vous n'ayez pas ces allraits  
 enchanteurs,  
 Dont brille souvent la jeunesse;  
 Sous réparées ce défaut par vos Mœurs,  
 Rien n'est si beau que la sagesse.

---



Vers Moraux  
par Mr. de la Fayette.

Cache ta vie. Au lieu de voler, rampe,  
A dit un Grec. Je tiens qu'il s'agit  
raison;

Du Cœur Humain il connoissoit la  
troupe.

Bonheur d'autrui n'est pour lui que  
poison.

L'homme est injuste, en vain sans  
relâche.

Il ne peut voir son prochain estimé.  
Mérite un nom, mais pour être lieu,  
reux, tâche

De son vivant de n'être pas nom,  
mèn

---

Vers.

Sur Sénèque.

C'est en vain que Sénèque blâme  
 Les Richesses et leurs appas.  
 Car si les biens nuisent à l'ame,  
 Il devoit ne les aimer pas.  
 Ses Raisonnemens magnifiques  
 Dont son Esprit s'est tant flatté;  
 Ces beaux Discours Bucoliques  
 En faveur de la Campagne,  
 Et ces remèdes qu'on admire,  
 Qu'à tout coup il nous vient offrir,  
 Sont des choses bonnes à lire  
 Mais fort mauvaises à souffrir.

---

## Diverses.

247.

Vers  
Sur la Raison  
par Mad<sup>e</sup>. des Aboulières

Homme vaute moins ta Raison,  
 Vois l'infutilité de ce Prêsent  
                                   Céleste,  
 Pour qui tu dois, dit-on, mépriser  
                                   Tout le reste.  
 Aussi faible que toi dans ta jeune  
                                   Saison,  
 Elle est chancelante, imbécille;  
 Dans l'âge où tout t'appelle à des  
                                   plaisirs divers,  
 Fille esclave des sens, elle t'est  
                                   inutile.  
 Quand le sort t'a laissé compter ci n.,  
                                   quante hyvers,  
 Elle n'est qu'en chagrins fertile,  
 Et quand tu vieilles, tu la perds.

---

## Épître Solitaire.

Enfin revenue des erreurs,  
 D'une longue et tendre Jeunesse;  
 Je goûte à longs traits les  
 douceurs

De l'Etude et de la Chasteté.

L'Amour fut long tems ma fai-  
 ble

Mon Cœur se plût dans ses liens;  
 Je pus prodiguer tous les biens,  
 Pour les Charmes d'une Maîtresse.  
 Hélas! le souvenir de mes Éga-

remont,

Rend ma Raison triste et confuse,  
 Et je sens ici que ma Muse,  
 Me prête de nouveaux accens.

Heureux celui dont les années  
 Ont coulé dans un doux loisir,

## DIVERSES. 219.

Qui, chéri des ames bien nées  
 De l'Etude a fait son plaisir;  
 Du vrai Sçait, Sectateur fidèle  
 Il nous offre un parfait modèle.  
 Qu'il soit gravé dans nos Esprits;  
 Son Nom vole au sein de la gloire,  
 Et dans le Temple de Mémoire  
 Il éternise ses écrits.

## VERS

du Duc de Châtillon

au

Duc de Richelieu.

Par votre humour le Monde est  
 gouverné.

Vous voulez tout le Calme & l'orage,  
 Vous vous visez de memoir confiné.  
 Loin de la Cour dans un petit Village,  
 Pour avoir d'un Enfant bien né  
 Adopte le tendre langage.

## 250. Poësies

Alcimédon mes desirs sont contents,  
 Je trouve beau le desert que j'habite;  
 Et je vois bien qu'il faut céder au  
<sup>seul</sup>  
 Quitter le monde et devenir Hermite.  
 Je suis heureux de vieillir dans  
<sup>un</sup>  
 D'être oublié, de n'être tout pour  
<sup>moi</sup>;  
 D'avoir dompté la crainte et le d.  
<sup>espoir</sup>,  
 Et si le ciel qui me traite si bien,  
 Qu'on pitie le Jans et de la  
<sup>France</sup>  
 Votre Bonheur verra-t-il égal au  
<sup>mien</sup>.

---



Portrait du Sage  
par la Fontaine

lire de l'Ode 3. du Liv. III. d'Horace.

*Austam et tenacem.*

Le Sage grand comme les Dieux  
Et Maître de ses Destinées,  
Et de la Fortune et des Cieux,  
Tient les Buissonnes enchaînées.  
Il règne absolument sur la Terre  
et sur l'Onde,  
Il commande aux vifs, il com-  
mande aux trépas,  
Et s'il voyoit périr le Monde,  
Le Monde en périssant ne l'éton-  
neroit pas.

---

# Imitation

du même partage d'Horace.

Un grand Cœur amoureux de l'exacte

Justice

Soutient un noble serment

Contre un Peuple fougueux par la

Brigue emporté

Il brave d'un Tyran l'orgueilleuse

Malice

Qui l'entoure sans fruit des horreurs

Du Supplice.

Du crime seul il est épouvanté.

En vain et la foudre et l'orage,

Attaquent les Vertus, appuyés de son

Courage.

C'est en lui qu'est le fond de sa tranquillité,

De l'Univers écoulant la chute

épouvantable

Pourroit l'envelopper paisible, en vain

la ble.

## Diverses.

253.

Ode  
 Sur la Mort de Charles VI.  
 Empereur d'Allemagne;  
 faite le 2. de 9<sup>bre</sup> 1740.  
 par M. de Voltaire.

Ne tombe pour jamais ce Cèdre dont  
 la Tête

Défia si long temps les Vents et la  
 Tempête,

Et de qui les Rameaux ombrageoient  
 tant d'Etats.

En un instant frappé  
 La racine est coupée  
 Par la faux du trépas.

Voilà ce Roi des Rois et des Grands,  
 Deux Suprêmes !  
 La Mort a déchiré ses treize Dix,  
 Dêmes,

254. Poësies

D'un front chargé d'ennuis d'un,  
 gercua Ornement,  
 Et de sa race altière  
 Un monceau de poussière  
 Est le seul Monument.

~.

Son nom même est détruit, le Tom,  
 beau le dévore  
 Et si le faible bruit son fait en-  
 tendre encore,  
 On dira quel que fois, il régnoit,  
 il n'est plus.  
 Elages souverains  
 De tant de Rois vulgaires  
 Dans la foule perdus.

Ah! s'il avoit lui même en ces  
 plaines fumantes,  
 Qu' Eugène, en un glorieux de ses mains  
 triomphantes,

## Diverses. 255.

Conduit de ses Germains les nom,  
 breux Armeuins,  
 Et raffermi l'Empire  
 De qui la gloire expire  
 Sous les fers Ottomans.

S'il n'avoit pas languit dans sa  
 Ville allarmée;  
 Redoutable en sa Cour aux chefs  
 De son Armée,  
 Punissent ses Guerriers par lui  
 même avilis.  
 S'il eut été terrible  
 Au Sultan invincible  
 Et non pas à Wallis.

Qu'il ne plus dege encore et de mour,  
 haut la Guerre  
 N'eût par ses Bâtons faits comme  
 né sur la Terre,

256 Poésies

Les beaux jours, la Vertu, l'Abon-  
danced et les Arts,  
Et cette paix profonde  
Que l'on peut donner au Monde.  
Le Second des Césars.

La Renommée alors étendant ses  
Aîles,  
Eut répandue sur lui les Clartes  
immortelles,  
Qui, de la nuit des temps percent  
les profondeurs,  
Et son nom redoutable  
Eut été plus durable,  
Que ceux de ses Vainqueurs.

Je ne profane point les dons de  
l'Harmonie,  
Le Seigneur Apollon descend à mon  
Génie,



## Diverses. WS.

De verser, en brûlant et les Macins  
 et les Loix,  
 Le fiel de la Satyre  
 Sur la tombe où respire  
 La Majesté des Rois.  
 Mais à vérité, Sainte, O juste Renommée,  
 Amour du Genre Humain dont mon ame  
 est enflammée  
 Reçoit avidement les ordres éternels,  
 Dictés à ma Mémoire  
 Les Leçons de la Gloire  
 Pour le bien des Mortels.  
 Rois, la Mort vous appelle au Tribu-  
 nal Auguste,  
 Où vous êtes pesés aux balances du  
 Juste  
 Votre siècle est témoin, le Juge est l'éternel.  
 Demi Dieux mis en poudre,  
 Lui seul peut vous absoudre,  
 Lui seul peut vous punir.

---

## Vers

à l'honneur de Madame  
la Colonelle de Dampierre,  
pour l'anniversaire de son  
Naissance le 8. de Mars 1746.  
par Mr de Champey, Chapelain.

O heureux jour qui vous vit naître,  
Madame ! O l'aimable Printemps !  
Que celui qui vous donna l'être,  
Pour braver les ans et le temps.

Ce jour à jamais mémorable  
Ne sauroit être trop chanté,  
A peine l'Histoire et la Fable,  
Ont elles rien de plus marqué.

Mais non, je me trompe, Madame,  
Ce jour bien moins que vos vertus,  
De vos ans a tissé la trame,  
Et rien ne vous illustre plus !

Une Vertu Nonagenaire !  
Ce Spectacle est des plus nouveaux.

## Diverses

259.

Que la Vieillesse a de quoi plaire,  
Lorsqu'on lui voit des traits si beaux!

Qu'il est doux ! Qu'il est agréable,  
À nonante ans de vivre encor  
Sans nulle infirmité notable,  
Et comme au temps de l'âge d'Or.

Que le Ciel, Madame, prolonge  
Dix ans encor et plus vos jours !  
La plus longue vie est un songe,  
Mais ce songe là plaît toujours.

---

Sur le présent.

Que l'homme est malheureux, & D  
quelle est sa faiblesse !  
Nous vivons tous esclaves de la Mort,  
L'instant présent ne dépend plus  
Du sort,  
Vivons et jouissons le temps qu'il, il  
nous presse.

---

Version Placé  
de Mr. de Turgan  
au Comte d'Argenson  
Ministre de la Guerre.

Un jeune Elève d'Apollon,  
Elève, j'en conviens de fort peu d'in-  
portance,  
À ce titre souvent sûr de votre as-  
sistance,  
Où à Votre Grandeur en cette Cir-  
constance  
Présenter un Placet qui ne sera pas  
long.

Mon Coltrou de Laquais qui craint  
d'entrer en lice,  
Mon Sujet, bon valet, mais fort &  
mauvais Guerrier  
S'étonne que pour la Milice,  
Le Dieu Mars l'ait compris dans son  
papier Terrier,

## Diverses.

VI.

Que, il ne fut, dit-il, a vide de l'avenir.  
 De plus il a tout lieu de croire,  
 Que la France n'a pas besoin de son  
 appui,  
 Et que Louis et la Victoire  
 Se passeront fort bien de lui.  
 Il sollicite donc la grace  
 Le dirai-je ? d'être exempté  
 D'aller en la Bastille  
 Parmi nos viciés prendre place.  
 Car tel est son mépris pour toute  
 Vanité  
 Qu'au renom des fers il porte peu  
 D'envie,  
 Et qu'à Votre Grandeur il demande  
 La Vie  
 Au lieu de l'Immortalité.

---

## Peinture de l'Amour.

D'un autre recevoir la Loi,  
 Jamais n'être Maître de soi,  
 Promettre ce qu'on ne peut tenir,  
 Craindre beaucoup plus qu'on n'espère;  
 De longs entretiens superflus,  
 S'entir astés, dire encore plus,  
 S'attaquer bien, mal se défendre,  
 S'abandonner, puis se reprendre,  
 Être fou raisonnablement,  
 Beau de repos, bien des Caprices,  
 Beau de plaisirs, bien des supplices,  
 Se pardonner pour s'offenser,  
 Se rappeler pour se chasser;  
 Raccourcissements, puis injures;  
 Nouveaux sermons, nouveaux parjures,  
 La paix, la Guerre tour à tour,  
 En raccourci, voilà l'Amour.

---



## Diverses. 263.

## L'Etude.

Ode.

par Mr. Gaultier, Chanoine  
Regulier de la Congregation de N. S.

Etude riante ou sévère  
Au gré de nos changeans desirs,  
Qui sçais briser la chaîne austère  
Que traînent d'ennuyeux loisirs.  
Tri. par qui méritant l'aveu de la  
Nature,  
L'est sous les agrémens d'une simple  
parure  
Lien aux Mortels ses heureux traits;  
Vaine décore l'élégante robe  
hommage;  
Qu'on docte à son aspect, si tu seras  
véritable  
Par tes fruits ou par tes allures.

264. Poësies

Qu'est ce que l'homme en son enfance ?  
 Un être à lui même étranger,  
 Tributaire de l'ignorance,  
 Cherche t'il à s'en dégagez ?

De nuages épais la Raison entourée,  
 D'un Organique instinct à peine séparée,  
 Aux vœux de la sagesse prévenant:  
 Erreur, dans les replis son Esprit l'enferme,  
 Barrière.

Peu frappé du présent, son œil trou-  
 blé n'embrasse  
 Ni le passé, ni l'avenir.

De cette nuit avilissante,  
 Bientôt l'Etude l'affranchit.  
 Par ses secours plus agissante,  
 Son Ame résout, réfléchit.

Déjà de la Science il voit briller  
 L'Aurore,  
 Le jour de la Raison qui s'imprime  
 D'éclorre,

DIVERSES. *abs.*

Lui découvre un monde nouveau ?  
 Il rend à la lumière au Bonheur  
 L'associer.

Le savoir est pour l'homme une  
 seconde vie.

L'ignorance un premier tombeau.

Par de flatteuses découvertes  
 Source d'honneurs, d'utilités,  
 Son esprit rachète des peines  
 La Raison, ses obscurités.

A ses amis vainqueur tout parait  
 accessible.

Aux règles du vrai beau, la Critique  
 inflexible.

Atteint son goût, se tait, et se tait.  
 D'un style droit, épuré, formant ses  
 Loix suprêmes.

Quelque, par vos efforts et par vos  
 études mêmes.

Il monte à des succès brillants.



Que de nobles Travaux ! Que de Sa-  
vantes veilles !

Mes esprits enchantés, adorent ces  
merveilles : Et

L'Etude les voit, les produit :

Sans elle, la Science expire avec sa  
Gloire :

Et les faits des Mécènes, au Temple  
de Mémoire

Sont enveloppés dans la nuit.

Foible Orayon des avantages

Qui en font tout ses doctes secours ;

Par eux les mœurs dans tous

les âges

Se produisent sous d'honnora-  
bles jours.

De folles passions qu'une Liqueur  
non breuvée

Trace à l'Ordre la route témé-  
raire

268. Poësies

Des vices les plus détestés  
Dans les sages liens d'un travail  
littéraire

Souverains de nos vœux, sachons  
les satisfaire

Par d'innocentes voluptés.

Barbares, Nations incultes,  
Servés d'Ombre à ce tableau:  
L'erreur est le Dieu de vos fuites,  
Sur vos yeux je vois son bandeau.

L'aveugle opinion vous promène  
sans cesse;

Dans les illusions, dans la peur, le do  
Yvresse

De vos feurs et de vos esprits,  
Des plaisirs effrénés adoptant les  
maximes

Au gré de vos vertus, vous élevés des  
Crimes

Dont les horreurs vont ouï flétris.



## Diverses. 26y.

Qu'il peignent ces Groupes de figures.....  
Mais où vont m'entraîner mes vœux?

Fuyez trop lugubres images;  
Je cherche des aspects plus heureux.  
Sur les fastes des temps jettous, fixons  
la vûe,

Quels précieux dépôts la Lecture  
a sidée.

Etate à mes yeux dévoilés!  
Les ans sont reproduits, tout m'instruit,  
tout m'exerce;

Avec des morts charmants, tirant un  
doux commerce,  
Je vis aux siècles écoulés.

Dessus son aîle fugitive  
Que Saturne emporte nos jours,  
Etéints dans une étude active  
L'acquies fait revivre tous jours.  
Aux vains amusemens dès que l'on  
sacrifie,

170. Poësies

Dans le cercle présent, on s'échappe  
la Vie,

On perd les moments à venir;  
Exerce t'on l'esprit à pensive, à  
connaître?

Les plaisirs fructueux chaque instant  
les voit décroître,

La mort seule les voit finir.

Quoi! d'un voile Philosophique

Obscurcissant ses doux loirs,

Faut il l'apôtre Stoïque

Immoler ses goûts, ses desirs?

Non! l'esprit studieux à la gayerie  
va lies;

Le savoir bien conduit, en cent façons  
se plie;

Dieux! qu'il d'icte de beautés!

Il parle, Quel silence! Il instruit;  
on l'approuve,

# Diverses. VII.

Par ses charmes puissans d'un seul  
 Homme on trouve  
 De nombreuses Sociétés.

Requête  
 de M<sup>lle</sup> Bernard  
 à Louis XIV.

Sire, VOS Loix sont ils si nécessaires  
 Au bonheur de l'Etat, au bien de vos  
 Affaires,  
 Que, sans ma pension, vous ne puis-  
 siez compter  
 Les faibles Allies et du Rhin et du Tage.  
 À vos armes, Grand Roi, VOS peuples  
 Vont résister,  
 Si pour vaincre l'effort de leur injuste  
 Colère,  
 Il falloit se decouronner.  
 Je ne les demandais point.  
 Ne pouvant aux Combats, pour Vous,

272. Poësies

perdre la vie,  
 Je voudrois me creuser un illustre  
 tombeau,  
 Et souffrir une mort d'un genre tout  
 nouveau,  
 Mourir de faim pour la Patrie.  
 Sire, sans secours tout verra votre  
 Loi,  
 Et vous pourrez en croire Apollon  
 sur sa foi.  
 Le sort n'a point pour vous démenti  
 Ses Oracles.  
 Ah! puisqu'il vous promet miracles  
 sur miracles,  
 Faites moi vivre et voir tout ce que  
 je prevois.

---

## Diverses 273.

## Les Beautitudes.

par Mr. de la Faye.

Heureux qui s'affranchit de cette  
crainte vaine,

Qui'exalte en nous l'horreur de l'éter,  
nelle nuit.

Qui marche d'un pas ferme au son  
Destin le mène

S'il n'a que peu de jours, du moins  
il en jouit. .

Heureux qui sage et jeune  
encor

Sait compter ses beaux jours dans  
un hâter le terme,

Et qui mettant le juste prix  
à l'Or,

Né le prodigue ni l'aveugle.

Heureux qui voit sans mur,  
 murer,  
 Soumettre l'Âme l'esprit aux incursions  
 de sa Patrie,  
 Qui peut, exempt d'Orgueil, exempt  
 de flatterie,  
 Plaire aux Grands sans les  
 admirer.

Heureux qui n'a d'autres desirs,  
 Que ceux qu'il peut sans trouble ai-  
 sément satisfaire.  
 La Fortune et l'Amour ne reconnoi-  
 sent guères  
 Notre attente ni nos desirs.

Heureux qui des beaux yeux dont  
 il est enchanté  
 Fait couler les premières  
 larmes,  
 Et qui d'une jeune Beauté,



## Diverses. 278.

Voit croître en même temps et l'Amour et les Charmes.

Heureux, qui joint aux grands talens  
 Et l'Esprit doux, un Cœur tendre &  
 sincère!

C'est le plus rare des présents,  
 Qu'aux Mortels les Dieux puissent  
 faire.

Heureux celui dont le goût de renferme,  
 Dans peu d'amis, le nombre de  
 vertueux,

Qui, sain de Corps, l'esprit tranquille  
 et ferme  
 Dans les plaisirs peut vieillir  
 avec eux.

Heureux, qui respectant la Majesté  
 Suprême;

Se livrant tout entier aux mains d'un  
 Dieu qu'il aime,

276. Poësies

Aux Loix de sa Raison accorde  
Ses desirs !

Jamais en ses besoins le Ciel ne  
L'abandonne ;

La Volupté le sert, le Calme l'en-  
vironne ;

Et toute la Nature a soin de ses  
plaisirs.

Sur la Liberté

par la Mothe.

O Notre seigneur veut avoir sa pleine  
Liberté ;

L'Ombre de contrainte la blesse ;

Et c'est un Roi jaloux de son au-  
torité

Jusques à la délicatesse.

Cet Objet me plaît, mais sur tout  
Ne m'oblige pas de m'y plaire ;

## Diverses.

277.

Ordonnées moi ce que je n'aurois fait,  
 Vous allés m'en ôter le goût.

Oh! pourquoi cette Loi m'est-elle si

goureuse?  
 En me liant à mon plaisir!

C'est que je n'y sens plus cette douceur  
 flatteuse

Que je goûtois, à le choisir.

La choisissant je crois du Diadème

Exercer les droits souverains.

Quelque ordre survient-il? Je ne suis  
 plus le même.

Le sceptre me tombe des mains.

Je songe alors à dénouer ma chaîne,

Impatient de rentrer dans mes droits,

L'Objet de mon plaisir le déçoit de  
 ma gêne,

Ma dépendance est tout ce que j'ai vu.

## Épître

À Madame

par un Elève de Voltaire

M<sup>r</sup>. d'Arnaud.

Sous voûtes, belle Assés, qu'à peine à  
 Son Aurore,

L'Astre de mes destins vous annonce  
 Son Courir:

En plutôt que de moi, qui d'un Cœur  
 qui s'ignore,

Je salue les replis, je salue les détours,  
 Qu'au milieu d'une Groupe d'Amours,  
 Dans le salon brillant du Dieu de  
 l'Harmonie,

J'expose le tableau de mon faible  
 Génie,

Et le Système de mes jours.

Sous le voûtes, ma main droite,  
 S'a saisir ce pinceau dont la touche  
 facile,

A tracé tant de fois vos charmes les  
 plus doux;

## Diverses.

279.

Le solâtre enjôûment voltigeant sur  
 nos traces,  
 La mission des ris, la Toilettedes Yeux,  
 Le sentiment en pleurs embrassant nos  
 Genoux,

Mais comment de si loin revenir sur  
 mon être?

Pourrai-je abandonner cette foule d'appas,  
 Cet air intéressant, ces accords délicats  
 Ce je ne sai quel feu trop dangereux  
 peut être?

Comment puis-je concevoir?

Celui qui ne se connoît pas?

Occuper tout entier des vœux de ce que  
 j'aime,

Dans un foyer étranger plaçant tout  
 mon Bonheur,

Je suis encor pour moi le plus obscur  
 Problème;

Pourquoi par un Ordre Suprême  
 Du don de m'ignorer m'arracher la  
 Douleur?

Tout il en fin m'ouvrir, me résoudre  
moi même

Et vous analyser mon Cœur?

Ah! puis je m'en défendre! Un regard tout  
de flâme

A déjà su percer les voiles de mon âme;  
Je me sens pénétré du feu de ses Rayons;  
Et déjà devant moi la vérité scintille,  
Plaçant son Miroir pour l'admettre  
A préparer la toile et pour les Crayons.

Philippe n'étoit plus, ce trop valet  
Génie,

Des Graces, des Amours, des Illu-  
sions  
regretté,

Politique, Guerrier, Disciple d'Uranie,  
Arbitre des Talens et de la Volupté.

Philippe n'étoit plus, et je commen-  
çois d'être,

J'ai sortis du Néant, il entroit au Tom-  
beau.

Chapelle aura long temps les larmes qui  
m'ont vu naître,



## Diverses. 281.

Fontenelle y chanta, l'Amour étoit son  
Maître.

La, Voltaire essaya son tragique princen,  
La Lyre, les Crayons, le Chalumeau champêtre  
Les attributs des arts entourent mon berceau;  
Je crois au milieu d'eux comme au sein  
du Lycée;

Mon esprit moins étroit s'accroît insenti-  
blement,

En termes plus certains j'exprime mes  
pensées;

Mon Cœur moins vuide enfin connoît  
le sentiment,

Lui bal à la vertu pôle de nouveaux char-  
mes;

Graves de la pudeur, plaisir touchant des  
larmes,

Tendre son de la voix, silence encor plus  
doux,

Refus, desirs, transport; Il nous réunit  
tous,

Pour remplir tous les jours d'une constante  
existence.

N'étoit ce point assez de posséder un  
Cœur,

De sentir vivement, d'aimer avec  
 Constance

De désirer sans trouble et jouer sans  
 langueur

Ah ! falloit il encore, victime d'un  
 Génie

Trop séduit par les sons d'une vaine  
 harmonie

Vouloir être introduit dans le sacré  
 Vallon,

Et parcourant ces Bois que la foudre  
 environne

Joindre dans la même couronne  
 Aux Mythes de l'Amour les La-  
 riers d'Apollon

Mais quoi ! Si de tout temps la noi-  
 re Frénésie

Au Nectar de la Poésie

A mêlé ses poisons brûlants

Faut il que les excès de la débauche  
 impure

## Diverses.

V83.

Neus fane renouer aux dons de la  
Nature.

Et juge-t-on des arts par l'abus de  
talens ?

Ainsi que des couleurs la toile prend  
la teinte,

Nos écrits de nos mœurs prennent tou-  
jours l'empreinte,

C'est la glace où le focus est rendu trait  
pour trait.

Je vais peindre le mien sans espoir et  
sans crainte.

Je suis fidèle au vrai, même dans mon  
portrait.

Si l'homme est méchant je l'oublie,

Si l'est que fou j'en ai pitié.

J'ignore la haine et l'envie

Je ne connois que l'amitié.

O Vous, qui pratiquez ces plus tendres  
maximes,

Qui m'aimez pour moi même & non point  
pour mes rimes;

J'en goûte auprès de vous la parfaite  
Douceur,

Le Dieu de tous les arts, l'ingénieux  
Voltaire

A formé mon esprit & vous mon Ca-  
ractère;

Je lui dois mes talens, mais je vous dois  
mon Cœur.

Contre moi chaque jour Zôïles peut  
écrire;

Ma vengeance est muette, et de son noir  
Délire

Un Strique maintenant sera l'unique  
prise;

Si ses armes sont la Satyre

Mon Bouclier, c'est la mépris.

Sauvé de ces écueils connus pour ces  
naufrages

Encor moins descendrai-je à des éloges  
bas;

Le Mensonge flatteur est loin de mes  
Ouvrages,

## Diverses.

285.

Quand je chante Daphné, Licio ou  
 Mécéas,  
 C'est peu de mon estimer, ils ont toutes  
 suffrages,  
 Et je n'exprime point ce que je ne veux  
 pas.  
 Peut être de moi même, Adulateur  
 trivial,  
 Tel qu'un Amant seduit par une vai-  
 ne Idole,  
 De que Narcisse s'pris de sa propre  
 Beauté  
 Je m'abuse et peins peut être  
 Bien moins ce que je suis, que ce qu'il  
 faudroit être ;  
 Aux yeux de l'Amour propre on voit  
 jamais flatter  
 Du moins que cette estampe où l'hon-  
 neur se copie,  
 Soit le plan de mes mœurs, la carte  
 de ma vie ;  
 Comme un Oracle sûr je veux l'in-  
 terroger.

Si par la main de l'art elle est trop  
 embellie,  
 C'est à moi de me corriger.  
 Que ne puis-je à l'instant dans le creux  
 set du stage  
 Epurer mes talens et mon fœux enco-  
 plus,  
 Joindre aux fleurs du Printems le  
 fruit du <sup>bon</sup> âge  
 Les attrait de Minerva aux graces  
 de Venus  
 Porter chez mes amis est heureux. Ad-  
 semblage.  
 La solide Raison, le léger badinage,  
 Et sur tout la vertu de la Société,  
 Simplicité de mœurs, ainsi que de  
 langage,  
 Candeur inaltérable, exacte vérité,  
 Ah! que ne puis-je enfin pour finir  
 cette image,  
 Braver de mes foyers la malle Oi-  
 siveté, Et



## Diverses.

287.

Et d'un goût peu constant, d'un esprit  
trop volage,

Arêter le papillonage,

Et fixer l'instabilité;

Cette flottante incertitude

Surint chaque jour mes frivoles desirs,

Le conduit quelque fois des plaisirs à

l'étude,

Mais plus souvent enver de l'étude :

aux plaisirs.

Deux Plaisirs ! Notre Temple est celui  
du Mystère ;

J'y vais avec l'Heureux et le Devoir  
austère ;

La plus pure Vertue ne s'en peut allarmer ;

L'hommage que j'y porte est le desir de  
plaire

Et la certitude d'aimer.

Qu'un autre quide par l'envie,

Dans l'entre de Meduse aille à mer de

lucide

Qu'isolé, sans amis, à lui-même en

horreur,

Qu'il dégrade les arts, il consume la vie.

Et qu'il soit toujours plus détesté

Plus rampant ou plus ténébreux,

La Haine, l'Intérêt, l'ignoble Cécité  
Dient les seuls vers qu'il peut faire.

Pour moi toujours plus exhaute

De l'aimable simplicité

Aux rives de Tibur, j'aime chanter

Lycerre,

Orner de pampres verts cet Autel

de la Verté

Et couronner en fin des vases de Cy-

thère

La Sagesse et la Volupté.

Ainsi pensa toujours cet aimable Génie

Le Philosophe aisé, le poëte char-

mant,

L'Interprète du sentiment

Et le vrai Dieu de l'harmonie

Chantée par le Peintre des Amours,

Amateur du Temple, Oïde de nos jours,

Dans les Ners de qui tout

respire,

## Diverses. 289.

Et l'Atticienne si vantée  
 Et la Romaine Urbanité,  
 Et ce charme françois que je ne puis  
     Désirer.  
 Ainsi pense l'Auteur des Graces si  
     connue,  
 Le Chantre de Vert Vert, l'Ameant de  
     la Nature. (P. Grenier.)  
 Tel qu'un clair Ruissseau, sa veine  
     est douce et pure,  
 Et tel que des Letrés son fœux est ingénu,  
 Adoptant leur Esprit, leur négligence  
     même,  
 Je voudrois allier dans un heureux  
     Système,  
 La Vertu, les plaisirs, les Arts, la  
     Liberté.  
 La Morale à tes yeux se montre sous  
     l'image  
 D'une jeune et tendre Beauté;  
 La timide pudeur règne sur son visage;

290. Poësies

Moins belle que Vénus, elle plaît  
davantage;  
L'adorable franchise habite à son  
côté,  
Un soupir est tout son lan-  
gage,  
Les larmes de l'Amour font sa fé-  
licité.  
Son Symbole est un Cœur. Qu'entend-  
que t'il au Sage?  
La Nature et l'Humanité.  
Mais c'est peu de prêter à ma Rhi-  
losophie,  
Ce tendre, ce touchant que le Cœur  
déesfie;  
Il est d'autres devoirs, des Devoirs  
adorés;  
Plus d'une Chaine qui nous  
lie,  
Et des engagements sacrés;  
Nous naissons tous Sujets d'une dou-  
ble Puissance.

## Diverses. . 291.

Chaque Peuple à son Culte & son,  
 que c'est ses loix;

Malgré l'audace d'impie et la veu,  
 gle, Licence,

Respectons les Autels, obéissons  
 aux Rois.

Toujours Vertueux par sys,  
 tème

Coupable trop souvent, mais par  
 fragilité;

De moins lorsque d'Arrou j'en  
 tens la voix suprême;

Fidèle Serviteur et ne oubliant  
 moi même,

De ma folle Raison j'abaisse  
 la fierté,

Et laisse captiver devant un Dieu,  
 même

Mon impuissante Liberté.

292. Poësies

Cependant ennemi du cruel Trai-  
natisme.

Serètement blâmé d'un trop grand  
Despotisme,

Je n'ai point l'air esclave au mi-  
lieu de mes fers;

Telle est mon âme toute  
entière

Et telle sera la matière

De mes Ecrits et de mes Vers.

---



## Diverses. 293.

Épître  
 À M<sup>de</sup> Fourmont et à  
 M<sup>de</sup> la Marquise du Deffaud.  
 par Voltaire.

Fourmont, vous et les du Deffauds,  
 C'est à dire, les agréments,  
 L'esprit, les bons mots, l'éloquence,  
 Et nous plaisirs qui valent tout;  
 Plaisirs, je vous suivis par goût,  
 Et les Newtons par complaisance.  
 Que m'ont servi tous ces efforts  
 De notre incertaine science?  
 Tous ces quarrés de la distance,  
 Ce plein, ce vuide, ces ressorts,  
 Cet infini si peu traitable.  
 Hélas! Tout ce qu'on dit de l'orgueil  
 Rend il le mien moins misérable?  
 Mon Esprit est il plus heureux,  
 Plus droit plus éclairé plus sage,

Quand de Rêve<sup>(a)</sup> le long creux,  
 J'ai lu le Romanesque Ouvrage;  
 Quand avec l'Oratorien<sup>(b)</sup>  
 Je vois qu'en Dieu je ne vois rien;  
 Ou qu'après cinquante Escalades,  
 Au Château de la Vérité  
 Sur le dos de Leibniz monté  
 Je n'apprends que des Monades.  
 Ah! fuyez longes imposteurs,  
 Docte et ridicule Chimère.  
 Ah! puisqu'il nous faut des erreurs,  
 Que nos Mensonges sachent plaire.  
 L'Esprit dur, solide et commun  
 Qui calcule un par un, donne un:  
 S'il fait ce métier important  
 C'est qu'il n'est pas né pour mieux  
 Faire.  
 Du creux profond des autres sœurs  
 De la sombre Philosophie

---

(a) Desfontes.

(b) Malbranche, Père de l'Analyse.

## DIVERSES.

295.

Ne voiez vous pas Emilie<sup>la</sup>  
 S'avancer avec les Amours,  
 Sans ce Cortège qui toujours  
 Jusqu'à Bruxelles la suivie;  
 Elle auroit perdu ses beaux jours,  
 Avec son Esibault qui m'enluyge.  
 (c'est la marquise du Châtelet.)

## Vers

Sur le feu d'Isle d'ardaigne.  
 Si dès long temps Victor des voiles et  
 pieux,  
 A trompé les Mortels, et s'est mo-  
 qué des Dieux,  
 On peut dire quelle est la fin de son  
 grand Rôle,  
 Puisqu'il pour essayer de sortir de  
 Rivole;  
 Il emprunte le feu d'un bon Père  
 Truillant.

296. Poësies

---

Espérant de passer librement à Milan.  
Victor, si tu veux réussir dans  
ta fuite,

Il falloit endosser la Robe d'un Jé,  
Sûr,

En leur œuvre par tout sans aucun  
contredit,

Le Ciel est le seul lieu qui leur soit  
interdit.

Tourbe comme tu fus, en cherchant  
le désordre,

Tu serois devenu le Général de  
leur Ordre.

---

## Diverses.

297.

## Sonnet.

Sur Eve.

Lorsqu' Adam vit cette jeune Beauté,  
 Faire pour lui d'une main immortelle;  
 S'il l'aima fort, elle de son côté,  
 Dont bien nous prend, ne lui fut pas  
 cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité  
 Je crois qu'il fut une femme fidelle,  
 Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?  
 Elle n'avoit qu'un seul homme avec Elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,  
 Car, si Adam fut jeune & vigoureux,  
 Bienfait de Corps et d'esprit ayable.

Elle aima mieux pour s'en faire conter,  
 Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,  
 Que d'être femme et ne pas coquette.

---

## Les souhaits .

par Rousseau.

Et l'Amour quel que fois je désire;  
 Non, pour régner sur la terre & les  
                                 Cieux,  
 Car je ne veux régner que pour Thé-  
                                 mire,  
 Seule elle vaut les Mortels et les  
                                 Dieux;  
 Non, pour avoir le bandeau sur  
                                 les yeux,  
 Car de tous points Thémire m'est  
                                 fidelle;  
 Non, pour jouir d'une Gloire im-  
                                 mortelle;  
 Car à des jours incertains je ne veux  
 Mais seulement pour répandre sur Elle,  
 Du Dieu d'Amour et les traits et  
                                 les feux.

---



## Diverses. 299.

Sur la Futilité  
de la Poésie.

Souvent pour faire au Veu quel-  
que Ouvrage nouveau,  
On s'alembique le cerveau,  
La Santé se trouve épuisée,  
Et pour peu qu'un seul mot soit  
rangé de travers,  
Toute la Pièce est méprisée,  
Qu'on est sot de faire des  
Vers.

---

# Les Misères de la vie.

par Rousseau.

Quel homme est bien pendant sa vie,  
 Un peir fait miroir de douleurs !  
 Dès qu'il respire, il pleure, il crie,  
 Et semble prévoir ses malheurs.  
 Dans l'enfance toujours des pleurs,  
 Un Pédant Porteur de tristesse,  
 Des Livres de toutes couleurs,  
 Des Châtiments de toute espèce ;  
 L'Ardeur et fougueuse jeunesse,  
 Le met encore en pire état,  
 Des Génieurs, une Traîtrise,  
 Le tourmentent comme un Torçat.  
 Dans l'âge mûr, autre combat ;  
 L'Ambition le sollicite.  
 Richesses, Dignités, éclat,  
 Soins de famille, tout l'agite.

## Diverses.

301.

Vieux, on le méprise, on l'écarter,  
 Mauvaise humeur, infirmité,  
 Toux, gravelle, goutte, pituite  
 Augmentent sa Caducité.

Pour comble de Calamité,  
 Un Directeur s'en rend le Maître.  
 Il meurt enfin peu regrette,  
 C'étoit bien la peine de naître.  
 ou bien,

Il meurt enfin peu regrette,  
 S'il n'attendoit un meilleur Etre,  
 Dans une heureuse Eternité  
 Serroit-ce la peine de naître?

## Les Misères de l'Amour.

Ode par Biron

Parodie des Misères

de la vie par Rousseau.

Que l'homme est faible et ridicule;  
 Quand l'Amour vient s'en comparer!  
 D'abord il craint, il dissimule,  
 On l'entend tout bas soupirer.

Il ose trêl enfin déclarer?

On le suit. La poursuite est vaine,  
 N'importe, il veut persévérer,  
 Que de soins, d'ennuis et de peines.

On l'aime; tant pis, double chaîne!

Mille embarras dans son bonheur;

L'esprit dans cette est en haleine;

Bère, Mère, Espions, tout fait pour.

Est ce tout? Non, reste l'honneur;

Il se fâche avec une méthode;

On croit le vaincre, il est vainqueur,

## DIVERSES. 303.

Où de brouille, on se rassomède.

Vient un Rival, autre incommode,  
Loin des 'yeux, le repos s'enfuit,  
Jaloux, on veille, on tourne, on rode,  
Ce n'est qu'allarme jour et nuit.

Après bien des maux et du bruit,  
L'on jouit en fin de sa Piller.  
Le feu voloit, le dégoût suit,  
Le Jeu valoit-il la Chaudelle?

---

Madrigal

Le bonheur de jouir moins rare  
que charmant,

Est il donc l'ouvrage du bonheur de  
connoître?

Né peut on rapprocher le sage de  
l'Amant?

N'est-ce que chez les sots que l'Amour  
nous pourra tenir?

304. Poësies

Si vers et votre esprit vous font  
assez paroître,  
Qu'on peut penser beaucoup et  
s'entir tendrement.  
L'Amour est des humains le plus  
rare avantage,  
C'est le premier des biens. C'est donc  
celui du sage.  
Que Venus sache aimer, je n'en  
suis pas surpris,  
Trop de Dieux ont goûté les char-  
mes de Cypris.  
Mais au Cœur de Bellas inspirer  
la Tendresse,  
Couronner la Raison des moins  
de la Mollesse,  
Enchaîner la vertu de Guirlandes  
de fleurs:  
C'est la première des douceurs,  
Et le comble de la sagesse.

---



## DIVERSES. 303.

## Madrigal.

L'Amour, le seul amour est le char-  
me des Coeurs.

Où Roi le plus Puissant que se re-  
vent les Grandeurs?

A vivre ainsi content un Berger  
peut prétendre,

Et si pour l'un des deux le fût s'est  
déclaré,

Celui qu'il a formé plus sensible  
et plus tendre,  
Est celui qu'il a préféré.

## Autre

Depuis long temps la Raison &  
l'Amour,

Par leurs débats se mesuroient l'un  
à tour.

Mais ma maîtresse à tous les deux  
affable,

A peu près là si bien les disarmer,  
 Que la raison pour l'Amour plus  
     traitable,  
 Convient qu'il est raisonnable d'aimer,  
 Et que l'Amour n'osant plus la  
     blâmer,  
 Dit qu'on peut être en aimant raison-  
     nable:

---

Autre.

A cet Enfant dont on se plaignait  
     sans cesse,  
 Et dont sans cesse on veut suivre  
     les Loix,  
 Je consacrai ma première Jeunesse;  
 Mais le perfide abusant de ses  
     droits,  
 Se fit au jeu des troubles de mon  
     Amour,  
 Je détestois son Empire et sa gloire:

## Diverses. 307.

Il me quitte sans d'être regretté,  
 La s, il est vrai, malgré les injus-  
 tices,  
 Reviens Amour ! j'aime mieux  
 tes Caprices,  
 Que cet ennui qu'on nomme Liberté.

### Epigramme

de Catulle.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,  
 Rumoresque senum severiorum,  
 Omnes unius estimemus assis.  
 Soles occidere ac redire possunt,  
 Nobis, quum veniet, occidet brevis dies,  
 Nox est perpetua una dormienda.

### Traduction.

Songeons à jouir de la vie,  
 Puisque l'Amour, chère Lesbie,  
 Nous offre de nouveaux plaisirs;  
 Moignons nous des vains réglemens,  
 Qu'oppose la froide vieillesse,

308. Poësies

Aux soins d'une aimable tendresse,  
 Le soleil chaque jour  
 Se cache et renaît tour à tour.  
 Mais hélas ! quand la mort cruelle,  
 Viendra finir notre Bonheur,  
 Rien ne pourra vaincre l'homme,  
 De la nuit éternelle.

Madrigal.

Un vendredi l'Amour au marché de  
 Cythère,  
 Vendrait ses captifs à l'enchère.  
 J'en étois un. Tous, selon leurs talens,  
 Furent vendus au plus offrant.  
 Pour moi, de qui l'Amour connoissoit  
 la Tendresse,  
 Et la fidélité, je fus mis à haut prix.  
 Je vous coïtai mon aimable Maître,  
 Un regard tendre, un doux souris.

## Diverses 309.

Epigramme)  
 Sur le Cardinal Fleury,

Sans Opulence et sans éclat  
 Se bornant au Pouvoir suprême,  
 Il n'a vécu que pour lui même,  
 Il meurt pour le bien de l'Etat.

Sur la Constitution  
 par M. Rousseau.

Rome, je te vois bien, il faut te  
 Dire à adieu,  
 Si de mourir Chrétien je veux avoir  
 La Gloire,  
 Une Bulle d. j. a me défend d'aïmer  
 Dieu,  
 Une autre pourrait bien me défen-  
 dre d'y craindre.

## Chanson

de Mr. Arvoüët,  
frère de Voltaire,  
sur la Constitution.

Un jour Deux Diables en volant,  
Firent une gageure,  
A qui chieroit le plus puant,  
Sur l'humaine Nature.  
L'un d'abord chia le Fellic  
L'autre d'effroi recule,  
Et pour surpasser le premier  
Enfin chia la Bulle.

## VERS

à l'archevêque de Sens, qui  
avoit ordonné que l'on enterrât un morceau  
de chair quand lui avoit sougé à l'opération de  
la fistule.

De Joseph Linguet du Jergy,  
Un morceau du Cul git ici,  
Le Peuple de son Diocèse  
Seroit bien aise  
Que le reste y fut aussi.



## Diverses.

311.

Vers  
sur le cardinal  
de Fleury:

Grand et prudent Prélat, aimé  
 Politique,  
 Qui, par les soins heureux d'une  
 ame paisique,  
 De la France aux forêts amu-  
 sant le Stérat,  
 À l'Europe souvent as donné  
 le Repos  
 Et qui, sans imiter la fureur  
 trop barbares,  
 Du traître Richelieu de Mazarin  
 l'avare,

312. Poësies

As toujours cependant par de plus  
sûrs moyens,  
A pu parvenir au but où tendoient  
tes desfeins;

Dis moi. Qu'est devenue cette haute  
Prudence,

Qui, si long temps a fait le bon-  
heur de la France?

Qu'est devenue ce Cœur tout ami  
de la paix?

Cet esprit de douceur si connu  
par ses faits?

Bourquici dans tes vieux jours  
devenir Sanguin,  
naire?

Allumer en tous lieux le flam-  
beau de la Guerre,

## DIVERSES. 313

Remplir l'Europe d'antique et de trou,  
 Ale et d'horreur,  
 Des Princes et des Rois exciter l'a  
 d'incert,  
 Et pour comble d'effroi sous l'ombre  
 de Concorde  
 Violenter les sermens, fouetter la Divi  
 corde.  
 Etait ce peu d'avoir pour les conseils  
 maudits  
 Dans Londres et dans Madrid a  
 nime les esprits.  
 Et d'avoir excité cette sanglante  
 guerre  
 Qui ruine à la fois l'Espagne &  
 l'Angleterre.  
 Falloit-il donc encor pour les riens  
 d'étours,  
 Des Potentats germaniques troubler tou  
 les les foudres,

Et pour te joindre ceux dont les for,  
ces connues

Pourroient mal à propos s'opposer à  
tes vœux;

Il va fourbe toujours l'inant pren,  
dre l'essor

Employer avec l'art le brillant des  
Louis d'or?

Falloit il qu'un esprit en Intrigues  
fertile

Bancourut l'Allemagne des villes  
en ville,

Gagner les Electeurs, s'amuser de  
leurs vœux,

Pour donner à l'Empire un monar,  
que à ton choix?

Falloit il plus encore; falloit-il tant  
de peines,

Pour trêcher d'accablés la plus jeune  
de des Reines?

## Diverses.

315

Ce qui par ses Vertus qui la font  
 adorer  
 Non moins que par le droit mérite  
 de régner,  
 Et pour y parvenir falloit-il que  
 la rage,  
 De ses vastes Etats proposât le  
 partage,  
 Et sous des vains prétextes engager  
 tant de Rois,  
 Et forger sur ses biens des chimères,  
 quel droit?  
 Falloit il diviser les Suédois et les  
 Russes,  
 Mettre le fer en main à la Saxe,  
 à la Prusse,  
 Tenir par les discours flatteurs  
 et séduisants,  
 Les Danois dans l'arc, les Baltes  
 en suspens,

Et puis la force enfin, soutenant  
 l'artifice.

Allez les Savarais, mettez la France  
 en Lier?

Et puis, pour parvenir à tes pressants  
 besoins,

Ruiner les Sujets confiés à tes soins?

Bourquai tant de fracas, pourquoi

... toutes ces brigues,

Bourquai tous ces présents et toutes  
 ces Intrigues?

Parle donc? N'est ce pas que tu  
 veux tout troubler?

Pour qu'ensuite aisément tu puisses  
 commander?

Parle donc? Mais enfin crois tu  
 que ta Mémoire

De tant d'affreux forfaits qui  
 ternissent ta gloire.

Peine par ton silence éviter l'exécration?



Dans la Tombe avec toi crois-tu  
l'ensevelir ?  
Que te trouves, Brelas Ces faits a,  
Comminables,  
Pour rester dans l'oubli, sont trop  
remarquables,  
Ils vivront à jamais et ton nom  
détesté,  
Sera le digne fruit de leur énormité,  
Mais, ô siècles futurs ! qui oséras  
jamais croire  
Ces horribles exès qui forment  
ton Histoire ;  
Nos Neveux frémiront de voir qu'un  
tel Rochet,  
Ait caché sous ses plis un fourbe  
si parfait.

---

Pourquoi  
 les Rois d'Angleterre  
 prenoient le titre de  
 Rois de France.

Charles le Bel n'avoit qu'une fille, de sorte qu'Edouard III.  
 Roi d'Angleterre prétendoit, étant  
 son Neveu, lui succéder plutôt que  
 Philippe de Valois qui n'étoit  
 que son Cousin Germain. Celui-ci  
 apporçoit la Loi Salique, et Edouard  
 repandoit qu'il ne s'agissoit pas  
 de mettre la couronne sur la tête  
 d'une fille, mais bien sur celle  
 d'un Prince qui ne pouvoit être  
 justement privé d'un héritage  
 que lui donnoit la Loi Universelle  
 des Successions. Edouard  
 fit une Ligue avec Robert  
 d'Artois, beau Frère de

## Diverses.

319.

Philippe de Valois, et principalement de Jacques Artreel qui de Brasseur de bière devient Comte de Flandres et y règne en 1339. Edouard s'avance en Picardie; Philippe alla au devant de lui; Les Armées furent en présence; et Philippe s'abstint très sagement de combattre, sachant que l'Armée d'Angleterre, manquant de pain, ne pourroit s'empêcher de se dissiper, comme elle fit. Artreel mit en tête à Edouard pour attirer dans son Parti les Flamands, qui avoient juré au Pape, sous peine d'Excommunication de ne se jamais revolter contre la France; de prendre publiquement le titre et les Armes des Rois

## 320. Poésies

De France. Par cette Suprématie,  
les Flamands crurent ne pas  
encourir l'excommunication,  
et Édouard à cette occasion,  
prit le titre de Roi de France  
que les Rois d'Angleterre ont  
gardés depuis ce tems là. Ce  
fut en 1809.

---

Lettre contre l'Amour. Dit.

## Lettre contre l'Amour.

Vous me demandez, ma chère amie, mon sentiment sur l'Amour. Que pourrai-je vous dire sur cette passion que d'autres n'ayent pas dit avant moi? Cette matière, depuis le tems et qu'on la traite, devrait bien être épuisée, si elle ne l'est pas. Il est vrai que jusqu'ici on n'en a point encore parlé véritablement, ainsi peut-être que vous le voulez je vais la prendre sur un ton plus sérieux pour faire non l'Apologie de l'Amour, mais son portrait au naturel.

L'Amour est une passion que les Poètes et les Romanciers font la source de toutes les vertus, & moi j'en fais celle de tous les vices;

En effet l'Amour énerve le courage, corrompt les mœurs, amollit le Cœur, brouille les amis, fait des mariages disproportionnés; il nous rend rebelles à nos Parents, prodigue et avare tout à la fois, jaloux, soupçonneux &c. En fin lorsque nous nous laissons dompter par une passion que l'on ne doit regarder que comme un Amusement inutile, tous nos Sens nous déclarent la Guerre; nous nourrissons nos plus cruels ennemis qui ne respectent ni sexe, ni âge, ni condition.

Dieu nous donna la Raison en partage pour nous distinguer des animaux; il me semble que le meilleur usage que nous en puissions faire est de commander, et de réprimer nos passions.

Vous me direz peut-être que si l'Amour est une folie, c'est la



## contre l'Amour. 322.

faiblesse des grands Coeurs, vous ajou-  
terez à cette maxime d'Oppian, qu'on  
n'est pas le Maître de son Cœur, qu'il  
n'est pas défendu d'en faire un Cou-  
rage, et qu'enfin l'Amour n'est pas  
incompatible avec la vertu. D'ailleurs,  
si vous de cela, ma chère amie, voir  
les Amans sont vertueux, sincères &  
discrets, ce n'est point malheur que  
dans les Romans. L'Amour s'abuse  
lui même, il croit n'avoir que des vœux  
légitimes, mais souvent l'occasion  
prouve le contraire.

Vous pensez, me direz vous, diffé-  
remment de tout le genre humain;  
Sans Amour il n'y auroit plus de  
société entre les deux sexes, plus de  
sentiment, plus d'émulation, plus  
de spectacles, plus de fêtes, de pour  
ainsi dire, plus de mariages. Je répon-  
drai à vos Objections que la société  
civile en seroit plus charmante.

## 214. Lettre

En effet qu'est ce que la Compagnie  
d'un homme amoureux? Toujours &  
distrain. toujours préoccupé, il porte  
par tout l'ennui et abandonne tout  
le monde pour s'entretenir de ses  
idées chimériques; Et que deviendrait  
notre Commerce, chère amie, si vous  
aviez pareille foiblesse? Vous m'ou-  
blieriez au point de ne pas lire cette  
Lettre, au lieu qu'une personne qui  
conserve sa liberté est désirée de  
tout le monde. À l'égard des specta-  
cles, je vous bien qu'il y ait de l'a-  
tendance, mais qu'elle ne fasse pas  
le point principal ainsi qu'à l'Opéra.  
La Comédie française conserve là  
dessus un juste milieu, Sans amour  
on peut exister, dans nos Cœurs diffé-  
rens mouvemens, On en peut juger  
par la Tragedie de Voltaire & la  
Mort de César.

Il n'y aurait plus de sentimens,

## contre l'Amour. III.

dites Vous, quelle erreur ! L'estime et l'amitié ne sont point sujettes aux sécheresses de l'amour, et par conséquent le sont des liens plus durables ; Il est vrai que les femmes connoissent peu cette vertu ; elles ne sont point portées à aimer d'une manière aussi cordiale que les hommes aiment les leurs. C'est une jalousie de beauté causée par l'envie de donner de l'amour, qui les éloigne de leur sexe.

Pour revenir au mariage, c'est l'intérêt au l'Amour qui en fait la plus grande partie, je ne voudrais ni de l'un ni de l'autre ces sortes d'unions ne sont pas de longue durée. L'Amour jure par la Raison que c'est la Beauté qui l'inspire, et qui en est le soutien ; un Edifice soutenu par un fondement fragile n'a que trop de chances de tomber en ruine. L'Amour en s'envolant lève le bandeau qui nous

## 326. Lettre

aveugloit; l'on ne trouve des défauts,  
on ne veut plus de les passer, et alors  
le mariage devient un joug affreux;  
si c'est l'intérêt qui vous guide, lors  
que les Richesses sont dissipées, ce  
qui arrive bientôt, On se soucie fort  
peu de celui ou celle de qui on les ten-  
noit. Si l'on faisoit réflexion que  
le mariage est un engagement pour  
la vie, et qu'il n'y a pas de plus  
grands supplices que d'être obligés  
de supporter une humeur cou-  
traire à la sienne, on ne s'attach-  
eroit uniquement qu'au Car-  
actère. Cultivez celui de la per-  
sonne que vous devez épouser;  
faites vous en un ami ou amie;  
Quand la figure s'y trouve, c'est  
un Ornement de plus, mais n'en  
faites pas le principal. Cependant  
comme on n'observe point tout

contre l'Amour! 327.

ce que je dis là dessus, je conclus  
qu'il n'y a point d'état plus favorable  
que celui du Mariage, sur tout pour  
notre Sexe, et de plus heureux que  
celui de posséder sa Liberté. Je n'en  
treprens point, ma chère amie, de  
Vous faire un détail des peines de  
l'Hymen, n'ayant pour le présent  
à Vous parler que de celles de l'A-  
mour. Je Vous exhorte toujours à  
fuir l'un et l'autre, et je Vous prie  
de me croire sincèrement. &c.

---

Quatrain  
 Sur la Mort du Cardinal  
 de Bissy.

Quand prieur des biens de la Terre,  
 Bissy fut hors de ces bas lieux,  
 Humblement il pria saint Pierre,  
 De le faire entrer dans les Cieux.  
 Qui s'offre à mes yeux, dit l'Apôtre  
 A celui qu'il connoissoit mal.  
 Celui que vous voyez, dit l'autre  
 Est Evêque, Abbé, Cardinal.  
 Cherchez ailleurs votre retraite  
 Dit Pierre, de crainte d'affront.  
 La Porte est ici trop étroite,  
 On ne peut entrer trois de front.  
 Puisque de ces lieux on me chasse  
 Dit Bissy, chaque de ce trait,  
 Je vais m'y donner place  
 Par une Lettre de Cachet.



Ce que vous venez de dire,  
Répondit l'Apôtre à Bissy,  
A la Bastille peut conduire  
Mais non pas introduire ici.

À ces mots, Bissy fut bien vite,  
Se voyant si mal accueilli,  
Et s'en va chercher droit un gîte  
Chez le Teillier et Tournely.

---

Élégie.  
Le Berger infortuné  
ou  
L'Amant au désespoir.

Vous, pour qui j'ai brulé de la plus  
vive flamme;  
Seul Objet de mon Cœur, Idole de  
mon ame,  
Vous qui faites toujours et mes vœux  
et mes Dieux,

530. Poësies

Recevez mon Cœur et mes derniers  
adieux.  
Quoique je Vous éprouve inconsolan-  
te et légère,  
Je ne puis arracher le trait qui m'a  
seul plu.  
Vous déchirez mon ame, en caressant  
mon faus;  
Pour lui sans vous, Amante, il n'est  
point de Bonheur.  
D'un plaisir séducteur, O trop flat-  
teuse idée!  
Hélas! Dans les ardeurs de mon ame  
obsédée,  
Pourquoi m'abusais tu par ton char-  
me trompeur,  
Pour me faire mourir d'amour et  
de langueur?  
L'aurois je pu penser, qu'en une  
ardeur si pure,  
Du mépris outrageant je sentirois  
l'injure,

## Diverses.

331.

Et qu'oubliant si tôt la foi de vos  
sermens

Vous rompiez des vœux si doux et si  
si charmans ?

C'en est donc fait, cruelle, et je n'ai  
plus d'amertû.

En vain dans les ardeurs du feu qui  
me tourmentes,

Se rappelle en mon Cœur ces momens  
précieux.

Momens trop tôt passés, momens de  
licieux !

Où cédant aux douceurs de vôtre ar,  
deur extrême

Nous goûtions des plaisirs ignorés des  
Dieux mêmes !

Longueurs trop charmant ! Aliments  
de mon Cœur,

Né me laisserois tu qu'amertume &  
fureur ?

352. Poësies

Je ne reverrai plus ces charmantes  
 Soirées,  
 Du feu de nôtre Amour seulement  
 éclairées,  
 Qui, dans un sombre voile irritant  
 nos desirs,  
 Nous conduisoient en vaine au com-  
 ble des plaisirs,  
 Ô ces émotions, à ces douces caresses,  
 Qu'un vif amour inspire en ces lieux,  
 Drez Yvresses,  
 Où nôtre Cœur en proie aux transports  
 les plus doux,  
 Peut douter si les Dieux sont plus  
 heureux que nous;  
 Avantissement d'une ame extasiée  
 D'un torrent de plaisirs éperdue,  
 embrasée....  
 Ôto! douceur ineffable, Adorable  
 tourment!  
 Puis je me séparer d'un Cœur que  
 j'aime tant!

## DIVERSES.

333.

Il le faut bien, hélas ! une ingrâte  
 que j'aime,  
 Se rit de mes tourmens, de ma douleur,  
 leur extrême,  
 Un plus heureux Dorgon est l'objet  
 de mes vœux,  
 Si je puis l'oublier, c'est tout ce que  
 je veux.  
 Astes et trop long temps ma flamme  
 méprisée,  
 Doit craindre du Public le blâme  
 la risée;  
 On peut sans travail se soumettre  
 à l'Amour,  
 Quand nos sens sont payés d'un  
 sincère retour;  
 Mais languir tristement aux pieds  
 d'une Maîtresse,  
 Qui n'a pour vos ardeurs que mépris,  
 poise et rudesse,  
 Qui, non contente encore de vous  
 voir malheureux,

334. Poësies

Accepte d'un Rivai et la main &  
les fers ....

O comble de douleur ! O source de  
mona plainte !

Dur et cruel Tyran, mais adorable  
Amante,

Si vous hâtiez les maux qui déchirent mon Cœur,

Ah ! loin de différer à faire mon  
Bonheur,

Vous même prenant soin de me &  
tendres allarmes,

Des fers de votre amour je vouli,  
rois les charmes.

Tu t'abusas mon Cœur, cette  
fidélité

Que tu gardas toujours avec  
sincérité ;

Hélas ! n'est d'aucun prix auprès  
de la Cruelle,

Tu brûles vainement d'une flamme  
si belle,



## Diverses. 335.

En vain pour l'attendrir sur ton  
 manque de foi,  
 Tu rappelles le Cœur que l'éloigne  
 de toi,  
 En vain dans les transports dont ton  
 âme est guidée  
 Tu gardes de l'ingrate une agréable  
 idée.  
 Tout dit t'encourager dans ton jur,  
 malgré,  
 à suivre dans ta rage un changement  
 subit,  
 À faire succéder pour comble de ven-  
 geance,  
 Plus de haine à l'amour qu'il veut  
 de violence;  
 Dans ces tristes accès, qu'il t'ait,  
 tous des lieux,  
 Qui pourroient m'inspirer des trans-  
 ports furieux,

Et que sais-je ? Peut-être en m'en  
 après colère  
 Insulter à la fin l'objet qui m'a vu  
 plaire.

Il vaut mieux sur mes sens prendre  
 quelque pouvoir,

Et contraindre en moi l'écueil mon  
 juste désespoir.

Fatale passion ! sans charme  
 de ma vie,

Il ne me reste plus que rage  
 et jalousie.

Où ! plutôt pour punir la cruelle à  
 son tour,

Brûlons pour quelques objet tous les  
 feux de l'amour,

Et brûlant pour lui tout d'une cons-  
 tante flamme,

Livrons lui sans réserve et mon cœur  
 et mon ame.

Où ! j'y suis résolu ; pour pouvoir  
 m'engager,

## DIVERSES.

337.

Je veux une Beauté non facile à  
 changer,  
 Mais qui dans ses vœux et constante  
 et fidelle,  
 Brûle toujours pour moi d'une flamme  
 nouvelle,  
 Qui me faisant aller de plaisirs en  
 plaisirs,  
 Sâche par sa douceur prévenir mes  
 desirs,  
 Et dont le Cœur sans sard incapable  
 de seindre,  
 M'aime d'un pur amour, sans ja-  
 mais se contraindre,  
 Eh ! la peut-on goûter cette félicité,  
 Qu'une femme adorable en sa fidélité,  
 Répand sur toute l'âme en unyver,  
 éperdue  
 D'un plaisir enchanteur que l'on sent  
 à sa vie ?

Non, rien ne fut jamais et plus faux  
et plus trompeur,

Que ce charme des yeux, et ce poison  
du Cœur.

Caprice, fausseté, trahison, inconstance  
(c'est de la femme en fin toute la  
Quintessence),

Et malheur à celui qui tombant  
dans leurs fers,

Sert par un pur Destin d'exemple  
à l'Univers!

Sois, fais donc loin de moi, fatale  
Séductrice,

Et de ton noir poison n'en fectes plus  
ma vie!

Je vais chercher la paix en quelque  
autre exil.

Où la femme jamais et ne me soit  
parlée.

## Diverses.

339.

## Épigramme

Sur le Monde

par Rousseau.

Le Monde ce n'est qu'une œuvre so-  
nique,

Où chacun fait ses rôles différents.  
Là sur la scène on habite Dramatique.  
Brillent Prélats, Ministres, Con-  
quérants.

Pour nous, vil peuple, assis aux  
derniers rangs,

Troupe futile et des Grands rebelle;  
Car nous d'en bas la pièce est écoutée.

Mais nous payons, utiles Spectateurs,  
Et quand la farce est mal représentée,  
Pour notre Argent, nous sifflons les  
Acteurs

Epigramme  
d' Owen

qui exprime bien les Caractères  
de l'Amour.

Principium dulced est at finis, a  
moris amarus.

Læta venire Venus, tristis  
abire solet

Flumina quo sitient sic ad Mare  
dulcia currunt,

Postquam gustarunt equor, a  
marâ flauit.

---

Autre

contre l'abus des Fontaines  
par Biron.

Je ferai peindre un chatre bien gras,  
Veu large et plat, front d'aus pueurs  
aucune,



## Diverses

341.

Quelque au derrière, Ocellus d'a  
Midas,

De serberus les trois qu'on l'ou  
eue.

Mordant le monde, a boyant à la  
Lune.

Puis en quatre deux morceaux de  
lion.

Je ferai peindre au cou du Com  
pagnon

Ourlet bien blanc, et la toile bien  
bleue.

Je gage, Abbé, qu'à ce portrait  
mignon,

Croyant te voir, ton chien battra  
la queue.

---

# Epigramme

## Sur le fœuage

Les aigrettes du Couage  
 Sympathisent avec les dents,  
 Quand elles pousent, quels tourmens!  
 C'est un désespoir, une rage,  
 Mais le mal est bientôt passé  
 Car si tôt qu'elles ont percé  
 Sans qu'on y songe elles grandissent,  
 Et quand on voit les ménages  
 Joyeusement elles nourrissent  
 Ceux qu'elles ont fait enrager.

---

# Autre

## Sur une Veuve

Quoique fort ardente au plaisir;  
 On la verra pourtant rester quelque temps veuve;  
 Mais de plusieurs Amans elle fera l'épouse  
 Afin de pouvoir mieux choisir.

---

## DIVERSES.

345.

## Épithaphe.

du Duc de Nivernois  
 Sur un vieux Président  
 qui mourut au bout d'un  
 an de mariage avec une  
 fille de douze ans.

Cy git qui pour avoir lignée,  
 Fille de douze ans épousa.  
 Il mourut, et son épouse  
 Eut le seul Enfant qu'il laissa.

## Épigramme

Sur l'Amour.

par le Chevalier Cailly.

Le métier d'amour en effet,  
 Est une assez plaisante affaire,  
 Ce métier la plus on l'a fait,  
 Et moins on est propre à le faire.

Epitaphe  
de Basterat  
par lui même.

Jean Basterat ici s'immortelle,  
Attendant que l'Ange l'éveille  
Et croit qu'il se reveillera  
Quand la trompette sonnera.  
C'est il faut que maintenant en la  
fosse je tombe,  
Qui ai toujours aimé la paix et  
le repos,  
Afin que rien ne pèse à ma cen-  
dre et mes os,  
Amis, de mauvais Vers ne chargés  
point ma tombe.

---

## Diverses

M. S.

Epigramme  
Sur le Cardinal Fenein

On n'avoit pas cru qu'à Moïse  
Fenein pût être comparé.  
Tous deux furent bien près de la  
Terre promise,  
Mais aucun des deux n'y est entré.

Autre  
du Poëte Roi

qui avoit reçu le Cordon de  
l'Ordre de S.<sup>t</sup> Michel, mais  
qui n'a pu devenir Membre  
de l'Académie.

Moi ! j'irois implorer une Troupe ennemie !  
Jusques là mes talens seroient humiliés !  
Ne on petit S.<sup>t</sup> Michel sous leurs sous  
vos pieds  
Et le Diable et l'Académie.

Epigramme.

Un Bègue voulant d'une Dame  
 Les bonnes grâces acquérir  
 Et lui montrer l'ardente flamme  
 Dont l'Amour le faisoit mourir;  
 Ne pouvant remuer la langue,  
 Pour mettre fin à sa Harangue,  
 Il eut recours à son outil,  
 Et le montrant d'yeux et de gestes,  
 Madame, excitez moi, dit-il,  
 Le Porteur vous dira le reste.

Autre

à la Reine d'Hongrie.  
 En vain pour l'accabler l'Europe  
 Se batte en armes,  
 De nombreux bataillons innombrables  
 De ses Etats;



# Diverses 347

Belle Reine, le Ciel te donna tant  
 de Charms,  
 Qui se garantissent de tous leurs at-  
 tentats;  
 Laisse toi dépauiller et cède à leur  
 main,  
 Laisse aller, s'il le faut, et chéminse  
 et Japon.  
 Célébrant autrefois, ainsi que toi,  
 jolies,  
 De ne leur rien cacher te donna la  
 façon;  
 Tu paroissois pour lors si fraîche &  
 si fleurie,  
 Que de nôtre fœux l'âme tendre et  
 chassie  
 Oubliera tous ses droits pour te  
 prendre le Cœur.

---

## Epigramme

Aux Voleurs qui étoient  
 S'embarquer pour l'Angleterre  
 Sur le terre aux Ordres du  
 Duc de Richelieu  
 en 1746.

Si il falloit faire un sacrifice  
 Pour vous rendre la mer propice,  
 Quand vous vagueriez sur les vagues;  
 Jettés y pour première offrande,  
 Le plus fameux des Maqueriaux,  
 Son Element le redemande.

---

Diverses.

349.

La Náyade  
 et  
 le Faune.  
 Fable.

Qu' fonde d'un Cielre obscur sortoit  
 une Náyade;

Un Faune tout à coup entre et d'une  
 embrasse de

La Surprend, et l'étreint dans son  
 brillant Transport;

Elle fait pour souffrir un inutile  
 effort;

Elle invoque les Dieux Vengeurs de  
 la Contrainte;

Astres, Dieux, Bois, Rochers, tout  
 est sourd à sa plainte.

Elle est seule; Le Faune est robuste,  
 effronté,

350. Poësies

Elle succombe enfin à la lubricité,  
 De ce premier triomphoragant gou,  
 té les Chaines;  
 Pour un nouveau Combat, il prépa,  
 re ses Armes.  
 La Náyade adoucit et tarissant  
 ses pleurs,  
 Bred tout en patience et finit ses  
 Clameurs.  
 Pour la troisième fois le Faune  
 fait merveille,  
 Mais au cinquième assaut déjà  
 baissant l'oreille,  
 Il mollit, il recule, il veut fuir  
 à l'instant  
 La Náyade en furor se lève &  
 l'arrêtant,  
 Quoi ! lâche, pour si peu, lui dit  
 elle, explorée,

## DIVERSES.

351.

Crois-tu que'impudiquement tu m'au-  
ras déflorée?

J'aurai donc, Malheureuse, assouvi  
les desirs,

Sans goûter à longs traits de si char-  
mans plaisirs.

Courus, étouffés les feux que toi-même  
a fais naître,

Du bien qui te charmoit l'Amour  
t'a rendu maître,

Tout en. à ces mots confus, je vis,  
qu'aux a bois,

Il s'échappoit, sort de l'autre et s'asseyoit  
dans les bois:

Les Nymphes, les Sylvestres riant  
de sa retraite

Sur l'écorce en ces Vers gravèrent  
sa défaite

C'est ici que d'un Faune amortis,  
saut l'ardant

„ La Naysade vaincue attorra son  
Vainqueur.

---

Le Rossignol,  
la flûte et l'Ane.

Un Rossignol, une Chèvre & un  
Gaiusdet,  
Passaient auprès d'une vîve Chèvre.  
pître.

Le Rossignol entend un coup d'archet;  
L'Ane dit, de la Musique ! Je n'en veux pas;  
La Chèvre de l'Ane se dépître.  
Voyant danser, chacun suit son  
goût.

L'Ane dit, dans ce prés je m'en vais  
pître  
Vous voudrez bien m'aider si l'on  
faut.

---



## Diverses. 358.

## L'Oeillet par Rousseau.

Un Oeillet dans un Parterre  
 Causant avec d'autres fleurs,  
 Leur disoit. Tenez mes secours  
 Si quelque jeune Bergère  
 Vient me cueillir cet matin  
 Pour me mettre sur son sein,  
 Je vous y prendrai raine.  
 Eh bien ! Vous l'avez choisi,  
 Petit Oeillet coquinois,  
 Dis une Beauté divine  
 Qui t'entend parler ainsi,  
 Venez vous la mousseline.  
 À ce propos radouci,  
 L'Oeillet transporte d'exhale  
 En parfums délicieux.  
 À tous momens il étale  
 Le triomphe de ses fleurs.  
 Mais enfin l'odeur s'épuise.  
 Vainement l'Oeillet surpris  
 Attend de nouveaux esprits.  
 Il se pâme, il agonise.  
 Doux labeur ! tendres Plaisirs,  
 Ah ! Que vos vives amours,  
 Ne portent d'elles nos forces  
 Aussi loin que nos desirs.

---

Le Rossignol et  
le Moineau.

Le tendre Rossignol et le galant Moi-  
neau,

L'un et l'autre charmés d'une jeune  
fauvette.

Dessus la branche d'un Ormeau,  
Lui parloient un jour d'amour et de.

Le petit Chantre n'ôte par ses tons doux  
caveaux,

S'efforçoit de toucher le Cœur de cette  
belle.

Je serai, disoit-il, toujours tendre &  
fidelle

Si vous voulez me rendre heureux.  
De mes douces Chansons vous saurez  
l'harmonie

Elles ont eues le suffrage de  
Dieux.

## Diverses.

355.

Désormais je les sacrifie  
 À chanter vos beautés, votre nom  
 en tous lieux.

Les Échos de ces Bois le rediront  
 sans cesse;

Et j'aurai tant de soin de le rendre  
 éclatant,

Que votre Cœur enfin sera  
 content

De voir l'excès de ma tendresse.

Et moi, dit le Moineau, je vous bai-  
 serai tout....

À ces mots le procès fut jugé  
 dans l'instant:

En faveur de l'oiseau qui porte  
 gorge noire.

L'on renvoya l'Oiseau chantant.

Voilà la fin de mon histoire.

En voici la morale, il faut la  
 retenir.

Beautés, que, tous les jours voyez  
 dans vosuelles,  
 Un tas d'amans transis, ne vous  
 entretenez

Que de leurs vains soupirs, de leurs  
 peines cruelles.

Bagatelles.

Pongés à préférer le solide au  
 brillant,

Où se passe fort bien de vers, de  
 Chansonnettes,

Le talent du moineau est le seul  
 vrai talent

Je sais maintes fois d'humeur de  
 la Fauvette,

À moins qu'il ne survienne un  
 très Oiseau dormant,

Alors il n'est pas étonnant  
 Que ce dernier gagne sur l'étiquette.



## Diverses

057.

Le Paradis  
de Mahomet.

Mahomet tout pensif au fond d'  
son Antre,

Fa briquer le Bonheur; mais lassé  
par l'ennui,

Son Paradis étoit aussi triste que  
lui.

Pour en trouver un autre, il sort, il  
pense, il ventre;

Une fringante Arabe à l'instant  
arriva;

Il l'aborde, l'embrasse et soudain  
le trouva.

---

# Le Mecompte. Conte.

Radis logeoit près d'un Couvent  
Sémin.

Certain Quidam, friand de cet  
Gibier;

Et chaque nuit il voyoit sans  
Chandelle

Par l'huis secret entrer maint  
Cordelier.

Si on faut bien, dit-il, de cette  
porte

Tâter aussi. Pour ce mit une nuit

Le Habit Claustral, et parmi la  
Cohorte

Dorsous le froc fut bientôt introduit;

Or il v'entrôit qu'autant de béats  
Pères

Qu'elles étoient de révérends mères.



## Diverses. 359.

Fixe en soit le nombre au rendez  
 Vous.

Chacun trouvoit toujours même  
 manière

Et là par rang ils se pourvoyoient  
 tous.

Avant qu'en fin Ben Bonaventure,  
 Comme à son gîte et le trouve  
 rempli.

Il se démenet et le long de la salle  
 Ben va tâtant, il est bien ébahi,  
 Tout étoit double, et d'un coudoir  
 égale

Tous travailloient en fils de saint  
 François.

Alte là donc, en élevant sa voix.

Il est ici de me compler mes bœufs;

Mais de ce bruit les Moines peurent  
 distraire.

Crièrent tous, sans quitter leurs  
affaires,  
Allons toujours nous complerons  
après.

---

### Conte.

A la mort un bon Capucin  
Exhortant un actionnaire,  
Lui disoit, Des tourmens sans fin  
Sont de nos péchés le salaire.  
Ce ne sont point des fictions,  
Penses y bien, Mon frs, des pei-  
nes éternelles  
Sont le prix de nos actions.  
Le mourant à ce mot dit. Ah  
combien sont vus.

---

## Le Penitent Conte.

(1)  
En qualité de Penitent  
Un Grivois aux pieds d'un Penite,  
Étoit pressé d'avouer sa quittaude  
Conduite.

Le Père lui dit, mon Enfant  
Si Dieu Vous a, fait Molliniste;  
Il n'est permis d'entendre votre cas,  
Mais si vous êtes Janseniste  
Point de Confession. Moi ! Je ne  
le suis pas.

Ah ! mon cher fils vous êtes donc  
des nôtres !

Non. Je suis du parti qui se f... des  
deux autres.

---

## Les Bonnets. Conte.

Aux pieds d'un Confesseur au  
 Ribaud Bénédict  
 Dévelopoit sa Conscience.  
 Père lui disoit il je n'eus bien ve-  
 nement  
 Vous faire l'humble Confesseur,  
 Que la Chair fut toujours mon  
 péché dominant.  
 Tant pis, dit le Père, mais enfin,  
 mon enfant  
 Le tens grâce à la Providence,  
 Met fin à la Concupiscence.  
 Voyons à quels caës vous vous êtes  
 portés  
 Car vos dévils meus trop long tens  
 emportés.

## Diverses.

369.

Ni êtes vous pas marié ? Si je le suis,  
mon Père

Ah ! Je ne puis assez gémir de ma  
misère.

Allons, tels sentimens montrent un  
vrai retour ;

Parlez donc, dites moi vos fautes  
sans détour

Et n'oubliez sur tout aucune Cir-  
constance

La façon de pécher décide de  
l'offense.

Continués . . . . . Hélas ! mon Père ;  
une Beauté

Que le hazard m'offrit et dont je  
fus tenté

Je fis perdre en un jour toute mon  
Innocence,

364. Poësies

Je t'aimais, je la vis avec toute  
licence,

Et l'amour dans ses bras au soir de  
d'un Cabinet ....

Je Vous entens. Son nom.... Ou la nom,  
moit Bonnet,

Bonnet ! Je la connois. Comment  
donc Adultère !

Ah ! mon fils, redoutez la celeste Co.,  
lère....

Mais voyons.... Que devient ce Corn,  
merce d'adieu ?

Mon Père il fut suivi d'un plus  
délitieux.

Une jeune Bonnet tendre, Vire et  
Gentille....

Oh ! Oh ! voici bien pis, quoi ! La  
Mère et la fille ?

Cette jeune Bonnet, d'ailleurs de mes desir,  
Devint bientôt l'objet de mes plus doux plaisirs.

Ah ! Quels dévotres attrap ! l'Inest ! l'Adultère !

Mon Père, suspendez votre juste colère,

Je ne viens point ici pour bancer mes vertus.



## Diverses. 365.

Vers  
Sur le Tellier.

Viens, Gluton! viens suivi de ta  
Troupe infernale,  
Emporter le Tellier et sa noire  
Cabale;  
Viens sur ce moine affreux épuiser  
ta fureur,  
Mettre son Corps en cendre et déchi-  
rer son Cœur.  
De ce monstre cruel, viens délivrer  
la Terre;  
Le Ciel ou le frappant vaudrait  
son Tonnerre,  
C'est à toi de punir les horribles  
Sorfais,  
Et de nous venger tous des maux  
qu'il nous a faits.  
Mais non, retire toi. Pour expier  
son Crime

# 166. Poësies

Laisse dans la poussière expirer  
 ta Victime;  
 Il n'est point de tourmens, de fer  
 ni de poison,  
 Qui le punisse mieux que son  
 Ambition.  
 Qu'il sèche de douleurs, qu'il frôle  
 misère de rage  
 De ne recevoir plus que mépris &  
 qu'outrage,  
 De voir honteusement son O' V.,  
 qu'il abattu,  
 Et de voir malgré lui triompher  
 la Vertu.  
 Prolonge lui ses jours, pour prolonger  
 sa peine  
 Qu'il devienne un Objet et d'hor,  
 veuve & de haine  
 Qu'il soit percuté, maudit de l'Univers,  
 Vaine prendre alors ta proie, et l'en  
 traîner aux enfers.

## Diverses.

365

## Traduction

D'une Chanson Italienne

de Mr. Metastasio, Poète

Lyrique de l'Italie.

N.B. Les Couplets marqués d'une \*  
sont de Mr. Chollat, les autres  
sont du Marquis de Senebarre.

1.

Les trahisons m'ouvrent les yeux;  
Enfin, Née, je respire  
Enfin, mon cruel Martyre  
A touché les justes Dieux !  
D'un rigoureux Exclavage,  
Je sens que je me dégage  
Non, la Liberté de mon Cœur  
N'est plus un songe trompeur.

2.

J'ai trop bien éteint mon ardeur,  
Pour que le Dieu de Cythère  
Du masque de la colère  
Se serve à tromper mon cœur.

Si je m'offre à ton passage  
 C'est sans changer de visage:  
 Ton nom désormais sans pouvoir  
 Ne saurait plus m'éouvoir.

3 \*

Jamais pendant un long sommeil  
 Tu n'occupes ma pensée,  
 Et tu n'as plus cette idée  
 Qu'offre le premier réveil:  
 Sans toi, par tout je respire,  
 Jamais je ne te désire,  
 Et je puis te voir à loisir  
 Sans chagrin et sans plaisir.

4. \*

Je puis parler de ta beauté  
 Sans que ma raison s'altère,  
 Et je pense sans colère  
 Et ton infidélité.  
 Si tu parois à ma vue  
 Mon ame n'est plus enûée,

## Diverses 369.

Et sans craindre un trouble fatal  
 Je te nomme à mon rival.

5.\*

Que ton regard soit menaçant  
 Qu'il me pousse encore la fièvre,  
 Il ne sauroit sur mon ame  
 Avoir qu'un droit impuissant.  
 Par un gracieux sourire  
 Tu ne saur plus me séduire;  
 Tes yeux ne savent plus m'ouvrir,  
 Le chemin de m'attendrir.

6.\*

Si tu vois marcher l'enjoûment  
 Ou le chagrin sur mes traces,  
 Je ne puis te rendre graces,  
 Ni triompher mon tourment.  
 Par tout loin de ta province  
 Je vis sans impatience  
 A tes côtés même aujourd'hui  
 Par tout je trouve l'ennui.

7\*

Vois quelle est ma sincérité,  
 Tu mérites qu'on t'adore,  
 Mais j'en vois d'autres encore  
 Qui t'égalent en beautés,  
 Si de mon indifférence  
 Tu veux une autre assurance;  
 Je connois que de vrais défauts,  
 Auroient trouble mon repos.

8\*

Si tôt que je vis tes appas,  
 Je le confesse à ma honte,  
 Dans une défaite prompte  
 Je crus lire mon trépas;  
 Mais pour sortir de ces chaînes  
 Et se voir exempt de peines,  
 Lorsque leur terme est le plaisir,  
 Tout est facile à souffrir.



9.

Souvent dans un piège arrêté  
 Un Oiseau qui fuit la Cage,  
 Aux-dépens de son plumage,  
 Achète sa Liberté.

En peu de tems il efface  
 Ses signes de sa disgrâce.  
 Et prouvent après le danger  
 Qu'il n'y vient plus engager.

10. \*

Lorsque je parle de mes feux,  
 Je sais qu'un excès de gloire,  
 Te réduit encore à croire,  
 Que je t'adresse mes vœux.  
 Connais mieux ce qui m'engage,  
 A tenir un tel langage,  
 Chacun se plaît à discourir  
 Des perils qu'il s'est courir.

11.

Ainsi d'impétueux Guerriers.

Montrant d'illustres blessures  
 Racontent leurs Aventures  
 A l'ombre de leurs Lauriers.  
 L'ère du poëte de ce Hainé  
 Qui ne trainoit qu'une peine,  
 Le Captif va fait un plaisir  
 D'en montrer le Souvenir.

12.\*

Je parle mais c'est pour céder  
 Au vain de me satisfaire  
 Peu en veux de te plaire  
 Et de te persuader.  
 Jamais je ne m'embarasse  
 Si ton esprit me fait grâce,  
 Ni si ton cœur est agité  
 Lorsque mon nom t'est cité.

13.

Vie perd un Amant fidelle,  
 L'a abandonné une volage  
 Qui de nous a l'avantage.  
 Dans un pareil changement !  
 Vie quoiqu'aimable et belle.

## Diverses.

373.

• J'aurai plus d'Amant fidelle,  
 • Mais plus d'un Cœur double & léger  
 Peut servir à me nuire.

## Pourquoi

les Femmes n'ont point de cara-

Sais tu pourquoi cher Camarade,  
 Le bon Père n'est point barbu!  
 Babillard, comme il est, on n'auroit  
 jamais pu,  
 Le raser sans esta-filade.

## Impromptu

à une aimable Femme.  
 par M<sup>rs</sup> de Voltaire.

Pourquoi de ta bonté fais-tu peu de cas?  
 Tout le monde court après elle.  
 Iris, si vous n'étiez pas belle  
 Vous ne la mépriserez pas.

Vers de Mr de Voltaire  
à Mr. Thierriok  
qu'il fit au retour de Fontaine,  
beau en 1732.

J'ai hanté ce Palais du vice  
Où l'on fait le bien par caprice  
Et le mal par un goût réel,  
Où la fortune et l'injustice  
Ont un hommage universel.  
Mais loin d'y faire un sacrifice,  
J'ai brisé sur leur Moribondat,  
Ce Dieu qu'adore l'avarice.  
J'ai porté mon air naturel,  
Dans le Centre de l'artificiel.  
Ce poison subtil et mortel  
Que l'on avale avec Délices  
Me sembloit plus amer que fiel.  
Je l'ai renversé comme Ulysse.  
Je n'ai point bu dans ce Calice,  
Tout vanté par Machiavel.

## Diverses.

M<sup>le</sup>.

Le pied ferme et l'œil vers le ciel.  
 J'étois au bord du précipice  
 Car on peut aller au bord del  
 Sans y gagner la Chaudière.

## Vers

à Mr. d'Herauld

Lieutenant Général de Police;  
 par une fille de famille dévouée  
 à Mr. Belagier par correction de  
 âge de 17 à 18 ans, à l'occasion des  
 réjouissances du mariage de Madame  
 de France.

Juge éclairé, qui, par ta vigilance,  
 Des filles de Vœux troubles les plus  
 beaux jours,  
 En ma faveur laisses ta clémence.  
 Lorsque tout est pleurniché toujours.  
 L'Exil où tu m'as condamnée  
 Me paroit d'autant plus cruel  
 Que j'apprends par la renommée,

Que la Ville ouvre son Hôtel  
 A plus d'une Laïs, qui par un train de vie  
 Digne du plus dur Châtiment,  
 Devroit à Sainte Pélagie  
 Occuper mon appartement.  
 Sur moi jette un regard propice.  
 Ne m'oublie pas en ces lieux.  
 Souvent on corrige le vice  
 En pardonnant aux vicieux,  
 Mais quand même il seroit  
 possible.

Que l'on mevoie à Cypris,  
 Quand je serois incorrigible,  
 Qu'est ce qu'une Catin de plus dans  
 un Paris?

---



## Diverses.

377.

S'ers  
Du Poète Roi  
contre Voltaire.

On remarque pour l'ordinaire  
Qu'un rève est analogue à notre  
Caractère.

Un Moine peut rêver qu'il a passé  
le Rhin;

Un Marchand qui a fait fortune,

Un Chien qu'il a boyé de la rime,

Un voleur qu'il fait un butin.

Mais que Voltaire en Prusse à l'aide  
d'un mensonge,

S'imagina être Roi pour faire le  
sage.

Ma foi c'est abuser d'un songe.

---

## Vers

De M. de Voltaire  
 Au Prince de Conti,  
 Sur un grand Souper qu'il avoit  
 Donné à la Campagne.

Ainsi que le fils de Marie,  
 Jeune encor dans le Temple instruit,  
 Soit les Docteurs.

Prince, dès le Printemps de ton hivers,  
 Sois Vieil,

Tu serois d'exemple aux Bouteurs.  
 Et aujourd'hui de Cana rappelant  
 La Mémoire,

L'Eau fuit de ton buffet, et fait  
 Place au bon vin.

Qu'importe ta Paris aux couronnas et  
 ton destin,

Mourir comme J<sup>es</sup>us demandant  
 à boire.

---

## Diverses.

1779.

Chanson  
de M<sup>de</sup> Voltaire  
Sur l'air des Belinois  
De St. Jacques.

Satan trouvant le premier Peu,  
Fit tout périr.  
Jésus porta la folle enclaire  
Et vint mourir.  
Trouvés vous pas Dieu Tout  
Cuisant  
Bien raisonnable,  
D'Immoler son fils innocent,  
Pour épargner le Diable.

---

La Mule du Pape,  
par Girou.

Frères très chers on lit dans St. Matthieu,  
Qu'un jour le Diabolo emporta le  
bon Dieu,  
Sur la montagne, et là lui dit:  
Beau sire!

"Vois tu ces Mers, vois tu ce vaste  
Empire,

"Ce nouveau Monde inconnu jusqu'ici,"

"Rome la grande et sa magnificence"

"Je te ferai Maître de tout ceci

"si tu veux me faire la Révérence.

Notre Seigneur ayant un jour rêvé,  
Dit au Démon, que quoiqu'en appa-  
rence,

Avantageux le marché fut trouvé,

Il ne pouvoit le faire en conscience:

Ayant toujours ouï dire en son enfance,

Qu'étant si riche on fait mal son salut.

## DIVERSES. 351.

Un temps après, nôtre ami Jérobach  
S'en va dans Rome. Or c'étoit l'heu,

<sup>reux âge,</sup>  
Où Rome étoit fourmillière d'Evêq,  
Le Pape étoit un devout personnage,  
Barbier de Gous, Evêque & rien de plus.

Nôtre Démon s'en va droit au saint

<sup>Père,</sup>  
Dans son taudis l'aborde et lui dit,

<sup>Frères!</sup>  
Si tu voudrais tûter de ta Gratitude!

Si j'en voudrais! Qui pardieu, Mon,  
<sup>Seigneur,</sup>

Marché fut fait et voilà mon Bon,  
<sup>tife,</sup>

Aux pieds du Démon et lui baisant  
<sup>la griffe.</sup>

Le serfédot d'un air de Sénateur,  
Lui met au front une triple Cour,  
<sup>ronne,</sup>

Prônés, dit il, ce que Salau vous sonne.

382. Poësies

Servés le bien, & vous aurez la faveur.

O Sapporante ! voilà l'unique source,  
De tous vos biens, comme d'un pource  
Que le S.<sup>t</sup> Père avoit en ce travail,  
Voilà l'orgueil de Messer Satanas,  
C'est fait depuis chose à Rome ordinaire;  
Que l'on baïssa la route du S.<sup>t</sup> Père.

Que s'il avient que ces petits Versci,  
Tombeut en mains de quelque galand  
Homme,

C'est bien qu'il ait quelque souci,  
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

---



## Diverses.

385.

## Vers

D'étrouvons nous la vie humaine,  
 N'est pas pour nous le plus grand bien,  
 C'est notre Dole et notre Gêne  
 C'est notre tout, et ce n'est rien.  
 Dans sa prison l'ame contrainte,  
 Y souffre toujours quelque atteinte,  
 De la Nature ou de la mort.  
 De quelque bien qu'on y jouisse,  
 Tout se termine au Vanité,  
 Et tout finit quand on en sort.

## Imitation

D'un Madrigal Italien  
 De Bettini.

Ma Maîtresse a nom Pygmalion.  
 Tantôt près d'elle couché  
 Sur l'herbe je la luitine.  
 Tantôt sur son sein penché  
 Je le sens qui se mutine.

Son air, sa grace en faitine,  
 N'ont pour jamais attaché.  
 Et de sa taille pouspue  
 Je suis encor plus touché.  
 Dieu ne peut être fâché  
 Qu'avec elle je badine;  
 Mais gâter taille et être  
 Ce seroit là le péché.

Contes  
 Le Crocheteur  
 par BIRON.

Une Nymphe jeune & gentille,  
 Par un matin de mariageoit.  
 Pour son petit meuble de fille,  
 Grande voiture il ne falloit.  
 Un seul Crocheteur suffisoit.  
 Au Carrefour elle prit place;  
 Gargon robuste et des mieux fait;  
 Il mit le lit sur ses Crochets.

## Diverses.

1785.

Prend à chaque corné une chaise,  
 Met la Bergame sous un bras,  
 Sous l'autre la nappe et les draps,  
 Et se sentant encore à l'aide  
 De la main droite il prit le veau,  
 De la gauche le pot à veaux  
 Vous allongeant, ne vous déplaît....  
 Parbleu, dit-il, prenez ceci,  
 Mademoiselle, grimpez y,  
 Aussi bien n'ai je pas d'autre;  
 Et sans croquer votre chaussure,  
 Je vais vous emporter aussi.

Épitaphe de Piron  
 par lui-même

Cy git... qui... quoi... ma foi, personne;  
 Rien.  
 Cy git quelqu'un qui ne fut versé ni  
 Maître,

Quelcun enfin qui ne voulut rien être,  
 Qui veut nul, en quoi eût-il fait bien.  
 Car après tout, bien fou qui se propose,  
 De rien venir, redevenant à rien.  
 D'être en passant ici bas quelque chose.

Le Coche renversé  
 par le même

La nuit un Coche ayant versé.  
 On tomba les uns sur les autres.  
 Chacun se crut le Bon cocher,  
 Et dépechoit des Patenôtres.  
 Dans l'entre-deux d'un gros flasier,  
 Un Cocher fut pris par la queue.  
 Il retira son Chef entier,  
 Mais il y laissa sa Pomme.

H

## Diverses

587

Et la cherche dans l'obscurité,  
 Et la Dame, fort étonnée  
 Se plaint de sa témérité.  
 Monsieur, suis-je assés tâtonnée?  
 Le Curé s'excusa beaucoup.  
 Et pour appaiser son murmure.  
 Et la tiens, dit-il pour le coup  
 Car j'ai le doigt dans la tourture.

L'Epaule démise  
 et  
 Le vieux Chirurgien.  
 par Voltaire.

La jeune et fringante Lise,  
 Ayant l'épaule démise.  
 De ce beau membre détors  
 Un Docteur à barbe grise  
 Vient rétablir les ressorts.

Quand il eut fait son affaire.  
 Le homme expérimenté.  
 Cette charmante Beauté  
 Lui présenta son salaire.  
 Non, dit-il, vos seuls appas  
 Ont bien payés ma visite.  
 J'ai redressé votre bras  
 Et vous mon V., partant quitté.

---

## La Bastille

par le même

Or ce fut donc un matin sans  
 faute,  
 Au beau Printemps, un jour de  
 Rentrée,  
 Qu'un bruit étrange en sursauf  
 m'éveilla.  
 Un mien valet qui du soir étoit yve;



## Diverses.

389.

Maître; dit il, le St. Esprit est là;  
C'est lui sans doute, et j'ai lu dans  
mon livre.

Qu'avec vacarme il entre chez  
les gens;

Et moi de dire alors entre mes dents,  
Gentil pucier de l'Esprit suprême;  
Beau Paraclét, voyés le bien venu.  
N'êtes vous pas celui qui fait qu'on  
aime?

En achevant ce propos ingénu,  
Je vois paroître auprès de ma  
melle.

Non un pigeon, non une Colombelle,  
De l'esprit saint, Oiseau tendre  
et fidelle

Mais vingt corbeaux de rapine af-  
famés,

Monstres crochus que l'Enfer a  
formés,

L'un près de moi s'approche en  
Sicophante;

Un maintien doux, une démarche  
lente,

Un ton caffard, un Compliment  
à l'attour,

Cacheut le fîet qui lui rouge le  
Cœur.

Mon fîls, dit il, la Cour sait vos  
mérites.

On prise fort les bons mots que  
vous dites,

Vos petits vers et vos galants écrits;

Et comme ici tout travail vous  
s'en prie,

Le Roi, mon fîls plein de recon-  
naissance;

Vout de vos soins vous donner  
compenses,

Et vous accorde en dépit des Rivaux,

## Diverses.

391.

Un logement dans l'un de ces Châteaux,  
 Ces gens de bien qui sont à votre porte,  
 Bénédictement vous verront d'escorte,  
 Et moi, mon fils, je viens de par le

Roi.

Pour m'acquiescer de mon petit emploi.  
 Fréquens, lui dis-je, à moi prêtre ne s'en

dresse

Ce beau début. C'est me jouer d'un  
 tour

Je ne suis point rimour suivant

la Cour,

Je ne connois Roi, Prince, ni Grin,

cette,

Et si tout bas je forme des sou-

haits,

C'est que d'ici ne sois connu ja,

mais.

Je les respecte, ils sont Dieux sur

la Terre.

392 Poësies

Je ne les veux de trop près regarder.  
 L'âge Mortel doit toujours se garder;  
 De ces gens là qui portent le Danseur.  
 Partant vilain, retournés vers le  
 Roi.

Dites lui fort que je le remercie  
 De son logis. C'est trop d'honneur  
 pour moi,

Il ne me faut tant de Cérémonie.  
 Je suis content de mon logis, &  
 les Dieux

Dans mon palais m'ont fait un  
 sort tranquille;

Mes biens sont purs, mon sommeil  
 est facile;

J'ai le repos, les Rois n'ont rien  
 de mieux.

J'en ai beau prêcher, et j'en ai beau m'en  
 défendre;

## Diverses.

390.

Tous ces Messieurs d'un air doux et  
bénin

Obligamment me prenant par la  
main,

Allons mon fils, marchons. Fallut  
me rendre,

Fallut partir. Je fus bientôt cou-  
duit

En coche clos, vers le Royal réduit

Que près Saint Pol ont vus bâter  
nos Bères

Par Charles Quint. O gens de bien, mes  
Frères

Que Dieu vous garde de parvillogement!

J'arrive enfin dans mon appartement.

Certain croquant avec douce manière

Du nouveau gîte, évaltoit les Beautés.

Perfections, aises, commodités.

Jamais Phœbus, dit il, dans sa  
Course,

394. Poësies

N'y fit briller la trop vive lumière,  
Voyez ces murs de dix pieds d'é-  
paisseur.

Mais y verrez avec plus de sûreté.  
Puis me faisant admirer la  
(cloture)

Triple la porte et double la serrure,  
Grilles, verrous, barreaux de tous  
côtés,

C'est me dit-il, pour votre sûreté,  
Midi bonnant, un Chaud d'eau  
l'on m'a porté,

Ma Chère n'est d'ailleurs si forte :  
Mais il me dit. Seul pour votre  
santé,

Me voici dans ce lieu de do-  
mestie,

En bastille, niché, fort à l'étroit  
Ne dormant point, buvant chaud,  
mangeant froid,



# Diverses. 395.

Sans parenté, sans ami, sans  
maître &c.

O Marie Reine, que l'on loue  
Censeur

Je te suis Reine, et puis pour  
successeur.

O Marie Reine, de qui la sœur  
grande

Fait ici bas gens de bien murmurer,  
Nos beaux amis m'ont fait clamer  
gémir

Que quelque jour le bon Dieu vous  
te rende.



La Sage Remontrance.

Un Mauguetaire aux pieds d'un  
Cordelier

D'un air pînaut débitoit ses fredains,  
Et s'amusoit le jeune Cavalier.

De plusieurs Chefs de faiblesse mon,  
Daine.

J'ai, disoit-il, avec un tendre objet  
Depuis long tems une intrigue  
Secrète.

Et lui à qui? lui dit l'Anacho,  
Vette.

Je suis sujet à lui faire une  
Lettre.

D'où vient cela, lui dit le Cero  
Séguin?

C'est que je trouve un pouce ou  
moins de gain.

Trois, pour vint le premier personnage,  
Pour

# Diverses. 39.

Pour ton salut reviens à l'avant  
main.

L'Esprit perverti avec ce beau manège,  
Plus d'une fois m'a trompé de chemin.

## La Gageure par Mr. Terraud.

En reconnaissant Alin un soir d'hiver,  
Vautoit à Jean les Exploits du vieux  
Blaise.

A cinquante ans, c'est être encor  
bien vert

D'aller à trois. A trois... dit Jean,  
fa daise...

Je doublerois. Gageons et qu'il te  
plaine,

Argent sur table. Oh! Oh! dit Alin,  
Jean part. Un, deux, trois, Quatre,

Cinq et Six,  
 Et coust saisir les enjeux sur la plan-  
 che.  
 Qui da, dit elle, et là tout beau, mon  
 fils,  
 Tiens, je remets. Allons, va ma re-  
 vancher.

Les deux Pupilles  
 font.

A Montpellier ce séjour enchanteur,  
 Visoient jadis sous les Loix d'un  
 Tuteur,  
 Homme incommode et d'humeur de-  
 plaitante,  
 Thérèse et Lise, Enfants du vieux Chrysante  
 Et d'Alizon tous les deux dignes  
 Sagement. O, cher Lecteur, notés

## Diverses.

599.

Que les deux sœurs au rebours de  
nos Doux,

Même à quinze ans étoient enor-  
pucelles.

Mais rien ne dure en ce bas m'audi-  
ci.

L'homme est Mortel, et pucelage  
aussi.

S'il m'en souvient ce fut une soirée  
Où mille feux éclairant l'empirée,

Rendoient la nuit plus belle que le  
Jour,

Et ces nuits là sont faites pour  
l'Amour.

Que tristement nos deux Maisons  
communes,

Thérèse et Lise au lever de la lune,  
La rage au cœur venoient se nicher.

Au bas tout exprès il falloit s'ar-  
racher

Avant minuit quitter la Promenade

Fancie qu'encor autour de l'Esplanade  
 Les Braniquels mille fois plus heureux  
 Remplissoient l'air de leurs Chants a-  
 mouroux.

Il est par fois des moments formidables  
 Où le plus saint se donneroit avec  
 Diables.

Sur deux Carreaux assise mollement  
 L'Œil sur son sein abbatu tristement,  
 O bien ! Ma chère, disoit Thérèse  
 à Live

Ne vivrons nous jamais à vôtre  
 guise ?

Libres de nous, mais esclaves d'effet,  
 Ne ferons nous jamais ce que l'on  
 fait ?

Pour moi, je meurs d'affranchis mes  
 Condiées.

Repartit Live, il me vient des  
 idées

Sur ce point là qui pourroient .....  
 cependant



C'est un péché! Là là notre Pendant  
 Rien n'aura rien. Oh bien, chère.

Thérèse

Notre Oncle est dur. Pour nous mettre  
 à notre aise.

Il nous foudroie à l'envi de son inqui  
 Quelque galand à lui, jeune & bien  
 issu,

Qui par l'Amour appelle au volyp.  
 même

Détacherait de sa main, fortunes.

Tous les biens que le vitain Parait

Vous a tenu. Le mal n'est pas bien  
 grand

D'aimer un homme. Eh! pardi Co.  
 lombine

Aime un Garsou, est pour lui ma  
 Cousine

Faisons comme elle. Oh! ma joi j'y  
 consens.

Répond Thérèse & manifeste & meurtre.

402. Poësies

En sont d'accord. Qu'une fille est  
Fragile

Lorsque l'Amour échauffant cette  
argile

Dont Dieu la fit, lui souffle de  
Désir

Et la force de goûter les plaisirs !  
Dans le moment conduit par la  
Fortune

Ou par l'Amour, car leur cause est  
commune.

Il arriva qu'un aimable Inconnu  
N'e perdit rien du propos ingénu.

De ses regards pénétrant la verrure !

Il découvrit sans fard et sans parure,

Ces beaux enfans voilés par la  
Candeur,

Et défendus par la seule pudeur ;

Il soupina qui n'auroit fait de même.

## DIVERSES.

405.

Il est si doux d'annoncer que l'on  
 aime !

Mais le soupir par l'amour répété,  
 Dans le réduit fut à l'instant porté.  
 Oho ! qu'est ceci, dit Thérèse surprise  
 Sentant du bruit. Tu fille bien appris,  
 Elle remet son premier réveil,  
 Ouvre le seuil, et voit distinctement  
 Un Adonis, qui, craignant son  
 approche

Était rangé dans le coin le plus  
 proche,

Et doucement seignoit de s'occuper.  
 Les sœurs d'abord craignant de  
 l'écouter.

L'une s'avance et l'autre se recule.  
 Chaque désir est suivi d'un scrupule;  
 Mais à la fin le trouble s'apaise.

A tout penser l'esprit s'apprivoise,  
 A tout sentir le cœur fut plus de  
 cile.

Rien de charmant ne paroît difficile.  
Vingt fois on veut, on croit, on a, on a,  
On vouloit voir, on n'osoit voir cela.  
Quand on l'eut vu, ce fut encore pire;  
Son courage, l'on souffrit le martyre.  
Pour le finir, il fallut qu'un bon lit,  
Servit à trois; Dieu sait ce qu'on y fit.  
Se n'en dis rien, de crainte d'en trop dire.  
Mais je ne puis me souvenir sans rire,  
Que le galand se trouvant épuisé;  
Vers le matin dormoit d'un somme aisé;  
Quand tout à coup les belles se  
l'élevèrent,  
Et dans leurs bras docilement l'amour  
portèrent  
Sur l'échafaud, où le somme achevé  
Le pauvre enfant crût n'avoir que  
rêvé.

Épître  
à Uranie  
par M<sup>r</sup> de Voltaire.

Tu veux donc belle Uranie  
Qu'érigé par ton ordre en Luerne  
nouveau

Devant toi d'une main hardie  
De la Religion j'arrache le bandeau,  
Que j'expose à tes yeux le dangereux  
Tableau

Des Mensonges sacrés dont la Terre  
est remplie,

Que ma Philosophie,  
S'apprenne à mépriser les horreurs  
du tombeau

Et les terreurs de l'autre vie.  
Ne crois pas qu'empêché de l'enfer  
de mes sens

De ma Religion blasphème tant  
profane,

Je n'aille avec desis de mes egars en  
Détruire en Liberland la loi qui le  
condamne,



## Diverses. 408.

Un Dieu qui nous forma pour  
 être misérables  
 Qui nous donna des Coeurs coupables,  
 Pour avoir mieux le droit de nous  
 punir.  
 Et nous ena da bord à lui même  
 semblables.  
 A qui de nous mieux avilis.  
 Sa main croit à peine une ame de  
 son image,  
 Qu'on l'en vit soudain re-  
 pentir.  
 Comme si l'Ouvrier n'avoit pas  
 dû sentir  
 Les défauts de son propre  
 Ouvrage,  
 Et vagement la pressentir.  
 Bientôt va devenir meurtrière,  
 Du Monde épouvante à l'effroy les  
 fondemens.

408. Poësies

Dans un Déluge d'eau perdant le  
 en vain et l'homme  
 Les sacrilèges Habitans,  
 Qui remplissoient la terre entière,  
 De leurs honteux dérèglemens,  
 Sans doute on le verra pur d'humaine  
 Changemens.  
 Sous un Ciel épuré redonner la Vie  
 à des nouveaux Humains, à des  
 Coeurs innocens,  
 Dont il tire de la poussière  
 Un nouveau Peuple des Titans,  
 Une race livrée à ses égare-  
 mens,  
 Plus coupable que la première.  
 Que fera-t'il? quels foudres s'élèvent  
 V'a-t'il sur ces malheureux lancer sa  
 main sévère?  
 V'a-t'il dans le chaos plonger les Elémens?

## DIVERSES. 409.

Ecoutez, ô prodige ! O tendresse ! O  
Misère !

Il vient de ~~vous~~ noyer les Pères.

Il va mourir pour les Enfants.

Il est un peuple obscur, inconnu &  
volage

Cherateur insoumis des Supersti-  
tions.

Vaincu par ses voisins, vaincu dans  
l'esclavage ;

Et tel un mépris des autres Na-  
tions ;

Ne fût de Dieu. Dieu même oubliant  
sa puissance,

Le rend l'ouïssance de ce peuple odieux,  
Dans les flancs d'une Juive, il vient  
prendre naissance,

Il compte sur sa mère et souffre  
sans se plaindre.

Les infirmes de l'enfance.

410 Poësies

Long tems vil Ouvrier le rabot à  
la main,

Ses beaux jours sont perdus dans  
ce vil exercice.

Il prie en fin trois ou quatre fois  
du Jourdain

Et reprend pour dernier vœu

Son sang, du moins le sang d'un Dieu  
mourant pour nous;

Ce sang n'étoit il pas d'un mérite  
assez rare,

Pour suffire à guérir les coups

Que l'Enfer jette tous jours préparé?

Quoi! Dieu veut mourir pour le  
salut de tous,

Et son trépas est inutile!

Qu'on me vante beaucoup sa bonté,  
ce facile

Qu'on remuant à fait il reprend  
son Courroux,

## Diverses. 411.

Quand la main tous replonge au sein  
 éternels abîmes,  
 Et que par ses fureurs effaçant ses  
 bienfaits;  
 Ayant vu ses vains sangs pour expier  
 nos Crimes;  
 Il nous punie de ceux que nous n'a-  
 vons pas faits;  
 Ce Dieu poursuit encore aveugle  
 en sa Colère,  
 Sur ses derniers enfants l'erreur du  
 premier Crime;  
 Il redemande compte à cent peuples  
 Divers  
 Assis dans la nuit du mensonge,  
 De cette obscurité où lui-même les  
 plonge  
 Lui qui vient, nous dit-on, éclairer  
 l'univers.  
 Amérique, Vastes Contrées

Reuples que Dieu fit naître aux  
 portes du soleil,  
 Vous, Nations Hyperboréennes,  
 Vous, que l'erreur noierait dans un  
 profond sommeil  
 Vous êtes dans un jour à sa faveur  
 tirés.

Pour n'avoir pas eu qu'autrefois,  
 Sous un autre Hémisphère aux plaines,  
 Les Juives,  
 Le fils d'un Charpentier expira sur  
 la Croix.

Non, je ne connois pas à cette indigne  
 image

Le Dieu que je dois adorer,  
 Je serois le deshonorer,  
 Par un si criminel hommage.  
 Entens Dieu que j'implore, Entens du  
 haut des cieux,  
 Une voix plaintive et sincère,  
 Mon incredulité ne doit point te  
 déplaire.



1009  
Diverses. 418.

Mon cœur est ouvert à tes yeux;  
Qu'on te fait un Tyran, je cherche en toi  
mon Père;  
Je ne suis point Chrétien, c'est pour  
t'en aimer mieux;  
C'est ! c'est ! quel objet vient de frapper  
ma vue !  
Je reconnois le Christ puissant & glorieux !  
Et après de lui dans une nuit,  
La croix se présente à mes yeux;  
Sous ses pieds triomphant la mort est  
étendue;  
Des portes de l'Enfer il sort victorieux;  
Son Règne est annoncé par la voix  
des Oracles,  
Son Trône est cimenté par le sang  
des Martyrs;  
Tous les pas de ses Saints sont au,  
sant de miracles;  
Il leur promet des biens plus grands  
que leurs desirs;  
Si son Exemple est saint, sa Morale  
est divine,

114. Poësies

Il console en secret les forçés qu'il  
illumine,

Et dans tous nos malheurs il nous  
offre un appui.

Et si sur l'Imposture il forme ses  
Doctrines,

C'est encore un Bonheur d'être  
trompé par lui!

Entre ces deux Portraits, incer-  
taine Uranie,

C'est à toi de chercher l'obscu-  
re Vérité,

Et toi que la Nature honore d'un Génie  
Qui veut égaler ta beauté.

Songes que du Très Haut la Sagesse  
Immortelle,

A gravé de ses mains dans le fond  
de ton cœur

La Religion Naturelle.

Crois que ta baine foi, ta bonté, ta  
douceur

Ne sont point les objets de ta haine  
éternelle.

## Diverses.

415.

Crois que l'on ait son Trône en tout tems  
radieux

Le Cœur du Juste est précieux.

Crois qu'un Prince modeste, un Domestique  
charitable,

Trouve plutôt grace à ses yeux.

Qu'un Sansoniste impitoyable,

Qu'un Pontife ambitieux;

Et qu'importe en effet sous quel titre  
on l'implore,

Tout hommage est reçu, mais aucun  
ne l'honore :

Car Dieu n'a pas besoin de nos vœux  
assidus

Si l'on peut l'offenser, c'est par des in-  
justices;

Il nous juge sur nos vertus,

Et non pas sur nos sacrifices.

Vers du feu Roi  
 Frédéric Guillaume de Prusse  
 à son fils Frédéric.

à l'article de la mort.

Le rang que nous tenons paroit digne d'envie,  
 Mais il le faut, mon fils, quitter avec la vie,  
 Cette vaine grandeur ne doit pas nous enfler,  
 C'est un torrent qui passe, & qu'on voit s'écouler.  
 Vous qui domniez ici les Princes & les Maîtres,  
 Quand la mort nous aura rejoint à nos ancêtres,  
 Nous paroitrons Mon fils, avec tous nos défauts,  
 Et nos derniers Sujets deviendront nos égaux;  
 De nos fameux exploits il faudra rendre compte.  
 Votre gloire sera peut-être notre honte.  
 Pour éviter, mon fils, un si cruel retour,  
 Règles en Souverain qui doit mourir un jour,  
 Honorez la vertu, cultivez la justice,  
 Punissez les méchans, & rejetez le vice.  
 Cherissez vos Sujets pour être chéris vous,  
 Et mettez votre gloire à faire des heureux.

---

Origine  
de la Barbe.  
Conte  
par Pirou.

Parures Epoux d'une moitié rebelle,  
Votre malheur n'est pas chose nou-  
velles,

Et l'art de faire enrager un mari,  
N'est pas un Art inventé d'au-  
jourd'hui.

C'est un secret aussi vieux que les  
hommes

Perpétué jusqu'à l'âge où nous  
sommes,

Mais où le Diable et l'Esprit  
Féminin,

Ont à la fin mis la dernière main.  
 Qu'ainsi ne soit Adam notre bon  
 Père,

Fut comme nous sans la même  
 misère,

Où qu'à présent on peut chez ses  
 voisins,

S'aller par fois manger de ses Cha-  
 grins.

Le pauvre Adam fut bien plus et  
 misérable,

Car il n'avoit que sa femme et le  
 Diable.

C'est là le tiers qu'a toujours été  
 l'Hymen.

Mais quelle épouse avoit le bon  
 humain;



## Diverses.

119.

Combien de fois regretta-t-il sa Côte ?  
 La Botte étoit aigre, l'anniversaire &  
 l'hautes.

Pour son bonheur elle avoit trop  
 d'appas,

C'étoit un vol qui ne la valoit pas.  
 " Jamais mari a-t-il valu sa femme ?

La fin des tourmens de la Dame,  
 Au créateur il fut contes le tout.  
 " Rends-moi ma côte et reprends ta  
 Scénelle.

C'est pour exprès un Paradis pour elle  
 Anges sous cappe en sourirent en,  
 Frères.

" Ou rit toujours d'un homme mal  
 l'heureux.

L'Amant veut voir pitié de sa peine,  
 " Prends, lui dit-il, cette bouteille sous  
 veraine.

140. Poésies

„Voilà ton front ton visage en vireté,  
„Tout en sera le salutaire effet,  
„Peu (tu vaudra la face respectable),  
„Et te fera l'air mâle et redoutable.  
Il faut noter que le moindre colon  
N'avoit encore ombragé son menton.  
A peine Adam mit la barbe en  
usage,  
Quand il se mit à croître sur son  
visage  
Ce qui chez nous vient à nous le  
Désir,  
Nous annoncer la saison des plaisirs.  
Tout fier alors de va-t-on  
nouvelle  
Il va trouver l'intraitable, féroce.  
Quel changement ! Ce redoutable  
Aspect,

## LIVRES. 441.

Et la fille inspirée de respect,  
 Elle devint douce, tendre et docile  
 Et notre Adam, grâce à l'heureuse  
     fuite  
 Eut un repos qu'il avoit espérer.  
 Mais l'heure où l'heure n'est pas fait pour  
     durer.  
 Un jour Adam sous un bocage  
     sombre  
 Voyant se lever pour témoin que  
     son ombre,  
 Avoit encor de ce baume divin,  
 Quand son tondron conduit par  
     le matin,  
 Vint dans le fond de ce bois  
     solitaire  
 En la pinde y lorgner le mystère.  
 Elle en sourit, et se mordant les  
     doigts

422. Poësies

De tous ses yeux elle ôpia l'en-  
droit

Où d'Adam la phiole fut posée.  
Long temps ne fut sans être dérobée,  
A peine Adam fut décampé du  
Bois,

Qu'il lui aussi tôt alloit du bout  
Du doigt.

Sur son visage à prouver la Rictée  
Quand tout d'un coup demand,  
jeaison de rictée,

En certain lieu lui fit porter la  
main.

La ne ratta le Baume souverain  
Il fit effet, et sa vertu fut telle;  
Que loi. D'ôter des appas à la Boute  
Elle en reçut de secrètes beautés.  
Lors un Buisson, frémit à ses cotés,

## Diverses.

423.

Elle s'enfuit où la crainte la guide,  
 Et en fuyant elle fait un faux pas.  
 C'est le plaisir de s'égarer tout à l'air.  
 Grâce au faux pas de sa moitié peu  
 sage,

Voilà comment l'homme eut veu l'  
 en partage;

Le speau divin de la virilité,  
 Qu'il a transmis à la postérité.

On apprend son usage ordinaire.  
 Que fit Adam? Ça qu'un Epoux  
 doit faire.

Pour éviter un état indiscret,  
 Il apprend l'art d'enrager en secret.

---

## Epigramme

Cy git le Sieur de Manette  
 Lequel de sa propre allumette,  
 Se t'ua en prenant des l'chats,  
 Sur le Corps d'une D'emoiselle.  
 Je ne sais après son t'ropai  
 Où son esprit s'en-alla,  
 Mais je sais bien qu'on t'ropai  
 En Paradis par ce trou là.

## Autre

Cy git la constante Fivelle,  
 Qui dans ses jeunes ans,  
 Se fit donner sur l'herbette,  
 Le Pucelage de Quatorze ans.



## Diverses.

425.

V'gres

D'une Dame qui blamoit  
 sa servante accusée d'avoir  
 fait le jeu de l'Amour.

Viens ça, nomme moi pauvre fille à qui  
 les méchants qui osent me faire

de Bordeaux,

C'est notre Marichal Madame, Oh là  
 Russe

Combien de fois estu remarchée en mer,  
 te au.

M me. la fit six fois en filant sur son  
 Encore vouloit il lever mon déventeau;

Six fois dit la Dame, en extase ravie;

Une femme d'honneur s'en seroit bien servie;

Où va, ta présence attire mon Courroux;

La belle, mignonne, la petite impudente.

C'est bien à telle guise à le faire six coups,

Je m'en passerois bien, moi qui suis si tendre.

## Epigramme

Le Coeu volontaire.

Robin en ses formes se vante  
 Car il en vit ce pauvre sot:  
 D'un bois que sa femme lui plante  
 Le Coeu fait bouillir son pot.

---

## Autre

Sur l'Amour

C'est pas les yeux que l'Amour entred  
 Des yeux à la bouche il se rend.  
 Ainsi ce Dieu toujours descend  
 Jusqu'à ce qu'il arrive au Centre.

---

## Diverses.

427.

## Quatrain

de Mr L'Enfant  
à la louange de Mr.  
Saurin sur l'impres-  
sion de ses Sermons.

Saurin las de se voir injustement  
vanter,  
Met au jour ses Sermons: il est  
homme Equitable;  
Livre ouvert et papier sur table  
Il renonce à l'encre qu'il n'a pas  
mérité.

---

Parodie  
de Mr Saurin  
contre Mr L'Enfant.

L'Enfant las de se voir injustement  
vanter.

Met au jour ses défauts, il est homme  
équitable.

Conte des douceurs de la table,  
Il renonce à l'honneur qu'il n'a pu  
mériter.

---

## Quatrième

Sur le même Sujet.

L'Enfant ne peut souffrir qu'un au-  
tre soit vanté,

Cet enfant de Bacchus n'est rien moins  
qu'équitable,

Qu'il boive tout son saoul, qu'il  
pisse sous la table,

Mais qu'il laisse l'honneur à qui l'a  
mérité.

---

# Diverses 429.

Discours Politique  
Sur les Affaires de l'Europe.  
Extrait des propres paroles de  
M<sup>r</sup> d'Argenson à la B<sup>e</sup>te  
l'année 1748.

À considérer l'Etat où étoient  
les choses pendant l'époque dernière,  
ne pouvoit on pas justement regarder  
le prétendu Empereur comme un  
étalon dans une Lanterne, et la Reine  
de Hongrie la femme comme une  
brûlée aux abais? Le Roi d'Angleterre  
tenoit paroitroit entre deux portes le  
Cul à terre, ayant également le  
craindre pour Londres et pour Ab-  
nover. Mais pond'ons, et l'histoire,  
sur nos œufs, et quant au Roi de Sar-  
daigne, il étoit en telle presse, qu'on  
lui auroit bouché le Cul avec un

grain de millet. Le Prince Édouard  
 faisoit florer, et donnoit du fil à re-  
 torde à ses ennemis. Le Roi de Polo-  
 que (Électeur de Saxe), avoit été re-  
 duit à ne faire pendant plusieurs  
 années que de petites crottes, mais  
 tout d'un coup la chance a tourné,  
 et comment cela que dirés vous?  
 Le voici, Messieurs. La Reine d'Es-  
 pagne est un Sâton merdeux, qu'on  
 ne sait pas quel bout prendre. Elle  
 a toujours eue, vous le savez, la  
 fureur de pêter plus haut qu'elle fut.  
 Qu'en est il arrivé? Le Roi de  
 Prusse nous a pété dans la main,  
 et le Roi de Sardaigne nous a chié  
 du poivre. Le Roi George est remonte  
 sur sa tête; le Bretonnant a fait  
 Gilles, et les Hollandois qui nous  
 donnent chaque jour quelque Godan,  
 veulent nous faire avaler le Goujon.



## Diverses.

431.

Tout cela est très fâcheux, mais si on en conclut qu'il faudroit plutôt faire la paix cette année que l'année prochaine, Je vous assure, Messieurs, que la différence est à peu près comme de pister la nuit avec ou sans chandelle, et si on étoit qu'en faisant agir plus vigoureusement nos Armées de Flandres nous eussions par là avancé de quelque chose, c'est moi qui vous le dis. Cependant, cela auroit servi comme de battre l'eau pour faire du beurre. Je conviens que vous devez être fâché que nos Généraux après avoir laissé les Electeurs de Bavière pendant 2. mois dans le Parmésan, comme un peu sur une rogne, voyent enfin parvenus à déquignoner M<sup>r</sup> de Lichtenstein, mais patience,

J'espère que bientôt il en aura  
 dans le Cul, et qu'il ne fera en,  
 S'en que de l'eau toute claire.

Epître  
 à Mad<sup>lle</sup> Julie.

De l'ombre d'une vie obscure  
 Que Vous caches d'heureux talens!  
 Et il une Verté plus pure,  
 De plus généreux sentimens!  
 Digne d'un sort plus favorable.  
 L'infortuné qui vous accable  
 Ne vous cause point mes mépris.  
 Non, ne le craignez point, Julie,  
 Mon Ame est plus attendrie  
 Et connoit toujours votre prix:  
 Je Vous trouverois moins aimable  
 Au sein de la Proximité,  
 Peut être qu'à cet air affable,  
 Se joindroit un peu de fierte.

Dis-moi

457.

Ce Cœur bon, cette âme accomplie,  
 Ce caractère, ce génie  
 Que je trouve en vous si charmant,  
 Y perdroient de leur agrément.  
 Ma crainte de Vous si connue,  
 Pourroit bien Vous perdre de vue  
 Occupée à des soins divers,  
 Vous ne chanteriez plus mes vers;  
 Vous à qui je les vois apprendre,  
 Voudriez vous bien les entendre?  
 Oui, sans doute, il est de grand air  
 De trouver par tout à reprendre,  
 Ou dire, cela n'est pas clair.  
 Je vous serois peu nécessaire.  
 Vous négligeriez de me plaire.  
 Au lieu de vous parler d'amour,  
 Triste et rêveur à votre porte  
 Au milieu des gens de ma sorte,  
 Je vous irois faire ma Cour!  
 Restons tous deux comme nous sommes.  
 Je suis le plus heureux des hommes.

Contenté de les mériter,  
 Laissez les biens à la Fortune,  
 Et que la Grandeur importe peu  
 À puisse jamais Vous flatter.  
 Vos Richesses sont en Vous même,  
 Votre Cœur un et le plus grand Bien,  
 Et le tendre Amant qui vous aime  
 Vous fait encore présent du sien.  
 Votre Etat n'est point un obstacle  
 À son Amour le plus constant.  
 Qu'il pour Vous fasse un miracle !  
 Il sera plus que votre Amant.  
 Le Temps peut changer toute chose,  
 Sur l'épine il produit la rose,  
 L'éphère remplace l'Aquilon,  
 Le Printemps la froide Saison,  
 Les Bois reprennent leur verdure,  
 Tout change ainsi dans la Nature.  
 Il ne faut qu'un moment heureux,  
 Pour couronner nos tendres jours.



## Diverses.

435.

## Billet en réponse.

Seule en ces aimables retraites  
 Je ne connois de Vers que ceux que Vous  
 me faites.

Et ne les apprens qu'à nos Bois;

Et si je suis une indiscrete,

Ni Vous en prînés qu'à ma voix.

Qui chaque jour sans cesse les repète.

Quelquefois redites les miens.

Puisent-ils s'appuyer à nos doux sentiers,  
 tiens.

Et n'écris que pour vous, l'Amour seul  
 est mon maître.

Pardonnez moi si je sais peu rimer.

Tout mon esprit s'occupe à Vous con-  
 noître,

Et tout mon Cœur à Vous aimer.

Julie.

# La Liberté

## Cantate.

Je venés dans mon Cœur charmante  
Liberté,  
Reprenés sur mes sens votre premier  
Empire.  
Dans quel Aveuglement ! Dans quel  
affreux délire !

L'Amour m'avoit précipité.  
Je vous retrouve en fin, Dieux, pourrai-  
je suffire

Ces aimables transports dont je suis  
agité ?

Pour qui m'aurez causé le plus cruel  
Martyre,

Que je vais vous bénir d'une infi-  
délité !

Je brûlois pour Phyllis de l'ardour  
la plus belle.



## Diverses.

487.

Mes feux étoient payés du plus tendre  
retour ;

• Vous nous jurions sans cesse une amour  
mutuelle ;

Not jours devoient finir plutôt que cet  
Amour ;

Mais malgré ces vœux d'une flâ-  
me éternelle,

À peine le soleil eut vingt fois fait  
son tour,

Que Phyllis cessa d'être fidelle,

Que je souffris pour lors ! Quel plai-  
sir dans ce jour !

Plus l'amour me causa d'alarmes.

De soucis, de trouble et d'ennui,

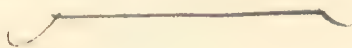
Plus mon état m'offre de  
charmes,

Plus je le chère aujourd'hui.

Tuyés, chagrin, inquiétude,  
 Tuyés enfant trop dangereux.  
 Heureuse, aimable Etude,  
 Vénés seule combler mes vœux.  
 Plus l'amour &c.

les 4. premiers Vers. de la 1. strophe.

D'une tranquille indifférence,  
 Vous qui connoissés les douceurs,  
 Vous qui méprisés la puissance,  
 Qu'Amour, exerce sur les Coeurs.  
 Chantés, célébrés ma victoire.  
 Instruisés en tout l'Univers.  
 De mon triomphe et de ma gloire.  
 Faites retentir vos Concerts.  
 Chantés, célébrés ma victoire,  
 Instruisés en tout l'Univers.



(229.)  
Diverses.

Imitation\*  
de la VII. Satyre  
du II. Liv. d'Horace.  
par M. de  
Fénelon.  
Jam dudum Ausculto ex.  
En forme de Dialogue

Darius.

Depuis long temps j'ai soulé, et brûlant  
du désir

De vous dire deux mots, sous votre  
bon plaisir.

J'ai peur....

Horace.

Est ce Darius?

Darius.

Oui, c'est Darius lui même

Votre Esclave, fidelle, Esclave qui  
vous aime.

Honnête homme de rester par vous  
respecté.

Vive de vivre.

---

\* Cette Satyre est un Dialogue entre Darius Esclave  
d'Horace et Horace Esclave de Darius, représentés à Rome les  
uns, en usant du privilège des Saturnales.

(440)  
Poësies

Horace :

Où bien prendre dans la liberté.  
Que le mois de Décembre <sup>(a)</sup> offre à tous  
tes semblables,  
Puisqu'enfin par des Loix qui sont  
inviolables,  
Ainsi l'aot établi nos anciens Romains.  
Tu neus parler.

Darius.

Mon Maître ne peut des humains  
Dans les vices honteux qui l'aveuglent trop  
lui plaire,  
Jusqu'au dernier soupir constamment  
persévérer.  
Une autre part son instinct est le plus  
général.  
Tantôt se porte au bien, tantôt se  
porte au mal.  
Précis dont l'inconstance étoit de  
mesures,

(a) C'étoit en ce mois qu'on célébroit les saturnales. Les esclaves jouissoient alors du Privilège de parler librement à leurs Maîtres, en mémoire de l'heureuse égalité qui régnoit entre les hommes pendant le Siècle d'or.

(441.)  
Diverses.

Souvent de trois anneaux avoit la  
 main paree,  
 Et l'avoit quelque fois sans aucun  
 Ornement,  
 On le voyoit changer d'habits à tout  
 moment,  
 Se dérober soudain d'un logis hono-  
 rable,  
 Pour aller se cacher dans un lieu  
 misérable,  
 D'où quelque affranchi même un  
 peu civilisé,  
 Eut eu peine à sortir, sans qu'on  
 n'en eût cause,  
 Dans Athènes, devant, & du côté  
 dans Rome;  
 Ici, faire débauchés, là, prudemment honte-  
 to homme,  
 De Vertumne il prenoit tous les dif-  
 férens traits.  
 Le joueur Volant se faisoit aussi que  
 jamais;  
 Quand la Goutte en ses mains, qu'elle  
 avoit assaillies,

(442)  
Poësies

Lui justement puni ses premières  
folies,  
Étoit à tant par jour, un fou  
à l'effek,  
De remettre pour lui les Dieux dans le  
Carnet;  
D'autant moins malheureux qu'a  
yant moins de caprices,  
Il étoit plus constant et plus ferme  
en ses vices,  
Que Briseus qu'on a vu des deux  
côtés panacher,  
Tantôt servir la bride, et tantôt la  
lâcher.

Horace.

Ne parviendras tu point au terme  
de me dire?  
Maraut, quel est l'objet de ta fado?  
Satyre?

Darius.

Vous, mon Maître.

Horace.

Moi?

Darius.

Vous.



(443.)  
Diverses.

Phorace.

Comment, double fripon  
Que fais-je, qui t'oblige à parler  
Sur ce ton ?

Darius.

Des Anciens Romains, de leurs mœurs  
Héroïques,  
Vous dites tous les jours des choses  
magnifiques;  
Et puis, si quelques Dieux vous envoi-  
toit soudain  
À prendre leur contenance, il parle-  
rait en vain.  
Soit qu'on fonde ce que dit votre bon-  
che sévère,  
Ne vous paraisse pas le mieux qu'on  
puisse faire;  
Soit qu'enfin vous manquiez de Ré-  
solution,  
Pour ajouter l'exemple à l'exhortation,  
Et que vous n'avez point joint d'un  
Charme étrange  
La force d'arracher votre pied de la  
fange.     à

(Q 44)  
Poësies

À Rome, la campagne est l'objet de  
vos vœux;  
Aux Champs nous élèvés la ville;  
jusqu'aux Cieux,  
Vous loués, dans le sens qu'aucun ne  
nous régate  
Les tranquilles douceurs d'un stable  
frigates;  
Et comme si jamais, n'avez Captifon,  
chainés,  
Malgré vous aux festins nous étiez  
entraînés,  
Vous vous tenez heureux, plus qu'on  
ne saurait croire,  
De ne point essayer la contrainte de  
boire.  
Mais enfin, que, pressé du désir de  
vous voir,  
Mécène vous invite à souper quelque  
soir  
Vous voilà prêt d'aller, sans que rien  
vous arrête,  
Et nous vous entendons crier à pleine  
tête;

(445)  
Diverses.

Ch! de t haites. Un flambeau. Vite...  
Est on sourd ici?

Milvius<sup>(a)</sup> s'en retourne et les bouffons  
aussi;

Conscience d'un départ, qui souvent  
vous attire?

Des imprécations que je ne vous pas  
dire.

On peut me reprocher quantités de  
désauts;

Je l'avoue, il est vrai, j'aime les bons  
morceaux;

À l'odeur d'un ragoût, j'ai le nez si  
fort sensible;

Ennemi du travail à ma santé nuisible

Je suis un paresseux, et des plus ar,  
vieux

Un Porogue, un Gourmand, tout ce  
que vous voudrez.

Et Vous, qui tous les jours avec vos  
airs de maître,

Faites la même chose, et pis encore  
peut être,

(446.)  
Poësies

Vous me donniez à moi, mille noms  
odieux,  
Comme si dans le fonds vous valiez  
beaucoup mieux,  
Parceque vous sâvez vous de belles  
paroles,  
Cacher tous les excès de vos passions  
folles,  
Parceque vous sâvez vous déguiser...  
Mais quoi !  
Si je vous convainquois d'être plus  
fai que moi !  
Qui ne vous ai conté qu'une femme  
assés vile...  
Et ! modérés, un peu laideur de votre  
belle,  
Par un air menaçant ne m'épouvan-  
tés pas :  
Calmez votre fureur, relâchez  
votre bras,  
Tandis qu'ingénument vous ouvriez  
ma pensée :  
Je vais vous débiter la morale  
sans la

(447).  
Diverses.

Et les forts arguments dont j'ai l'est,  
Grit tout plein  
Grâce aux Doctes légats du Parti de  
Crispinda

(b) Où moi je ne suis point, dites Vous,  
Adultère...

Ni moi Larron non plus, quand l'a  
peur salutaire

De subir tôt ou tard un destin affligeant,  
M'empêche de voler quel que  
d'argents;

Qu'on ôte l'esprit; La Nature vous  
bride;

Ne gardera plus d'ordre en sa course  
rapide.

Qui? Vous mon Maître? Vous.....  
Otez vous usurper

(a) Version qu'Horace trouve en ridicule dans  
plus d'un endroit de ses lettres.

(b) J'ai cru devoir ici suivre le *Libro Joviano*,  
qui a retranché vingt six Vers de l'original  
Latin, qui contiennent une Description  
un peu trop cynique des branches d'Horace  
et de celles de son valet.

(444.)  
Cécilia

Ce titre Spécieux, Vous que l'on voit  
Ranger,  
Sous l'Empire, gènant de cent sortes  
d'affaires,  
Que votre Ambition seule rend nécessaire,  
Vainement?  
Vous que l'on dit de mortels enchaînés  
Sous leurs Loix?  
Vous, qui, quoique puni par trois ou  
quatre fois,  
Êtes toujours en lutte avec danger,  
avec alarmes,  
Où de la Volupté vous jettent les faux  
Charmes?  
Vous, qui l'aveugle sans cesse un espoir  
déservant...  
Ajoutés aux raisons déduites ci-dessus,  
Une autre que je crois pour le moins  
aussi grave,  
Car, soit qu'à ceux qu'on fait servir  
sois un esclave,  
Vous donniez certain nom qui par un  
franc abus,

(c) Je nomme licarius, trop vain pour pouvoir  
être employé dans cette Traduction.



(149)  
Diverses.

De dépendance en eux marque au  
 degré de plus;  
 Et qu'en nous absteinant de farder les  
 langages,  
 Vous devions les nommer Compagnons  
 d'Esclavage.  
 Que suis-je à votre égard, et qu'êtes-  
 vous au mien?  
 Vous me commandez, où je l'éprouve  
 trop bien;  
 Mais vous êtes forcé d'obéir à tout au-  
 tres.  
 J'ai mon Maître, il est vrai, mais  
 vous avez les vôtres,  
 Et tel qu'une Machine, on vous voit  
 aujourd'hui.  
 Dans tous vos mouvements agir au gré  
 d'autrui.  
 Quel homme est libre donc? (est, si il  
 faut vous le dire,  
 Le Sage, qui sur soi prend un Empire;  
 Qui ne craint point les fers, la Mort,  
 la Pauvreté  
 Qui vainc de ses desirs l'impétuosité.

(450)  
Poésies

Qui pour les faux honneurs moutre  
un mépris extrême,  
Qui, rond et ramassé tout entier en  
lui même,  
Ne donne aucune prise au plus subtil  
effort,  
Qui fait pour l'arrêter la malice du  
sort.  
Voilà ce qu'en effet l'homme libre  
doit être;  
Pharace à ses traits là peut-il se  
reconnoître?  
Parlez de bonne foi, vous ne le pouvez  
rés pas;  
Une femme vous met à haut prix  
ses appas,  
Exige cinq Talens, vous querelle, vous  
gronde,  
Vous chasse, vous bannit, Dieu sait  
d'eau vous inonde,  
Après qu'elle vous a formé la Parole  
au nez;  
Puis elle vous rappelle... et puis  
vous retournez!  
Quoi!

(q. 51.)  
DIVERSES.

Quoi ! lâches, c'est ainsi que l'Amour<sup>(a)</sup>  
vous surmonte !  
Eh ! secouez le joug qui vous couvre de  
honte !  
Que ne répondés vous d'un tou fier  
et haïtain  
C'en est fait, je suis libre, On ne rap-  
pelle en vain  
Vous ne sauriez. Un Maître<sup>(b)</sup> impérieux  
et ride  
Vous aiguillonne au fort de votre  
castitude,  
Vous pressez de marcher, et malgré vos  
refus  
Vous reconvoit au lieu d'où vous êtes  
exclus.  
Que dis-je ? Il renforce la chaîne qui  
vous lie.  
Passons. Lorsqu'aucun glé par une autre  
folie,  
Vous vous extasiez à l'aspect d'un  
Tableau  
Où jadis Brusias<sup>(b)</sup> d'éerga son pincau

---

(a) l'Amour. (b) Peintre. flamenc.

Pêchés nous moins que moi, Vous,  
 dont je suis l'exemple;  
 Quand le jarret tendu, j'admire, je  
 contemple  
 Les Combats de Rutile & de Phédojan.  
 Qu'avec tant de bon goût, selon moi,  
 l'Artisan  
 Moyennant le Charbon ou l'Osier, a  
 su peindre  
 Qu'ils semblent en effet chercher à  
 s'entre-atteindre;  
 L'un à l'autre porter plus d'un coup  
 dangereux,  
 Et du coup ennemi se garder tous les  
 deux?  
 J'entens dire. Darius ou moindre  
 objet s'arrête  
 Le Coquin à toujours la bagatelle  
 en tête,  
 C'est un vrai faîneant. Mais Vous,  
 à ce que l'on dit  
 Vous êtes un sublime et merveilleux  
 Esprit,  
 Dont les décisions sont toutes sans  
 réplique,

(458.)

## Diverses.

Quand l'avez jugé de quelque  
Ouvrage antique.

Mais je suis un Maurien, lorsque dans  
résister

Par un gatteau fumant je me laisse  
tentor.

Et vous quand vous feignez la moindre  
répugnance,

D'aller à ces repas où règne l'abandon,  
En mérite, en vertus vous n'avez point  
d'égal.

Mon amour pour mon ventre, il est vrai,  
m'est fatal.

Pourquoi? Mon dos en souffre une  
triste avanie?

Mais votre avidité reste & elle impunie.

Quand vous vous surchargez de mets &  
de ragôts.

Trop assés pour un homme aussi pe-  
tit que vous?

Non, car tout est assés de viandes diffé-  
rentes,

(434)  
Poésies

S'acigrit, et forme en nous des humeurs  
mal-faisantes,

Et vos pieds chancelans refusent de s'en,  
mais,

De porter votre Corps usé par tant  
d'opées.

Oh! quoi, de la Coquette la plus noire on  
habille,

L'action d'un Valet qui dévoile une  
étrille,

Qu'il troque nitamment contre un  
peu de raisins;

Et celui qui va vendre un Champ à  
son Voisin

Par subvenir aux frais d'un festin  
inutile,

Ne fait rien cependant de Bas ni de  
servile.

Ma foi, c'est de moquer que de par  
ler ainsi.

À nos défauts susdits j'ajouterais  
ceux-ci.



(455)  
Diverses 1

Pour Vous la solitude est un supplice  
extrême,  
Et Vous ne sauriez être une heure avec  
Vous même.  
Dir que Vous êtes seul, l'ennui vient  
Vous saisir.  
Vous n'usés jamais bien des moments de  
loisir.  
Dont la Route du ciel Vous fait soute-  
nent large.  
Corant et vagabond, Vous Vous fuyez  
sans cesse.  
Tantôt par le sommeil & tantôt par  
le Vin,  
Vous tachez d'éluder le souci, mais en  
vain  
C'est un noir compagnon qui malgré  
votre fuite  
Toujours pour vous gêner se traîne  
à votre suite.  
Horace  
Où prendrai-je une Pierre.....

(456)

Poesies

Darius

Oh! Oh! qu'en ferez vous?

Horace

Des flèches, Insolent.

Darius

Patience, tout doux.

Né vous chauffez point, mon Maître,

je vous prie . . .

Cet homme est fou sans doute, ou bien  
il versifie.

Horace :

Ote toi de mes yeux, ou fais compte  
qu'aux Champs,

Fripon, je t'arriverai passer fort mal  
ton temps.

Là, de plus vil Emploi les fatigues  
immenses,

Sauront bien me venger de tes impo-  
rterances.

---

Épître  
de Mr. Jordan  
~~par Mr. Formey.~~

Cy git belair. Jordan ce Philosophe  
aimable,

Qui fut bon Citoyen, sincère, doux,  
affable.

Toujours ami du genre humain,  
Cher des Grands sans être vain,  
Courtisan, sans être flatteur,  
Sévère, sans orgueil sans hauteur.

Amiable, évitant l'occasion de nuire.

Et si l'aimait à douter, il cherchoit à s'in-  
struire;

Du firon, du Léopard, Œuvres du  
Créateur.

Respectant les régens à celles d'un Doc-  
teur.

Cependant il Approprit à longue es-  
sance.

De ce large Defaut a vu faire un  
Athée.

Peut-être des gens de bien, il est mort  
regretté,

Quittant sans déplaisir l'humaine  
Vanité.

---

Vers  
sur l'Education

Rien de parfait ne sort des mains de  
la Nature,

L'homme même en naissant, n'est que  
Vicia et péché.

Né lui refuses point une prompte  
Culture,

C'est un Champ qui veut être arrosé,  
plutôt d'engrais que d'effriché.

---

## Diverses.

N<sup>o</sup> 4.Le Jour.  
Cantate.

Les Mortels endormis d'une pais  
 profonde,  
 Goutent d'un plein repos les Charmes  
 innocents.

Le silence et la nuit à présent partent  
 le monde,  
 Un sommeil gracieux assoupit tous  
 les sens.

Tout est en la Nature à ses efforts  
 puissans,

Les animaux sur terre, et les Poissons  
 dans l'onde,

On n'entend plus les regrets  
 languissans,

On n'entend plus dans son ardeur  
 l'ardeur,

Et la plaintive Philomèle  
 suspend dans les forêts les douloureux accents.

Dormez, Mortels Infortunés.

Le seul repos peut adoucir vos peines,  
 Charmés des plaisirs par les images  
 reçues

Du bonheur où vos sens se sont abandonnés.

Dormez, Mortels Infortunés

Le seul repos peut adoucir vos peines.

Toujours un sommeil rigoureux,  
 Détruit en un instant la plus douce  
 (Félicité),

Gémissez, Mortels malheureux,

Gémissez de votre misère;

Un songe est le seul bien qui peut vous  
 plaire un peu.

Dormez, Mortels infortunés,

Le seul repos peut vous

laisser l'Ancre parait, et vient dorer les  
 vagues.

Il se répand dans vos prairies,  
 Et couvrait tendres et chéries,



## Diverses.

461

Qui content chaque jour de vos fertiles  
yeux.

Elle donne à vos fleurs leur miel pro-  
cieux,

Et rend les herbes plus nourries.

Votre fait à l'aspect du jour qui le blait,  
Et le sommeil s'évanouit.

Bergers reprenés vos houlettes,  
Jusqu'aux plus obscures retraites,  
Annoncés le retour du jour.

Accordés vos douces musettes,  
Aux chants des oiseaux d'alentour,  
Au bruit de leur tendre ramage;

(On voit sous le riant feuillage,  
Bondir le paisible mouton;

Et la Rose reçoit l'hommage  
De l'abeille et du Papillon.

Déjà le blond Phoebus fait briller sa carte;

Il monte d'un pas indompté

Jusqu'au plus haut point de sa  
course.

Men descend en fin avec sa pitié,  
 Tel qu'un fleuve précipité  
 Qui depuis le haut de sa source,  
 Entraine de ses flots le courant agité.  
 Les humains accablés de son ardeur brû-  
 lante,  
 Et les amans qu'un double feu  
 tourmenté,  
 Dans les vagues voisines vont chercher  
 Du secours,  
 Et le dangereux pour qui craint les  
 Amours.

Minide Bergère  
 Qui fuyés Cythère,  
 Evites le frais  
 L'Amour et sa mère,  
 Pour le doux Myosire,  
 Le foin expiré.  
 Si Daphné moins sage,  
 Est fuit dans l'ombrage,  
 Au lieu de Larcion.

## Diverses. 463.

Une autre Couronne,  
Aux Champs de Bellone:  
Est saint le Guerrier.

Quels Zéphirs amoureux viennent flatter  
tes rives plaines?

Sur ces Coteaux charmans ils règnent tous  
à leur tour.

S'Veillet doit son odor à leurs danses  
haléinos.

Flote pour son Amour vent un plus  
seul retour.

Revenez Troupe aimable, accourés sur  
nos rives,

Quelques de ses rayons nichaiffe plus le  
jour.

Restes des autres finis, bergères si  
tives.

Vents, nous n'avés plus à craindre que  
l'Amour.

L'Oiseau naltige,  
Après l'Oiseau,

De tige en tige,  
 D'herbe en roseau.  
 Et l'Arbusteau  
 Fendrez Prodrige,  
 Carette Veau.

L'Escha misonner,  
 Avec l'Amant;  
 Cupidon sonne,  
 L'heureux moment,  
 Et le pigeon  
 Par tout se donne  
 Un Chant nouveau.

## Diverses. 468.

## Vers

au sujet du Changement  
de l'Eglise de Berlin en 1787.  
le 6. Juin.

Ce n'est point aux Vieux que ce dis-  
cours s'adresse,  
C'est à Vous, ennemi du mérite belotant,  
Tout Vous choque aujourd'hui, l'esprit,  
La politesse,  
La douceur, l'Eloquence, & même la Sa-  
gesse,  
Vous ne pouvez souffrir les plus honnêtes  
talens,  
Mais en vain vous tâchez par vos di-  
verses scieries,  
De répandre par tout un poison odieux.  
En vain vous colorez d'un prétexte  
pieux,  
Tous les désordres que vous faites.  
A travers votre masque, on voit ce  
que Vous êtes.

466. Poësies

Faibles, vots, jaloux, envieux,  
 Et trahir vos amis la foudre vous  
 engage !

D'un si perfide trait quel sera l'a-  
 vantage !

Vous gémissez de voir votre honneur  
 rabattu,

Voulez Vous du Public mériter le  
 Suffrage,

Messieurs, prêchez moins la  
 Vertu,

Plais pratiquez la davantage.

---



## Diverses.

467.

## Le Perroquet &amp; la Perruche.

Fable.

par l'abbé de Grécourt.

Un petit Maître Perroquet,  
 Pronoit plaisir à faire entendre  
 Par ses façons et son Caquet,  
 Qui pour lui Perruche étoit tendre;  
 Chacun Oiseau présent murmuroit  
 Contre tant de Cajoleries:  
 Perruche elle-même s'effroit  
 De ses sottises mineauderies;  
 Néanmoins elle n'osoit point  
 Le gronder en pleine Assemblée:  
 Mais il fut lancé de tout point  
 Si tôt qu'elle s'en fut allée.  
 Honteux, confus, tout interdit,  
 Il essuya la reprimande:  
 Puis, d'un air triste, il lui dit  
 Instruisez moi dans ma demande:  
 Chez la Belle qui m'a charmée,

Comment devrois-je donc paraître ?  
 N'y paroissiez jamais vaine  
 Mais seulement digne de l'être.

### Imitation

de la 1. Epître du 1. Livre d'Horace.

*Prima dicta mihi* &c.  
 par Mr. Frigot.

J'ai à qui j'eus l'honneur d'offrir mes  
 premiers vers,  
 Vous à qui mes derniers seront encore  
 offerts,  
 Avec empressement vous vaudrez, cher  
 Mécène,  
 Que j'aille me montrer de nouveau chez  
 l'Arène,  
 Qu'après avoir eu plaisir aux yeux  
 qui m'ont jugé,  
 Qu'ayant en bonne forme obtenu mon  
 Congé,  
 Je reprenne aujourd'hui mon bâillon  
 antique,

## Diverses. 469.

Que risques d'essayer les traits de la  
Critique.

Mais mon Esprit, que l'âge engourdit  
sous son poids,

N'est plus tel à présent qu'il étoit au,  
trefois.

Vénerius, craint de trop justes attaques,  
S'est caché dans les Champs, & dépose  
ses Armes,

Pour n'être plus contraint, wie Gladiateur,  
D'implorer la pitié du Peuple en sa fa-  
veur.

Et moi, prêt d'obéir à qui bien me con-  
seille,

J'entens certaines voix qui me dit à  
l'oreille.

" Eh! détèle au plutôt ton Cheval vicil,  
lissant

" De crainte qu'à la fin poussif & tou-  
guissant.

" Quand on le pressera de faire l'impossible;

" Il ne donne au Public un Spectacle risible.

470. Poésies

C'est pourquoi maintenant je quitte  
 Sans retour,  
 Et mon emploi Lyrique, & les jeux de  
 L'Amour.

A l'étude du vrai tout entier j'en me  
 livre.

Je m'applique à trouver les moyens  
 De bien vivre,  
 Et j'en fais magasin dans ma tête avec  
 Soins,

Pour pouvoir m'en servir quand j'en  
 aurai besoin.

Si Vous me demandés en quel lieu, sous  
 quel guide,

Je cherche à me meubler d'un système  
 solide;

Je dis que ne m'étant jamais assujéti  
 Sur la foi d'aucun maître, à suivre au  
 cun parti,

Je ne saurois tenir une route certaine,  
 Et que je vais par tout où la vague  
 m'entraîne.

## Diverses.

471.

Tantôt de la vertu, l'éclat de l'honneur,  
 Le sein d'Épicure dans toute la rigueur,  
 Et jure en me donnant des mouvements  
 utiles,

Me plonger dans la mer des affaires Civiles.  
 Tantôt à mon Justinet je cède mes gages,  
 Et d'Aristippe alors reprenant les leçons,  
 Libre, je veux traiter les affaires en maître;  
 Me les soumettre, dis-je, et non pas me  
 soumettre :

Ce que paroît la nuit à l'Amant soupçonneux,  
 Commence,

Quand il se croit trompé par l'Objet de  
 ses vœux :

Ce que paroît le jour à ceux qui se sentent  
 relâchés,

En peine de quitter une pénible tâche;

Ce que les vœux enfin paroissent au Minion,  
 Qu'une mère rigide & de mauvaise  
 humeur,

Tient captif dans le joug de la prudence,  
 Ne garde;

C'est ce que me paroît tout le temps qui  
retarde

L'Espoir et le dessein que mon Cœur a  
conçu

D'acquiescer le Trésor qu'il estime le plus.

Trésor dont l'honneur et fructueux usage,

Au Pauvre comme au riche offre un  
grand avantage,

Et que, sans encourir le plus fatal danger,

Le jeune ni le vieux ne sauroient négliger.

Ainsi donc consacrant le reste de ma vie

Aux sages Eléments de la Philosophie,

Par leur moyen je tâche, autant que je  
le puis

De diriger mes moeurs, d'acquiescer me  
crainte;

Quoiqu'en ait tort d'avoir l'espérance  
insensée.

De devenir égal au clairvoyant *l'innocence*

(a) Argement; dont les yeux étoient si pénétrants  
dis la folie, qu'il voyoit même ce qui  
se passoit dans les lufes.



## DIVERSES.

470.

On ne doit pourtant pas, quand on est  
chameux,

Prendre ce qui peut calmer le mal des  
yeux,

Et quoiqu'on s'ente bien qu'il n'est ja  
mais possible

D'acquies de Glycon<sup>a</sup> la rigueur invin-  
cible.

On ne doit pas lâcher de faire ses efforts,  
Pour s'achar de bannir la goutte de son Corps.  
Jusqu'à quel que degré tant au moins l'on  
s'avance;

Si d'aller au delà l'on n'a pas la puissance;  
D'un avaré désir votre cœur bœule & il<sup>b</sup>  
Il est de certains ma<sup>b</sup>, dont le charme  
subtil

Peut adoucir l'acès de votre maladie,  
Et peut être en chasser une grande partie.

L'Orgueil dans votre esprit verse & il  
son poison?

<sup>a</sup> Gladiateur, qui avoit une force surprenante.

<sup>b</sup> allusion aux pratiques superstitieuses de la magie.

Vous pourriez de si mal trouver la Guai-  
rison,

En faisant par trois fois une bonne lecture;  
Ou vous apporterai une intention pure.

Le lâche, le gourmand, l'ouïeux, l'impotent,

L'ennemi de l'honneur et de la modestie;

Aucun n'est si vicieux à la Brète romaine.

Qu'il ne puisse après tout de vous mériter,

Un médecin digne enfin de son sang,  
ou de son,

Une oreille docile aux bons enseignement;

Faire le mal, c'est du bien faire l'apprentissage;

Puis est d'être fou, comme d'être sage.

Quoi! tu vois quelle gêne & de Corps et d'es-  
prit,

Quoi! tu vois insensé, quels travaux te  
prescrit,

Le desir d'éviter la honte Chimérique

D'essayer un refus, d'avoir un foudroiement,  
digne;

En quoi la fûte croquer te fait enrouler.

Vois ma cheute les plus grands qui puissent  
t'affliger.

## Diverses.

475.

Et tu peux persister dans cette erreur  
étrange.

Quoi! dans la rue cours jusqu'au delà  
du Gange:

Fuyant à néant ces prétendus mal-  
heurs.

Qui traverses Rochers, au travers de ces  
Chaleurs,

Tandis qu'aux bons Conseils inhabile à  
te rendre,

Le plus sage que toi tu ne peux pas ap-  
prendre,

Le précieux secret de nuire au Liberte.

Dormir ton repos et la félicité,

En méprisant ces Biers, que ton ame  
impie;

Et follement admirer, et follement sou-  
haiter.

Quel honneur, ayant gagné quelques cho-  
ses, pressés,

À force de combattre aux yeux Des  
Paisans,

476. *Présile*

Dédaignerait les prix glorieux, mais grâ-  
fiques,

Qu'on destine aux vainqueurs dans les  
jeux Olympiques,

si ces prix adjugés par tous les Grecs en  
Corps.

Ne devraient lui coûter que de faibles efforts?

Comme sur les mérites l'Or tient un  
rang suprême,

Ainsi la vertu mille au dessus de l'Or  
même.

Il n'est chez l'Égypte rien tel que d'ac-  
masser.

Et c'est par l'enrichir que l'on doit  
commencer.

Ne cherchons la vertu, qu'après que  
notre à droite,

Sera venue à bout de trouver la Richesse.

Ces sont là, ce sont là les Préceptes  
connus,

## Diverses. 117

Dans tous les environs <sup>(de)</sup> du Temple de  
Janus,

C'est là précisément l'instructive Morale,  
D'où son fils chaque jour un Père a  
rarement étalé.

Ce sont les mots d'or, les mots d'or,  
l'ancien

Que répètent sans cesse les jeunes &  
les vieux,

Portant sous le bras gauche, le vieux  
sans mesure,

La Tablette et la Bourse, attirail de  
l'usurier.

Si l'en faut un Trentième environ  
que vos Dieux?

Voilà tout au point qui met les  
Citoyens,

En état d'acquiescer aux Titres respecta-  
bles,

Curés vous les talents les plus inutiles,  
tables,

---

à qui demeurent force, Marchands Usuriers  
Bourgeois?

Fussiez vous tout paitri d'honneur, de  
probité,

De bon gout, d'Eloquence & de fidebité,

Eniez vous par vos faits illustré votre  
vie,

Vous serés P't-être je vous le certifie,

Mais qu'on voit au ci quelque ombre  
du bon sens

Qu'on remarque en ces jeux où les  
petits enfans

'entredisent, suivant leur forme  
ordinaire,

Vous allés être Roi, si vous savez  
bien faire!

Et! quoi donc, faire bien, va d'tenir  
de p'cher,

Et n'avoir dans ses moeurs rien à se  
reprocher;

Ne dit ce pas malgré le vent et  
les Caprices,

Être un vrai mur d'airain contre  
des injustices?



## Diverses. 479.

Tous préjugés à part, dites de bon sens,  
 Qui des deux vaut le mieux, de la fa-  
 meuse <sup>(12)</sup> loi,

Qui permet d'aggrèger aux Chevaliers  
 un Homme,

Dont le revenu va jusqu'à certaine  
 somme,

Du mot des enfans, qui, rempli  
 d'équité

Et celui qui fait bien offre la Royauté,  
 Et dont l'usage fut aussi noble qu'utile,  
 Dans les sens du vicieux Carrière &  
 famille?

Quoi! le Donneur d'avis qui prétend  
 et qui veut

Que j'exerce mon bien justement  
 s'il le peut:

Enon qu'à quelque prix enfin que  
 ce puisse être,

Je trouve néanmoins le secret de  
 l'acroïtre;

---

La Loi Romaine, publiée par Othon l'Allemand, l'Empereur du Saint-Empire, par laquelle il étoit ordonné que pour devenir élu à un rang  
 des Séneurs Romaines, un Citoyen devoit posséder une certaine

Loëssies

Pour acquies le Droit dont jouissent  
les Grands,  
D'être dans un Spectacle assis aux  
premiers rangs,  
Me conseille-t'il mieux que celui  
qui m'exhorte  
D'poser un Coeur libre, une ame  
toujours forte,  
Beaucoup de patience, D'impétios  
Des amers de l'envie & de l'adversité  
Si le peuple Romain par hazard  
me demande,  
Pourquoi la différence entre nous est  
si grande;  
Pourquoi ce qui lui plaît me cause  
tant d'ennui,  
Et pourquoi fréquentant les mêmes  
lieux que lui,  
Je ne me porte pas à raisonner de  
même?

[illegible]

## DIVERSES

481.

A fuir tout ce qu'il hait, à chercher  
ce qu'il aime.

Se répondre le qu'ne jour, comme l'Es-  
pe l'a dit;

Qu'il aime le jour, le jour, le jour.

C'est que je vois aux pas traces deant la  
Porte,

Qu'on entre bien cher toi, mais non point  
qu'on en sorte.

Empie à suivre la mode une fois con-  
vertir,

C'est l'autre du jour, le jour, le jour, le jour  
d'aller

A voir pas me mettre au rang de  
les Conquêtes.

En s'abaissant, j'invite un maître à  
plusieurs fois;

Un maître qu'on ne peut tout en-  
tendre;

Car quel parti prendrai-je, et qui dois-  
je inviter?

Un cherche à s'enrichir dans le jour.

mes publiques;  
 L'autre par ses prières, par ses larmes  
 Pratiques,  
 Fait la chaise à la nouveauté, tend un  
 haupon  
 et la simplicité de quelque vice gazon,  
 Dans l'espoir d'acquiescer au grand Roy  
 qu'il souhaite?  
 Musiciens par le moyen d'une usure  
 secrète,  
 Augmentent leurs Trévans au mépris  
 de la loi,  
 Qui devient le jouet de leur mauvaise  
 foi.  
 Mais je ne vois qu'un peuple aussi  
 grand que le nôtre;  
 Ses Caractères soient différents l'un de  
 l'autre;  
 Le même homme, celui qu'on croit le  
 plus constant,  
 Que soi pourra s'il s'accorde un  
 instant?  
 L'Amour est pour dater le plus beau

---

à Ville de la Champagne, située au pied de Picardie  
 près du Lac de Luerimé.

## Diverses

483

Lieu du monde,  
 Dit un Riche, et déjà le sac, la balle;  
 L'Inde;  
 L'approuvent d'avoir un habitant  
 pareil;  
 Mais si de son Pays on ne prend  
 conseil,  
 Demain, Argous, demain, pour des rai-  
 sons nouvelles,  
 Vous porterez ailleurs nos trasteaux,  
 nos Couettes.  
 O Riche de Whyma a-t'il choisi l'Etat?  
 "Auroit-il mieux, dit-il, garder le  
 Célibat.  
 "N'est-il point marié? les discours font  
 connaître  
 Qu'il n'imagine rien de meilleur que  
 de l'être.  
 Oh! dans quels liens donc, par que le  
 noeud est fort,  
 Pourrais-je employant tous mes plus  
 grands efforts  
 Arrêter ce Protégé inégal & volage.

Qui me fait en un jour tout changer  
de visage?

Mais quoi! le Pauvre a-t-il moins d'âme,  
négalité,

Plus de persévérance et de stabilité?

Méisme, rien. Le pauvre d'heure  
ou heure.

Change de bain, de lit, de Bas, de  
demeure.

Le Pauvre se dégoûte aussi tôt d'un  
bateau,

Qu'il a loué d'autrui pour s'égarer  
sur l'eau,

Que le Riche, reculant la quinte qui  
l'inspire,

Se montre dégoûté de son propre navire.

Et lorsque mon Barbier, par un coup  
indécent,

A gâté mes Cheveux en les accourcissant,  
Soudain en cet état je m'offre à votre

Visage,  
Vous en riez.... elle rancie est-elle  
découverte?



## Diverses. 488.

Quelqu'un de mes habits prend-il un  
 mauvais pli,  
 Est-il mis de travers? Vous en riez aussi.  
 Quel' quand Vous me voyez en guerre,  
 avec moi même,  
 sauriez à tout moment de Système en  
 ce genre,  
 Ne prêter un objet que j'avois enuie;  
 Reprendre avec aigreur ce que j'avois  
 laissé;  
 Incertain du parti qu'il me faut je m'en  
 tiens.  
 Ne garder aucun ordre en ma façon  
 de vivre;  
 A bâter, rebâter; tantôt lent, tantôt  
 prompt;  
 D'un rond faire un carré; d'un carré,  
 réfaire un Rond;  
 Selon vous, ma folie en tant d'encre je  
 cède;  
 C'est après tout, qu'un mal commun  
 à tout le monde!

Vous la voyez sans rire ! Et vous ne  
 pensez pas  
 Qu'il faille recourir dans un sau-  
 blable cas,  
 A l'art des médecins, pour purger  
 ma Cervelle,  
 Ni que le Juge en fin me mette en  
 Coura-telle,  
 Parceque Vous daignés être mon  
 Protecteur,  
 Et que de plus, si rigide et si sé-  
 vére  
 Correcteur,  
 D'un ami dépendant que n'ose Vous  
 déplaire !  
 Sur mes moindres défauts Vous en-  
 très en colère,  
 Et poussez en un mot, votre zèle  
 assidu,  
 Jusqu'à me reprocher un Anglo mal  
 tordu !  
 Ah cette ! Dirai pour finir cette  
 Epître,

## Diverses.

487

Que l'homme sage peut se vanter à  
 son titre,  
 D'être inférieur qu'à tout Maître  
 des Dieux;  
 Qu'il est comblé d'honneur et pour  
 & radieux;  
 Qu'il est riche et peut tout à lui-même,  
 me suffire;  
 Qu'il est pleinement libre, et qu'il est,  
 pour tout dire,  
 Roi des Rois, bon, bien fait, sain sur  
 tout, excepté  
 Lorsque par la Peste il se sent  
 molesté.

---

(a) Suivant la Doctrine de Stoïciens qu'Horus  
 même embrasse ici

## L'Épouse Amante.

Il n'est point de Vertu que le Destin  
respecte;

Ce bizarre Capricieux,  
Comble un homme d'honneur, l'élève  
jusqu'aux cieux.

Mais la gloire pour lui lui devenant  
suspecte,

De peur que la Vertu ne triomphe de  
lui,

Celui que l'on voit aujourd'hui,  
Au plus haut degré de la gloire  
Est l'envie d'un tour de main,  
L'abbat, le dégrade, s'en jouit  
Et lui donne un honneur demain.

---

chez l'honnête homme. 489.

Sur l'honnête

Homme.

par Ménage.

L'Honnêteté qui fait qu'un homme est honnête homme, est la justesse de l'esprit et l'équité du Cœur. Ainsi être honnête homme c'est n'être point prévenu, avoir du discernement, juger bien des choses, avoir l'esprit et le Cœur droit, c'est louer avec chaleur son Concurrent ou son ennemi dans les choses où il est louable; c'est le condamner sans acquer et sans emportement quand il est condamnable; c'est enfin ne pas exagérer le mérite de son ami, et ne pas soutenir des sottises.

490. Sur l'honnête homme.

Tout roule là dessus; la justesse de  
l'Esprit et l'équité du Cœur. Vaine est  
une vertu en l'esprit qui connaît les  
erreurs, et l'autre une qualité du cœur  
qui empêche l'excès des Passions, soit  
en bien soit en mal. L'une et l'au-  
tre sont nécessaires, car l'une sans  
l'autre fait un homme éclairé et  
abandonné à ses passions. Ce qui  
est un Monstre, ou un homme, de qui  
le Cœur est droit, mais qui, manquant  
de lumières, fait mille fautes & s'abu-  
se souvent. L'un pèche par malice, l'au-  
tre par simplicité. Des deux on fait  
un parfaitement honnête homme, sans  
passions au focus et sans erreur en  
l'esprit.



# Maximes Diverses. 491.

## Maximes.

I.  
 Réservez à Dieu seul votre plus  
 Doux hommage;  
 Et sacrifiez tout à sa gloire, à ses  
 Droits.  
 Fidèle au Souverain, à la Patrie,  
 aux Loix,  
 Détestez le libertinage.  
 A force de talents mérites le suffrage,  
 De ceux qui donnent les emplois;  
 Et quand Vous les aurez, faites  
 en bon usage.

O II.  
 Le vain. figurez point, que Philosophie  
 phé-austère  
 Je veuille en votre Coeur, condamner  
 nant tout désir,  
 Le former tristement aux Chances  
 du plaisir,

Telle morale est trop sévère.  
 Le plaisir à tout âge, est un bien  
     nécessaire;  
 La sagesse consiste à le savoir choisir,  
     sûr;  
 Par le préservatif d'un Conseil sage,  
     certain;  
 Bien tardif & vain repentir,  
 Je voudrais vous vanter le Ver trop  
     ordinaire;

## III.

Où tout âge il sied bien d'avoir de  
     l'enjoûment;  
 L'air gai de la jeunesse augmente  
     l'agrément.  
 Laissez aux froids charbons l'air de  
     Mélancolier;  
 Que la joie en votre âme ait tou-  
     jours libre accès.

# Maximes (493)

Mais souvenez vous bien que  
poussée à l'excès,  
Elle ressemble à la folie.

## IV.

Le Talent de railler est un talent  
d'état  
à qui on ne le donne pas.

## V.

Que nulle passion, nul intérêt  
s'oppose,  
Hors du droit chemin ne  
vous guide.  
Regardez quels sentiers vos  
yeux ont battus;  
Marchez d'un pas entre  
pieds.

Conservez purement au Sang  
dont les vertus  
sont l'ornement le plus  
digne.

VI.

Dans le choix des Vertus, voyez  
tous d'un coup :

Car enfin il en est de plus d'une  
manière :

Il en est de Monarque, de soldat,  
de Breuvier.

La Vertu propre d'un soldat  
N'est point celle d'un Pra-  
zistrat.

Encore moins celle d'un Prêlat.

Donnez bien, pour voir votre  
Carrière,

Que la vertu de votre Etat  
Soit votre vertu familière.

VII.

Qu'un Mensonge jamais ne se  
Vostre recourt.

Maximes.

(1995.

Quelqu'il vous arrive de faire,  
Et par un si honteux chemin,  
N'cherchez point à vous lier  
D'affaires.

C'est la marque d'un cœur bas, ram-  
pant et petit;

C'est que le Méchant perd bien son  
nom de crédit;

Jusqu'à ce point, si qu'un jour  
devient d'indigne

C'est un lâche, un impie, un va-  
Duplicite.

Ces hommes ses égaux, lâche,  
il craint de déplaire;

Impie, il brave la folie  
Du Dieu de Sion.

VIII

## VIII.

La Loy qui vous défend les discours  
imposteurs,

Vous permet encore moins la fausseté  
dans les discours

Voilà tel un effet qui nous rendrait  
paroitre.

Vous voudriez passer pour un  
homme de bien.

La chose est fort aisée, en voici  
le moyen.

Si vous ne l'êtes pas, efforcez  
vous de l'être.

## IX.

A juger sainement appliqués  
Vos efforts;

Juger sans examen trop souvent  
Vous exposez



## Maximes.

(491.)

À prendre l'air pour le corps.  
Des vertus l'Hyposite de brel.  
L'air de hors

Et son extérieur impose.  
Le vrai Chrétien n'a point ce  
Sard pernicieux.

Son Humilité circospecte,  
S'efforce de cacher les dons que l'air,  
très affecté,  
De faire éclater à nos yeux.

.X.

Vous avez le cœur haut, & com.  
Je puis croire  
Vous l'avez pour la gloire.  
Elle invite en vous de l'admirer, un  
Amant.

Pour un Objet si noble et si  
charmant  
Bm

Brutes d'une ardeur éternelle,  
 Mais concevrez la bien, vous  
 pouvez aisément  
 Prendre la vanité pour Elle.

XI.

On ne peut trop vous prévenir  
 Contre l'odieuse arrogance.  
 Oubliés, s'il se peut, votre sainte  
 naissance,  
 Et si l'on vous permet de vous en  
 souvenir  
 Que ce soit tout au plus pour vous  
 mieux faire entendre,  
 Que sans cesse avec soin vous de,  
 vos vices de tendre  
 De quel vice honteux qui pour  
 roit la tenir.  
 Ne vous en jamais d'un  
 ton qu'on ne peut,

## Maximes.

499.

Un sentiment douloureux par d'autres  
 conteste,  
 Et sans trahir la vérité,  
 Dites votre pensée avec solidité.  
 Laisses au grossier gentillâtre  
 Sa hagarde Dispute, & la sottise fieste.  
 Qu'il soit tant qu'il voudra hargneux,  
 acariâtre  
 De ses préjugés entête;  
 Ce n'est point là votre modèle.  
 L'homme bien élevé parle modestement,  
 Très peu conteste, et jamais ne harcèle.  
 Ceux qui sont bien ou mal, d'un autre  
 sentiment.

## XII.

N'imitez point dans vos manières,  
 Certains sots qui de tout se mêlent  
 De juger,  
 Bien qu'ils soient très ignorans sur toutes  
 les matières,  
 En juges sans appel ils se font ériger.

500. e Maximes

Leur insolent orgueil ne jure qu'à  
corriger.

Des gens dont ils devraient respecter  
les lumières.

Et quel sentiment puis je avoir,  
si quand j'écouter un savant qui m'e,  
éclaire,

Un fat veut l'instruire, & l'adige  
à se taire?

Qu'il par un humble espoir,  
Il croit faire à mes yeux mille et  
suffisance?

Il s'abuse, il prétend me montrer  
son savoir,

Je ne vois que son ignorance?

XIII.

D'est-il d'Harpagon le caractère d'un  
fleur,

D'un riche Patrimoine tel que mal,  
heureux,

## Maximes.

1501.

Au lieu de s'en servir en vrai Propriétaire,  
 Il s'en croit le Dépositaire,  
 Par mille artifices honteux,  
 Il l'augmente pour des besoins,  
 Que vous verrez un jour en faire,  
 L'usage le plus scandaleux.

## XIV.

Que la pitié d'encourir le blâme d'être  
 avare;  
 Ne vous entraîne point dans l'autre  
 extrême.  
 Et vous dire le vrai, la prodigalité  
 Est un défaut, mais il est rare,  
 Parmi les gens de qualité.  
 À peine y connoit-on la libéralité.  
 Si quelqu'un d'eux l'exerce, un Caprice  
 bizarre,  
 D'un don de ses dons, sans choix, sans  
 suite,  
 Pour réduire une fille, ou dans un tôte-à-  
 tête;

De honorer l'Epoux d'une femme de

Bien;

Pour un service malhonnête,  
Mille Lectes leur content rien.

Mais qu'il faillie pareille femme;  
Pour rendre leur veu, un honnête homme;  
De la leur arracher, il n'est aucun moyen.

Que de tous ces excès, la sagesse vous délivre,  
Et dans vous dépeuille d'un utile il court.

Heus de votre Bien en l'homme qui peut  
Vivre,

Mais qui ne peut vivre toujours.

### XV.

Je ne puis approuver le bérard caprice,  
Qui traite tous les jeux de plaisirs  
Défendus.

Le Sage peut s'en faire à ses moments  
perdus.

Un utile relâche & non un Exercice;  
Jouer, mais en jouant éviter l'avarice.  
Menez votre jeu d'agrement.

Maximes. 503.

Quelqu'y soit d'âtre, d'est gagnés  
avec noblesse,

Ou perdés sans emportement.

Joués vous de quignon, n'ayés point  
la foiblesse,

De vouloir rappeler un Bonheur qui  
vous fuit,

Par un acharnement dont la porte est  
le fruit.

Mais que l'ardeur du Jeu jamais ne  
vous dérange,

Jusqu'au point de vous faire employer  
certains tours,

Que ne savent que trop les Joueurs  
de nos jours.

Ne soyés ni fripon ni dupe.

XVI.

Quand vous régalez vos amis,

Qu'en soit la propriété domine,

Que les mets les plus fins, les Vins les  
plus exquis,



504. Maximes.

Selon la raison boivent & croient,  
Sans profusion ni levain.  
Que un bricole enjoinement soit l'ame  
Du repas;  
À boire avec excès ne les excites  
pas.  
Trouves bon que' chacun boive à sa  
fantaisie.  
Si l'on se met en train, sachez Vous  
modérer,  
Et n'ayez point la franchise,  
De vouloir tenir tête et de Vous en  
orgueillir.

XVII.

Tout doit Vous inspirer du respect  
pour les Dames.  
Vos Compagnie instruit, petit ornement  
nos ames.  
Mais en ignorez rien d'essentiel.  
Rien n'est plus au genre pour cette  
Liberté.

# Maximes. 505.

Comme d'aimables fleurs voyés tous,  
 Les les Belles  
 Et ne précaution conservés avec elles,  
 Et des traits de l'Amour défendés vo,  
 Les Cécid.  
 Évitez, sil se peut, ses dangereuses  
 Chaines,  
 Rien qu'il fasse espérer le souverain  
 Bonheur,  
 S'il a de courts plaisirs, il a de longues  
 Peines,  
 Ses tourmens sont réels, et ses faveurs  
 Sont vaines.  
 Et l'Amour, malgré nous, à ses desir  
 Vous soumet,  
 Tâchez de vous sauver par le choix  
 De l'Objet.  
 Car tout ayés horreur de l'Amour so,  
 Cratigue?  
 Que de sales desirs ne vous mient  
 Jamais,  
 D'un quelque Syrene impudique,

506 *Maximes.*

Chez qui va s'assouvir la Luxure  
publique:

Fuyez comme un poison les dangers  
attrait,

Et par d'injustes feux, d'un hymen  
pacifique

Gardez vous de troubler la paix.

XVIII.

De la félicité d'un autre,

Faites vos plaisirs les plus doux.

Tachés que les mortels qui vivent avec  
Dieux,

Trouvent leur bonheur dans le  
vôtre.

XIX.

Ne voyez point pressé d'intenter des  
procès,

Car bien examiner si votre Cause  
est bonne;

Quelque flatteur capair qu'un Procès  
vous donne,

## Maximes.

507.

Craignez en toujours le succès,  
 Sous le masque de la Justice;  
 Souvenez l'Orgueil et l'Avarice;  
 (Et si un Chémisme de chimérique droit,  
 N'en extote, il faut que sa Courte  
 et Souveraine  
 L'immense auidité de ceux dont l'Ar-  
 tifice  
 Fait parler et taire les Loix.  
 Que l'espérance s'arreste jamais ne vous  
 trahisse;  
 Je n'ai qui pour tout fruit de vingt  
 procès gagnés,  
 Sont eus que le regret de s'être  
 ruinés.

## XX.

Soyez Généreux, Equitable,  
 D'un dangereux pouvoir ne vous ver-  
 rés jamais,  
 Pour vous rendre plus respectable.

C'est le chemin le plus mauvais.  
 Vous en serez plus formidable.  
 Mais le plus vil serpent qui soit sans  
     un mauvais,  
 Est du moins aussi redoutable.  
 En vaut-il mieux ? Est-il moins haïssable ?  
 De la Bienfaisance craignez les attraites,  
 Rendez votre pouvoir aimable :

## XXI.

De vos propres secrets Vous êtes bien  
     le maître,  
 Il est pourtant bon de connoître,  
 L'homme à qui Vous Vous en  
     ouvrez.  
 Mais ceux de votre ami doivent être  
     cachés.  
 Et dès que vous les découvrez  
 Vous méritez les noms d'indiscret ou de  
     Traître.

## XXII.

Tenez vous qui par des rapports,  
 D

Maximes. 509.

Des tendres amitiés altèrent le v  
accord,  
La Vertu les proscrit le sage les redoute.  
Ces rapports ont toujours un dangereux  
effet.  
Malheureux est qui les écorce,  
Et plus malheureux qui les fait.

XXIII.

Dans la vie ordinaire il est bon d'être  
en garde  
Contre certains brutaux dont l'esprit  
gadassin,  
Tire l'éclaircissement d'un mot dit  
sans dessein  
Ou d'un geste fait par mégarde.  
Ne les point voir seroit bien le  
meilleur.  
Il faut vivre avec eux, par votre  
politesse :  
Monagés les, mais sans bassesse :

510. *Maximes*

A ce remède trompe, il faut de la  
rigueur.

Ils maltraitent bientôt & leur fièvre  
s'abbaisse;

Quand ils trouvent un homme et de  
main et de force.

XXIV.

Quelque revers qui vous surviene,  
Il faut que votre Ferme,  
Contre cet accident jusqu'au bout se  
soutienne;

Mais joignez y la piété;

Et n'affectez jamais l'insensibilité;

Qu'en la fantastique morale,

L'ambitieux Portique étale

Tout bien compté, tout va battu,

Cette ressource est peu fidelle.

On ne va pas loin avec elle;

Quand on n'a pour appui que l'hue,  
maine vertu.



Maximes. 511.

XXV.

Si la fortune vous caresse,  
 D'effiez vous toujours de cette En-  
     chanteresse,  
 Souvent sa faveur cache un dan-  
     gereux conseil,  
 Revenez d'elle avec sagesse  
 La Prospérité sans Orgueil  
 Et l'Adversité sans faiblesse.

---

Règles

Maximes de la Sagesse.

Rendez au Créateur ce que l'on doit  
lui rendre ;

Examinez avant que de rien en-  
treprendre ;

Point de Société qu'avec d'honnêtes  
Gens,

Ne présumez pas trop de vos heu-  
reux talens.

Conformez Vous toujours aux senti-  
ments des autres,

Cédez honnêtement si l'on combat  
les vôtres

Donnez attention à ce que l'on Vous

dit ; Distinguez l'esprit  
de l'affecter jamais d'aucun avantage

Ne tentez rien au-delà de la sphère  
Et dans tous vos discours soyez toujours  
sincère,

## De la Sagesse. 1913

Tenez votre parole inviolablement,  
 Et ne promettez jamais inconsidérément  
 Les offices complaisant, doux, affable,  
 Et pour vous les humains d'un abord favorable,  
 Aux plus familiers, âgés ou aisés.  
 Ne décidez de rien sans l'avoir bien pesé.  
 Ne vous laissez point emporter par l'impulsion  
 Des vœux ou des grandeurs, sans l'accord  
 La sagesse,  
 Cultivés avec soin l'amitié d'un chacun.  
 A l'égard des procès n'en ayez point aucun.  
 Ne vous ingérez pas dans les affaires des autres,  
 Ne méprisez point les vôtres;  
 Prenez de bonne grace, avec discernement,  
 Ce qu'il faut supporter que ce soit largement.  
 Et de quel que façon que vous vouliez paraître,  
 Que ce soit sans orgueil & sans rouille, avec crainte,  
 Compagnons toujours aux dignes d'estime,  
 Ignorez vos défauts, soyez fidelle à soi.  
 Remontez les chagrins où l'esprit s'abandonne;  
 Et ne les faites point rejaillir sur personne.  
 Où la discorde règne, apportez y la paix,  
 Et ne vous laissez point qu'à fonder de vaines craintes.

## 514. Maximes de la sagesse.

- Evitez tous reproches, louez vous flatteries.  
Mais, mais aussi celui, ou l'on se raille.  
Estimez un chacun dans sa profession.  
Et ne critiquez point par ostentation.
- Ne reprochez jamais les pecciez que vous faites,  
Et mettez les au rang des offenses. Ne les.  
Péchez les leçons d'un ami mal heureux,  
Sans prodigalité à des vices genereux.
- Ne fuyez les transports d'une Rile naissante;  
Et ne parlez qu'en vain d'une passion absolue.  
Et les d'être ingrat, si les reconnoissiez.  
Jouer pour le plaisir & perdre noblement.
- Parlez peu, pensez bien, & ne troupez  
personne.  
Faites toujours du cas de ce que l'on vous  
donne.
- Ne tyrannisez pas les pauvres & débiles,  
Ne faites jamais rien contre les loix morales.
- Ne vous laissez de l'envie en porter point  
envie.
- Ne divulguez jamais ce que l'on vous confie.
- Ne vous vantiez de rien, gardez vous d'être  
Après que vous en avez demandé l'usage.

1

# Table

## des Matières

contenues dans ce Recueil

### de Poésies Diverses

---

	pages.
Lettre de M. Spon au P. La Chaise sur l'Antiquité de l'Eglise Chrétienne . . . . .	1.
Système du Philosophe Chrétien . . . . .	31.
Réflexions sur la Connoissance de soi même . . . . .	61.
Réflexions morales tirées d'un Ouvrage de loisir de Christine Reine de Suède . . . . .	74.
Réflexions morales . . . . .	77.
Autres . . . . .	86.
Traduction de l'Epopée satirique d'Adam Victorin par l'Auteur . . . . .	91.

	page
— Réflexions sur le bonheur de la vie	93
— Sur la mort de M <sup>r</sup> de Louvois	99.
— Tranquillité Chrétienne, sur les disputes du Temps.	101.
— Epître à la Jeunesse, par Mr. Pesselier.	105.
— Vers d'une Epouse mourante à son Epoux.	109.
— Vers Moraux de M. de Voltaire à Mr. Thierriot.	110.
— Sonnet sur la connaissance de soi même.	111.
— Sur l'inutilité des Richesses par Mr. Dargot.	112.
— Sur les Mausolées.	114.
— La Sagesse éternelle, &c.	115.
— Sur les peines de l'Esprit.	120.
— Vers de Mr. Nivernault Desbordes à Mr. le comte de Ségur l'avoit traité de Philosophe et d'Esprit fort.	121

## Des Matières 3

Sur la Mer, par le P. Renaud.	pages 123.—
1 Vers de M. Bussy à M.	124.—
1 Ode du Marquis de Ranc à Leonor de Rabutin Comte de Bussy	128.—
1 Sonnet. Arrête malheureux !	132.—
1 Stances contre les Plaisirs, par feu de Boistiger, Minis- tre françois de Berlin.	133.—
Sur le peu de fortune que procure la science ?	142.—
Quatrain. Se cherchant point	143.—
Sur l'inconstance des amis ?	144.—
1 Epitre de M. Chaulieu au Marquis de la Fare	146.—
Sur la pauvreté par M. D. Des Houlières.	152.—
Sur le Jugement dernier. Ode par le P. Campistron.	153.—



# 4. Table

	pages.
—   Sonnet par des Haricots p.	158—
—   Autre sur l'Homme par Pétriqueau.	160—
—   Autre par Pelisson.	161—
—   Sentimens de Mr. de Laïs mourant.	163.
—   Le Courtisan détrompé du Monde . . . . .	166.
—   Perspicux . . . . .	168.
—   Sur la mort . . . . .	172.
—   Les Contradictions de l'homme p.	173.
—   Epitre à Damon par le Chevalier de St. André . . . . .	186.
—   Sur la Fortune . . . . .	198.
—   Sur la mort, par le Père Magnard .	198.
—   Sur les inquiétudes de l'esprit .	199.
—   Maximes pour le conduire . . . .	200.
—   Sur l'Alouette par l'abbé Giquet .	201.
—   Sur l'Automne Ode . . . . .	202—
—   Le retour aux Plaisirs. Ode par l'Auteur . . . . .	210.

## des Mutilées. S.

	pages
Epitaphium adami Victorini.	214.—
Fragment du Président Aynault sur la vanité de vivre dans l'His, toire ou par ses Ouvrages."	215.—
Epigramme sur un nombre de S."	220.—
sur le mépris du monde."	222.—
Parodie du contraire."	223.—
Quatrains d'un homme qui a le malheur d'avoir Adam pour Mre de Voltaire."	224.—
Le Rajeunissement inutile de la Amour de Thétou i de l'Amour."	226.—
Le Frère et la Sœur. Fable en vers	242.—
Vers Moraux par Mr de la Harpe"	248.—
Vers sur l'éloquence."	256.—
Vers sur la Raïson, par M. de des Mutilées."	242.—
Épître satirique"	248.—

# 6. Table

	page.
Vers du Duc de Châtillon au Duc de Richelieu . . . . .	249-
Portrait du Sage par la Fontaine, tire de l'Ode III. du Liv. III. d'Horace. . . . .	251-
Imitation du même passage. . . . .	252-
— Ode sur la mort de Charles VI. Duc pereur d'auvergne de la maison d'au- vergne, faite le 2. de Juin 1740. par Mr. de Voltaire . . . . .	253-
Vers à l'honneur de Mad. la Comtesse Dampierre sur l'anniversaire de sa naissance le 3. de Mars 1746. par Mr. des Champs Chapelain. . . . .	258-
Sur le présent " . . . . .	259-
Vers ou Placet de M. de Fagan au Sr. d'Argenson " . . . . .	260--
Peinture de l'Amour . . . . .	262--
L'Etude. Ode. par Mr. Gaultier . . . . .	263--
Requête de M. Bernard à Louis XIV. . . . .	271--
— sur la bonté de la nature . . . . .	273--

## Des Matières 7.

	pages.
Sur la Liberté par le d'Arne	276. - -
Épître à Madame par M <sup>r</sup> d'Ar. naud. Elève de Voltaire	278. - -
Épître à M <sup>r</sup> de Tournont et à la M <sup>se</sup> du Dauphin par Voltaire	293. - -
Vers sur le feu Roi de Sardaigne	295. - -
Sonnet sur Esc	297. - -
Vers d'oubliés par Rousseau	298. - -
Sur la Futilité de la Poésie	299. - -
Les Misères de la Vie par Rousseau	300. - -
Les Misères de l'Amour, &c. par Piron. Parodie des misères de la vie par Rousseau	302. - -
Madrigal de Bonheur de jouir	303. - -
Autre. L'amour, le seul amour	305. - -
Autre. Depuis longtemps la saison	Ibid. - -
Autre. à cet enfant d'	306. - -
Épigramme de Carulle	307. - -
Traduction en vers	Ibid. - -
Madrigal. un vendredi.	308. - -

	pages.
Épigramme sur le Cardinal Fleury	309--
Sur la Constitution, par Rousseau	Ibid--
Chanson de M. Arrouët, frère de M. de Voltaire sur le même sujet	310--
Vers à l'Archevêque de Sens, qui avoit ordonné qu'on entermât un morceau de chair qu'on lui avoit coupé à l'opé- ration de sa fistule	Ibid--
Vers sur le Cardinal de Fleury	311--
Pourquoi les Rois d'Angleterre prennent le titre de Roi de France	318--
Lettre contre l'Amour	321--
Quel vainqueur sur la mort du Cardinal de Bisni	328--
Le Berger infortuné ou l'El, mourant au désespoir, Élogie	329--
Épigramme sur le monde, par Rousseau	339--
Chantre d'Ossy	340--
Chantre de Byron contre l'Abbé des Fontaines	Ibid--

# des Matières. 2.

	pages.
Epigramme sur le Couraige <sup>u</sup> .	342. —
Autre, sur une veuve <sup>u</sup> .	Ibid. —
Epitaphe du Duc de Normois sur un vicieux Président qui mou- rut au bout d'un an de mariage avec une fille de 12. ans. <sup>u</sup>	343. —
Epigramme sur l'Amour par le Chevalier de Caill <sup>u</sup> .	Ibid. —
Epitaphe de l'universel carlin même.	344. —
Epigramme sur le Cardinal Tencin <sup>u</sup> .	345. —
Autre du Pape Roi qui avoit reçu le Cordon de St. Michel, mais qui n'a pu devenir Membre de l'Acad. des Sciences. <sup>u</sup>	Ibid. —
Autre, un Bègue voulant Br. <sup>u</sup> .	346. —
Autre, à la Reine d'Hongrie <sup>u</sup> .	Ibid. —
Autre, aux Troupes qui étoient s'embarquer pour l'Angleterre aux ordres du Duc de Richelieu en 1746. <sup>u</sup>	348. —
La Nagade et le Faune fablé <sup>u</sup> .	349. —
Le Jossignol la Chèvre et l'Ane. <sup>u</sup>	352. —



10. Table

L'Ocillet, par Rousseau	353--
Le Rossignol & le moineau	354--
Le Paradis de Mahomet	357--
Le Mécompte, fable	358--
Conte à la mode, bon Espagnol	360--
Le Pénitent, fable	361--
Les Bonnets, Conte	362--
Vers sur le Tellier	365--
Traduction d'une Chanson Italienne de Metastasio l'Opera Tragic d'Indie	367--
Pourquoi les femmes n'ont point de barbe	370--
Impromptu à une aimable femme par Voltaire	371--
Vers du même à Mrs Therriot au retour de Fontainebleau en 1732	374--
Vers à Mr. Stéarcel, Gouverneur de Polie pour une fille de joie	375--
Vers de P. le Roi contre Voltaire	377--
Vers de Voltaire au P <sup>e</sup> Conti sur un souper donné à la Campagne	378--



## Des Matières 11.

	pages.
Chanson de voltaire sur l'air des bé-	
lerins de S <sup>t</sup> Jacques "	379--
La mule du Pape par Piron "	380--
Vers, Detrompons nous, la vie "	383--
Imitation d'un madrigal Italien	
de Bottini "	382--
Le Crochetier, par Piron "	384--
Epitaphie du même "	385--
Le Coche renversé par le même "	386--
L'opéra dénuée & le même Chi-	
urgien, par voltaire "	387--
La Bastille par le même "	388--
La sage Remontrance "	396--
La Gageure par M. Ferrand "	397--
Les deux Pupilles "	398--
Epitre à Uranie, par voltaire	408--
Vers du feu Roi Frédéric Guillaume	
de Prusse à son fils à l'artillerie	416--
de la mort.	
Origine de la Barbe, par Piron.	417--

## 12. Table

	pages.
Epigramme. Cygic le d <sup>r</sup> . de Manette	424--
Autre. Cygic la constance	Ibid--
Vert d'une Dame qui blamoit sa servante accusée d'avoir fait le jeu de l'Amour	425--
Epigramme. de Cocu solitaire	426--
Autre sur l'Amour	Ibid--
Quatrain de sur l'Enfant de l'Impression des sermons de M <sup>re</sup> de la Roche	427--
Parodie de Sarrasin contre l'Enfant.	Ibid--
	428--
Discours Politiques sur les affaires de l'Europe. Extrait des propres paroles de M <sup>r</sup> D. d'Acconson la Bête. sur 1748.	429
Epître à M <sup>lle</sup> Julie	432.
Billet en réponse	435.
La Liberté, fantate	436--
Imitation de la VII. Satyre du II. Livre d'Horace. par	

# Des Matières. 13.

	pages
Mr. Frigot. Jundidum resuscito 8 <sup>a</sup> En forme de Dialogue. . . . .	489.
Epitaphes de Mr. Lardan. <del>par Mr. Lardan</del> . . . . .	457. —
Vers sur l'Education . . . . .	458. —
Le Jour, Cantate . . . . .	459. —
Vers au Sujet du Changement de l'Eglise de Berlin en 1712 . . . . .	465. —
Le Cerroquet et la Perruque. fabriqué par l'Abé de Jéroust . . . . .	467. —
Imitation de la 1 <sup>re</sup> Epitaph du 1 <sup>er</sup> Livre d'Horace par Mr. Frigot . . . . .	468.
L'Epoux Amant . . . . .	488. —
Sur l'honnête homme par Ménage . . . . .	489. —
Maximes . . . . .	491. —
Règles ou Maximes de la vieillesse . . . . .	512. —

*Fin.*



















